A VIE SPIRITUELLE

N° 359 Février 1951

SOMMAIRE

★

LE MYSTÈRE DE LA SOUFFRANCE

uguste BRUNNER, S. J. Souffrance rédemptrice 115

ichel GONTAL. Regards sur la Croix 129

. CANTINAT, C. M. Le crucifiement de Jésus 142

DELAMARE, P. S. S. Claudel, poète de la Croix 154

.-H. VANDENBERGHE, O. P. Saint Ignace d'Antioche 172

Le Carême est un temps de pénitence. C'est plus encore le temps où les rétiens sont conviés par l'Église à une communion plus profonde au mys- re de la souffrance rédemptrice.

Comment se fait-il que, pour la plupart des hommes, la souffrance soit un andale, alors qu'elle ne l'est pas, bien au contraire, pour ceux qui sont pro- es de Dieu ? En répondant à cette question, le P. Brunner nous conduit au ntre même du mystère de la souffrance.

Les profondes réflexions qu'on lira ensuite sur le même sujet permettront nos lecteurs de s'associer, d'une foi et d'une charité renouvelées, à tous les étails historiques du crucifiement de Jésus.

Le grand souffle poétique de Paul Claudel donnera ses dimensions épiques cette méditation du Carême d'une année lourde de souffrances présentes et ossibles.

Saint Ignace d'Antioche, le grand chantre du martyre (que l'Église fête le er février), conclura cet ensemble par un cri de triomphe.

LES MYSTÈRES DE MARIE

R. DE TRYON-MONTALEMBERT. NOTRE-DAME ET LA MISSION DE LA FEMME 18

« C'est en Notre-Dame seule que demeure, accomplie dans sa plénitude l'unité de la femme, comme un prélude à cette spiritualisation des sexes où hommes et femmes, transformés, purifiés, transfigurés, chanteront le cantique des enfants au royaume de l'Agneau. »

L'ÉGLISE ET LA VIE RELIGIEUSE

A. MOTTE, O. P. LE CONGRÈS SUR LES ÉTATS DE PERFECTION.... 19

— LA CONSTITUTION APOSTOLIQUE « SPONSA CHRISTI » 19

J. B. JOURNÉES NATIONALES DES RELIGIEUX ET RELIGIEUSES DE FRANCE 20

La « grande presse » a donné des échos souvent bien fantaisistes de ces deux événements romains importants pour l'avenir de la vie religieuse. Voici exactement ce qui s'est passé à ce Congrès des Religieux et voici quelle est la portée de ce nouveau cadre juridique de nos Sœurs contemplatives.

Les Unions françaises des Religieuses hospitalières, enseignantes, éducatrices paroissiales et des Frères enseignants ayant toutes publié récemment les rapports de leurs Congrès tenus en 1950, une présentation d'ensemble de ces travaux apporte la note spécifiquement française de cet effort de rénovation religieuse qui devient un des événements les plus importants et les plus heureux de notre temps.

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés, p. 211.

Souffrance rédemptrice

La souffrance pénètre dans la chair de l'humanité comme un hameçon. Depuis qu'elle a pénétré en cette terre, les plaintes montent de la masse énorme et douloureuse qu'elle attaque de tous côtés. Et il y a des temps où le fleuve monte, inonde tout sans qu'aucune des digues, élevées au cours des âges contre la souffrance, ne soit en état de mettre une seule parcelle de cette terre à l'abri de la douleur. Quoique les plaintes sur le destin de l'humanité montent vers nous d'une façon semblable des vieux textes babyloniens et égyptiens, et bien que Job les ait criées comme un de nos contemporains, elles n'ont pas diminué pour cela en nos âges chrétiens. Au contraire, elles s'élèvent maintenant vers le ciel plus violentes et suppliantes encore et se transforment en accusation contre Dieu et sa Providence, pour aboutir enfin à l'amertume et au reniement de l'existence de Dieu. Pour les païens, dont les nombreux dieux, de caractère très souvent querelleux, restaient sans défense devant le destin, l'origine du mal était équitablement partagée entre plusieurs forces du monde qui ne prétendaient pas à la perfection. En chrétienté, on recherche l'origine de tout événement dans un Dieu tout-puissant, sans la volonté duquel aucun oiseau ne tombe du toit et aucun cheveu ne tombe de la tête. Et ce Dieu prétend n'être que tout amour. Comment est-il donc possible d'unir l'amour tout-puissant avec la souffrance

qui dévaste le monde ? C'est là la question torturante q
fait que tant de gens s'éloignent de Dieu. Et quand la rais
humaine accepte de comprendre que l'homme mauvais
récolte que les fruits de sa conduite, la souffrance des inn
cents vient alors remettre à vif la blessure douloureu

Mais il y a pourtant ceci qui fait réfléchir : ceux qui so
proches de Dieu et le connaissent le mieux, les saints,
prononcent pas de telles plaintes. Pas un mot de reproc
envers son Père ne sortit des lèvres de celui qui était s
unique Fils très aimé. Et ce n'est pourtant pas parce qu
a soigneusement ôté la moindre petite pierre du chemin d
saints, ou parce que le calice qu'il donna à son Fils
contenait que de la douceur. Ce calice était si amer qu'*a
des larmes et une violente clameur, avec implorations
supplications* (Hébr., 5, 7), il implorait qu'il s'éloigne
lui. Mais il aurait repoussé loin de lui, comme un bl
phème, l'idée que son Père lui faisait une injustice. Suiva
son exemple, les saints, à savoir les vrais chrétiens, ne
sont jamais révoltés contre Dieu, mais ont été fiers d
leur humilité de pouvoir souffrir pour le Christ et avec
Christ. Jamais il ne leur est venu à l'esprit que Dieu l
faisait tort quand il les accablait de sa souffrance plus du
ment que les autres hommes. Ils acceptaient les épreu
comme étant méritées et encore bien inférieures à
qu'elles auraient dû être. Si l'on ne connaissait pas
grandeur du caractère des saints et leur force spirituel
nous considérerions de telles paroles comme malhonnê
et maladives. Notre compréhension recule devant leur a
tude, tellement éloignée de la nôtre. Nous qui, à chac
épreuve, cherchons aussitôt à calculer le poids de nos
chés pour trouver qu'il n'est, sous aucun rapport, égal
poids trop lourd de nos souffrances, nous qui n'avons po
tant assassiné personne ni dérobé la fortune de quicon
et sommes tout de même considérés dans notre entour
comme des hommes décents.

Bien sûr, nous n'avons jamais assassiné personne
n'avons encore jamais été condamnés, pour causes scan
leuses, au pénitencier ou à la prison. Mais sommes-n

pendant pour cela innocents devant Dieu de toutes les tes qui ont été commises dans le monde? Nos souffran- sont-elles aussi injustes que nous l'avons si hautement é à travers le monde ? Il y a dans le Sermon sur la mon- gne un passage qui pourrait nous faire réfléchir : *Vous ez qu'il a été dit à nos ancêtres : Tu ne tueras point, et quelqu'un tue il en répondra au tribunal. Et moi je vous s : Quiconque se met en colère contre son frère en répon- a au tribunal, mais s'il dit à son frère : « Crétin », il en pondra au Sanhédrin, et s'il lui dit : « Renégat », il en pondra dans la Géhenne de feu* (Mat., 5, 21-22); et il est t ensuite : *Et moi je vous dis : Quiconque regarde une mme pour la désirer a déjà commis l'adultère avec elle ns son cœur. Si donc ton œil droit est pour toi une occa- on de péché, arrache-le et jette-le loin de toi, car mieux ut pour toi qu'un seul de tes membres périsse et que ton rps tout entier ne soit pas jeté dans la Géhenne. Et si ta ain droite est pour toi une occasion de péché, coupe-la et tte-la loin de toi, car mieux vaut pour toi qu'un seul de s membres périsse et que ton corps tout entier n'aille pas ns la Géhenne* (Mat., 5, 27-30).

Après ces mots, qui n'est pas, pour une pensée ou pour ne autre, susceptible d'être jeté dans la Géhenne ou devant tribunal de la mort? A qui ne devrait-on pas arracher œil pécheur et couper la main criminelle ou le pied qui nduit au mal? Si nos actions sont jugées équitablement, ourquoi alors se plaindre de souffrir à tort? De ces paroles, s'ensuit qu'il est épouvantable de tendre la main au mal, ême pour une fois.

Il y a dans l'action des rapports que notre propre justice isse facilement échapper. Pourquoi le monde a-t-il été vagé par tant d'horreurs, qui ont amené pour des mil- ons d'êtres de telles souffrances amères et de telles pertes réparables? Où est la source de tant d'horreurs et de tant e souffrances qui ont dévasté le monde? N'est-ce pas la im des richesses et de la possession, la jalousie du bon- eur de son voisin, le désir de domination qui voudrait mposer aux autres sa propre volonté, l'avidité au plaisir

qui n'hésite pas à se servir de ses compagnons pour s'ass
rer sa propre jouissance ? N'est-ce pas enfin l'égoïsme sa
scrupules qui abat tout obstacle quand il s'agit de sat
faire ses envies et ses propres désirs ? Mais ces fautes q
ont été si sévèrement jugées, trop sévèrement, selon not
opinion, ne jaillissent-elles pas de la même source obscu
et ne sont-elles pas aussi un symptôme de notre égoïsm
Aussi souvent que nous leur avons cédé, aussi souvent q
nous nous sommes rendus coupables de ces fautes — e
nous considérant pourtant innocents et comme n'aya
pas pour cela mérité une punition — nous supposons q
cet égoïsme est une chose innocente et sans danger, à l
quelle nous pouvons nous abandonner, sans risque d'êt
punis. Mais alors, pourquoi ceux qui n'ont fait que pers
vérer dans leur indulgence à l'égard de cet égoïsme doiver
ils être considérés comme des criminels, eux qui n'ont p
été retenus, comme nous, par le respect et la crainte d
code pénal ?

Mais, au fond de notre être, nous ne formons qu'un av
eux, aussi souvent que nous demandons l'impunité de not
égoïsme plus petit et plus lâche que le leur. Comment
qui est bon chez nous pourrait-il être un crime chez l
autres ? Celui donc qui, même à l'intérieur de certain
limites, voudrait pouvoir se pardonner son égoïsme sa
être puni, celui-là se range du côté du mal, celui-là cont
bue à la puissance du mal, alors qu'il aurait dû au contrai
la diminuer et l'affaiblir. Il affirme que le mal est une cho
salutaire, une chose qui a le droit d'exister. Il se fait réell
ment, quoique d'une façon secrète, complice de tout le m
qui se répand dans le monde, même quand ce mal pren
des formes qui le remplissent alors d'horreur.

Mais s'il en est ainsi, que devient alors la différence ent
les coupables qui ont mérité leurs souffrances et les inn
cents qui souffriraient sans l'avoir mérité ? Je ne veux p
dire devant les juges de ce monde, mais devant Dieu, cont
l'injustice duquel les plaintes s'élèvent. Nous contribuon
par cette indulgence envers notre égoïsme, à la prédon
nance du mal dans le monde et aussi à son développeme

ous des formes horribles qui menacent de faire de notre poque une des périodes les plus sombres de notre histoire. ous ne sommes pas seuls. Nous sommes tous unis entre ous dans le bien comme dans le mal. Nous exerçons tous ne influence profonde les uns sur les autres, non seulement d'une façon consciente, mais aussi et surtout d'une façon inconsciente. Nous ne pouvons pas rencontrer quelqu'un sans avoir une influence spirituelle quelconque sur ui. Cette influence dirigera vers le bien quand nous-mêmes ommes bons, elle conduira au mal, ou tout au moins mpêchera le bien, si nous sommes mauvais nous-mêmes. 'est de cela que dépend notre influence, pour nous inconue, et non de ce que nous semblons ou prétendons être. ous sommes pourtant bons ou mauvais suivant notre situaion par rapport à notre égoïsme, suivant notre comportement profond d'où naissent nos opinions profondes et 'exerce notre influence. Dieu seul peut connaître l'étendue e cette influence. Elle ne s'arrête nulle part, pas même ux frontières des pays et des peuples. Cet égoïsme ne élève d'aucune sentence ni d'aucun tribunal humain. Elle 'a un caractère ni juridique ni politique, mais est essenïellement morale et religieuse et ne dépend que du tribunal e Dieu.

Il est remarquable que ce soit justement ceux qui se garent le plus du péché, c'est-à-dire les saints, qui l'éprouent le plus douloureusement. La pensée d'être devant Dieu n partie responsable de tout le mal qui se passe dans le onde les remplit d'une honte brûlante et d'un repentir ouloureux avec un désir insatiable de réparation et de réonciliation.

Cette torture pour le mal répandu dans le monde n'a rien voir avec un besoin maladif de souffrir. On la comprend eulement quand on considère que les saints, dans leur ésir passionné de pureté, ont éprouvé d'une façon plus ffrayante encore l'affreuse puissance du mal dans leur œur. Leur regard rendu plus pénétrant par la lumière de ieu le découvre dans ses ramifications les plus fines et les lus cachées. Ils voient combien l'égoïsme pénètre jusque

dans les intentions les plus pures et les plus sacrées combien il les déforme. Ils ne peuvent plus se content d'une certaine décence. La sainteté rayonnante de Dieu leur répugnance à tout mal éveillent en eux une soif dév rante de pureté qui ne les laisse plus jamais tranquille aussi longtemps qu'une trace d'égoïsme leur tache le cœu Il existe la même différence énorme entre les regards pén trants des saints et notre insensibilité égoïste qu'entre u instrument de physique hypersensible et nos propres sen En effet, les hommes qui, sans scrupule, suivent leur prop égoïsme n'en remarquent pas chez eux mais chez les autr les ravages. Alors on comprend ce fait, au premier mome étonnant, que ce n'est pas le pécheur qui connaît le mie la puissance du mal, mais le saint, l'innocent qui seul co naît l'éclat lumineux de la sainteté et le prix de la lutt Le saint a lutté avec le mal et l'a vaincu dans les profo deurs où des cœurs plus obscurs ne se doutent plus de sc action souterraine. Lorsqu'ils placent leur moi au cent du monde, exigeant naïvement d'être servis par tous ce qui les entourent et soutenant que ceux-ci n'ont droit l'existence que dans la mesure où ils mettront de la cor plaisance à les servir, ils se heurtent alors constamme à l'égoïsme réel ou prétendu des autres. Ceux-ci, en effe ne trouvent pas du tout cette exigence naturelle, mais ve lent aussi être des soleils autour desquels tout tourn et non pas être obligés de tourner comme des planèt autour d'un égoïsme étranger. Ceux qui, tout naturell ment, se considèrent comme étant le centre de l'unive trouvent cette exigence révoltante. Ils se plaignent alors haute voix de tout le mal dans le monde, de l'intérêt pe sonnel qui domine partout et par lequel on est exploit Ils ont toujours tendance à se lamenter sur les nombreus souffrances qui les frappent, bien qu'ils n'aient fait auc mal et que d'autres plutôt qu'eux auraient mérité tous c malheurs. Trop occupés d'eux-mêmes et entièrement pr par leur effort pour échapper à tout désagrément et à tou douleur, ils sont aveugles devant les souffrances des autre Leur propre souffrance devient alors d'autant plus insu

rtable qu'elle ne leur semble pas être méritée. Leur esprit bscur ne reconnaît le mal que dans ses formes les plus ppantes. Ainsi l'égoïsme renferme l'homme en lui-même dirige son regard uniquement sur son propre bonheur son propre malheur. Le moi n'est pas toujours nécessai-ment l'individu. Il y a aussi un égoïsme collectif de la mille, de la classe, de la nation, dans lequel le moi se nd et se sent visé. Ainsi constamment occupés par le mal pandu dans le monde, ces hommes n'ont pas le temps étudier leur propre conscience et d'illuminer les recoins bscurs de leur cœur à la lumière implacable de la sainteté Dieu. Rien ne peut les ébranler dans la satisfaction qu'ils nt d'eux-mêmes. A celui qui leur démontre qu'ils nt en partie responsables du mal dont ils se plaignent si haute voix, ils répondent avec colère et indignation et éclarent cette accusation mal fondée. Personne qu'eux 'est plus vite prêt à rendre son prochain responsable de ut mal et en fin de compte à accuser Dieu. Ils continuent insi à développer la puissance du mal, tout en se plaignant utour d'eux de sa prépondérance dans le monde. Comme le mal pouvait être exterminé par autre chose que par bien !

Ainsi s'explique que plus l'homme est éloigné du mal, lus il en ressent toute son horreur; mais aussi que plus est innocent, plus sa part de souffrance dans le monde est rande. La sainteté est essentiellement un amour désinté-ssé de Dieu et des hommes et ne peut être que cela. Lui eul est capable de reconnaître Dieu comme Dieu et de lui ndre son indépendance souveraine. L'égoïste voudrait égrader Dieu comme les hommes pour le mettre au service e son moi, autour duquel tout doit tourner comme autour u centre du monde. C'est pourquoi tout égoïsme est un niement de Dieu. Car il ne voudrait pas non plus recon-aître sa souveraineté. Il considère Dieu plutôt comme un rvant puissant, qui n'est là que pour satisfaire ses désirs dont l'existence ne se justifie que par cela. Si avoir foi n Dieu signifie aussi le reconnaître comme Dieu, à savoir mme la puissance initiale née d'elle-même et indépen-

dante de tout, alors seul l'homme désintéressé peut croi
pleinement en lui; lui seul ne peut en rien renier dans s
actions l'indépendance personnelle des autres et aussi ref
ser d'affirmer Dieu comme il est et non comme l'esp
borné voudrait se le représenter. C'est pourquoi la foi
Dieu se perfectionne dans l'amour qui ne cherche plus
mettre Dieu à son service et qui ne le rejette pas avec colè
aussitôt qu'il n'exauce pas les propres désirs des homm
si souvent insensés. Cet amour accepte aussi Dieu dans s
mystère; il adresse ses prières à Dieu qui règne dans s
indépendance complète et sa souveraineté supérieure à to
cette souveraineté qui agit d'une façon si effrayante et
émouvante sur notre égoïsme.

Mais au début, cet amour n'amène que des souffranc
Dans sa clairvoyance, il remarque les ravages affreux q
le mal fait parmi les hommes. Mais il ne souffre pas
souci et de la peine que lui cause tout ce mal. Il saig
avec toutes les blessures que le mal inflige à ses semblabl
L'amour désintéressé a délivré l'homme des chaînes
l'égoïsme, lui a ouvert les yeux sur la misère et les souffra
ces de son prochain et l'a amené à se tourmenter pour s
prochain comme pour lui-même. L'amour supprime d'u
façon mystérieuse les barrières qui séparent spirituel
ment l'homme de son semblable. Non pas pour se perd
avec lui dans la confusion de l'instinct égoïste; non, il co
serve son moi et par là atteint justement le vrai moi,
vraie personnalité. Mais, sur celui qui s'ouvre ainsi à
souffrance du prochain et la partage comme la sienne,
flots de la souffrance déferlent et le submergent. De quelq
côté qu'il se tourne, il voit le mal agir, non pas comm
le spectateur qui se réjouit méchamment lorsqu'il a déco
vert une tache sur des habits blancs ou une fente dans u
armure brillante et qui s'attristerait de ne pas pouvoir é
ler avec une joie maligne les quelques faiblesses cach
chez son prochain. L'innocent souffre du mal, parce q
c'est mal et non parce qu'il en a déjà éprouvé les souffranc
et les tortures. Aussi, dans le monde d'ici-bas, il est impo
sible pour l'innocent de ne pas souffrir, de ne pas souff

rofondément, à tel point que le coupable ne se doute ême pas de la gravité des blessures de ces hommes et mbien une telle douleur peut dévorer un cœur humain. ais c'est seulement dans cette souffrance que l'homme, dans le péché originel, devient désintéressé et se libère u serpent qui cherche à lui comprimer et étouffer le cœur. a résistance de l'égoïsme qui encroûte notre cœur se brise ous le martellement répété de la souffrance. Dans la puisance spirituelle apparaissent des profondeurs insoupçonées, qui, dorénavant, deviendront une source de vie pour homme. De même qu'il faut briser l'atome afin de libérer force colossale qui s'y trouve contenue, de même le œur humain doit être forcé, afin de dégager la force spirielle enchaînée par l'égoïsme et qui y demeure inféconde our lui et pour les autres.

Mais ainsi, sa souffrance sera profitable au prochain, elle 'est plus empoisonnée et rongée par le mal. Elle n'est plus mprégnée de sa propre décadence morale. Oui, elle ne sera lus entièrement consommée par sa propre purification. lle est ici un surplus de générosité qui renforce la puisance du bien dans le monde et qui nuit à la masse du mal. 'ardeur de son amour réchauffe le froid mortel que le al répand dans le monde et fait fondre la glace de égoïsme même chez les autres. La souffrance supportée atiemment et calmement n'est pas seulement la monture plus rapide qui nous porte vers la perfection (Eckhart), ais aussi le moyen le plus puissant dans la lutte contre le al. Dans une telle souffrance, l'homme montre la puisance spirituelle la plus pure qui a la force de transformer plus grand ennemi de la joie en une source de bonheur. t plus que la bonne action, elle consume l'égoïsme jusu'au bout. Car, il peut encore se mêler dans l'action, une façon inaperçue, l'orgueil de notre propre connaisance et une sournoise envie d'agir pour notre propre ompte. La souffrance, au contraire, n'émane pas de notre écision personnelle; elle nous est imposée par une main trangère. Mais la force de l'amour accepte cette souffrance ui nous est entièrement étrangère jusqu'au plus profond

de notre être et transforme ce qui nous semble une défai
et un échec en une victoire ultime et définitive. Mais c'e
cet accomplissement que Dieu souhaite aux siens, un accom
plissement qu'aucune puissance du monde ne pourrait plu
lui enlever. Il n'a donc pas oublié les siens lorsqu'il l
accable de souffrances, et son amour pour eux n'a pas fail
Il a voulu leur réserver le meilleur qu'il pouvait donn
à un être humain.

Pourtant l'homme méchant souffre aussi. Il souffre dé
des liens naturels qui le rattachent à la société et au mon
et qui font partie de la nature de l'homme. D'une faç
il souffre moins, parce qu'il reste dur et insensible et qu
ne se doute en rien de la profondeur des blessures que
souffrance provoque dans l'homme bon. Et pourtant, il
plus malheureux que l'homme saint. Car il ne souffre p
volontairement ; il ne s'est pas réconcilié avec sa souffranc
Il regimbe contre ses aiguillons et se blesse toujours
nouveau. Sans s'en rendre compte, il augmente continu
lement le fardeau du mal déjà trop lourd. Devant la sou
france, conséquence du mal, il ne fait qu'une chose : il
plaint, accuse les autres et enfin Dieu lui-même. Comm
s'il pouvait ainsi se libérer ! Il oublie de porter ses regar
dans son propre cœur, là seulement où il pourrait vraimc
attaquer et vaincre le mal. Avec ses accusations plein
d'envie et de haine, il s'abandonne au mal en prétenda
le condamner. Sa souffrance ne représente pour lui q
l'image de l'absurdité. Elle devient stérile et maudite da
son infécondité. La souffrance est empoisonnée par le n
quand ce cœur méchant la reçoit avec répugnance, la su
porte avec colère et rancune et refuse de l'accepter en to
liberté. Elle n'est pas délivrée par l'amour, et c'est po
quoi elle-même ne peut pas avoir une action libératri
Elle est elle-même vouée au mal et ainsi ne peut pas
supprimer.

Cette souffrance est aussi dénuée de sens que l'enf
uniquement à cause de l'égoïsme de l'homme qui refu
de fournir l'effort qui l'élèverait et le réchaufferait dans
rayonnement divin de l'amour. Cette souffrance n'est mê

lus un châtiment, car tout châtiment a d'une façon ou
une autre une intention de purification, afin que le cou-
ble se réconcilie de nouveau avec l'ordre et avec lui-
même et afin qu'il rétablisse pour lui-même sa dignité
déshonorée par sa mauvaise action. Non, sa souffrance est
erdue pour celui qui souffre, perdue pour ses semblables.
a souffrance frappe à la porte du cœur pour qu'elle s'ou-
re; mais la porte se fermera plus violemment encore, et
mais plus aucun rayon de soleil n'éclairera ce cœur soli-
aire qui meurt de froid à cause de son propre ressentiment.
l ne connaît pas le bonheur profond de l'amour désinté-
essé dans la souffrance. Il ne connaît pas l'apaisement
'un accord parfait entre la volonté de Dieu et l'attache-
ment réconfortant au bien, pour lequel l'homme est pour-
ant fait. Ainsi, il ne trouve pas en soi le contre-poids de
a souffrance qui donne au saint ce calme inébranlable et
e rayonnement invincible, de telle sorte qu'il résiste dans
es racines de son être, tandis que la tempête des douleurs,
le la méprise et du fiasco se déchaîne sur les cimes.

Si donc Dieu est bien intentionné envers l'homme et
lherche à l'arracher au mal, qui doit-il alors faire souffrir?
Les coupables et les méchants qui se refusent à souffrir,
l dont la souffrance est vaine et perdue. Les innocents qui
cceptent librement la souffrance et la saluent comme la
empête qui purifie du mal, et dont la souffrance est une
ource de joie et de bonheur pour eux-mêmes et pour le
ionde entier, tant ils ont de bonne volonté. Si Dieu est
on, s'il est tout amour, vers qui se tournera-t-il pour déli-
rer le monde? Ainsi, la souffrance nous paraît presque jus-
ifiée; la souffrance de ceux qui sont coupables, parce qu'ils
écoltent les fruits de leurs actions; la souffrance des inno-
ents, parce qu'elle seule arrache le monde aux ravages du
nal et que cette souffrance n'est perdue ni pour eux ni
our le monde.

Pourtant, il reste une dernière question : pourquoi Dieu
eut-il délivrer l'homme au prix de la souffrance des inno-
ents? Ne serait-il pas plus conforme à son amour de par-
onner tout simplement le mal, ou même de l'excuser? Sa

puissance illimitée aurait pourtant le pouvoir de déclare par un seul mot que l'homme est pur et bon. Pourquoi n le fait-il pas? Dieu ne le fait pas, simplement parce qu' ne peut pas le faire sans cesser d'être Dieu, sans cesser d'êtr tout amour. Si Dieu avait la possibilité de nous excuser e de nous rendre bons sans notre consentement, il le fera certainement. Cela ressort de tout ce qu'il a fait effectivement pour l'homme.

Dieu ne peut en aucune façon s'entendre avec le mal pa plus qu'il ne peut l'excuser ou le pardonner. Nous con fondons trop facilement la bonté avec la bonhomie com plaisante et le laisser-aller. La bonté illimitée est un fe sacré, dont les flammes ne peuvent épargner que ce qu est bon. Si Dieu est toute bonté, le mal est alors son con traire, sa négation. Ainsi le mal perd tous ses droits : il e ce qui ne peut pas être, ce qui ne doit pas être. Si même Dieu accordait au mal le moindre droit, il reconnaîtra alors que ce qui est en opposition avec la bonté pure pourtant encore une valeur en soi; que ce qui, en fin c compte, est contraire à Dieu d'une façon ou d'une autre e vrai et a droit d'exister à côté de Dieu et à côté du bien Mais alors il n'y aurait plus un Dieu infini, devant lequ enfin tout mal doit reculer, là où selon sa nature de mal appartient au néant.

Mais il ne le peut pas non plus par égard pour l'homme Le mal est ce qui n'est pas bon, et pour cette raison ne peu jamais procurer le bonheur. Si dans la vie humaine nou avons souvent l'impression que le bonheur se trouve seule ment dans le mal, cela vient du fait que, dans ce monde-c le mal est bien des fois lié au bien. Sans un pouvoir d'exi tence indépendant, il ne peut vivre, tout comme la plan parasite, que lorsqu'il se cramponne au bien et le vide c son essence vitale. Abandonné à lui-même, il disparaîtra entièrement. C'est pourquoi souvent nos mains grossière ne peuvent pas arracher les mauvaises herbes du mal sa exposer les bonnes plantes au danger. Seule la main d Dieu est assez délicate et puissante pour pouvoir, dans so tribunal, séparer les deux sans faire de méprise et d'inju

e. Quand un jour le bien et le mal seront représentés sous
r forme pure, alors il n'y aura plus d'erreurs possibles.
nous voulons devenir pleinement et définitivement heu-
ux, il nous faut alors repousser le mal loin de nous et
arracher toute racine dans notre être qui pourtant appar-
nt à Dieu. Tous ceux qui désirent leur bonheur doivent
demander cette dernière purification. Il ne peut pas
mer les yeux devant le mal qui est en l'homme et le
sser passer. S'il agissait ainsi, il se tromperait et ôterait
l'homme tout espoir de vrai bonheur. Comment Dieu
rait-il capable de faire une telle chose ?

Dieu peut encore moins user d'un moyen mécanique et
gique pour débarrasser l'homme du mal, comme s'il le
vait de sa crasse corporelle. En créant l'homme, Dieu a
t de lui un être libre et responsable. Il se contredirait
i-même s'il le traitait alors comme une chose que l'on
ut nettoyer sans son accord et son consentement. Seul
omme peut se libérer du mal moral. Il doit s'en défaire
térieurement, s'en abstenir intérieurement, parce qu'il
mprend que ce mal est son malheur. On ne considère pas
mme un mal, mais au contraire on a tendance à consi-
rer comme un bien tout ce à quoi l'on tient encore. Si
n reconnaît le mal comme mal, on l'évite comme un
pent venimeux, et si l'on s'est déjà engagé avec lui, il
t alors le repousser loin de soi et se repentir, même s'il
llait pour cela s'arracher l'œil ou se couper la main ou
pied.

Mais comment l'homme qui est voué au mal peut-il rom-
ses chaînes par ses propres forces ? Comment ses actions
urraient-elles être pures et inoffensives, quand elles sor-
t d'un sol empoisonné ? Il ne peut toujours naître que
mal d'un cœur méchant. Ainsi l'homme était mis en
e de la nécessité de se délivrer lui-même et de l'impos-
bilité de le faire par lui-même. Nulle part dans l'huma-
té, on aurait pu trouver un innocent dont la souffrance
été un commencement pur du bien et fût riche d'un
plus pour le bien des autres. C'est ici que s'est révélé
mour de Dieu, plus que jamais; l'homme n'aurait pu

l'imaginer. Dieu a montré ici qu'il n'abandonne pas s
créatures insouciantes de leur misère dans une béatitu
égoïste. Non. Le malheur et la détresse de l'homme fo
souffrir Dieu. Il a adopté les hommes, est apparu au mili
d'eux sous la forme d'un homme et a ainsi réalisé l'i
croyable. L'innocent est donc apparu dans la personne
Dieu fait homme, sa souffrance, supportée dans un él
d'amour généreux pour ses frères, a vaincu le mal, bri
son étreinte tyrannique sur le cœur de l'homme, justeme
parce que cet innocent n'était pas lui-même voué au m
Ayant Dieu pour chef, l'humanité s'est délivrée elle-mê
et a été à la fois délivrée par Dieu. Avec lui a débuté u
ère nouvelle. Par lui, la souffrance, de maladie qu'elle éta
est devenue un instrument de libération. Grâce à la pu
sance débordante de l'amour du Christ, l'homme a été ar
ché à sa solitude et ramené au bercail. Et maintenant, to
le monde peut participer à cette action libératrice, glorifi
la souffrance dans l'amour et rendre le mal impu
sant. Maintenant, l'incompréhensible est devenu possibl
l'homme aime la souffrance, non pas en elle-même — c
ce serait maladif — mais comme un moyen de délivran
et de participation à l'amour dans le Christ. Non par no
propre force, mais par un attachement ardent et fervent
l'amour du Christ, par lequel nous lui sommes si étroi
ment liés. Dorénavant, la vocation de souffrir n'est pl
une maladie, mais une élection dont l'homme pourrait ê
fier s'il l'avait méritée. Car en supportant la souffran
volontairement, l'homme ressemble au Fils unique bi
aimé, prend part à son œuvre, à la victoire remportée s
le mal et à la délivrance du monde.

Auguste Brunner, S. J.

Traduction M.-A. de Sugar.

REGARDS SUR LA CROIX

Comment Dieu s'y prend pour nous sauver

Que le Christ se soit livré à ses bourreaux, c'est un mystère bien profond. Car il savait, en allant à Jérusalem, en se plaçant dans cette « situation », qu'il provoquerait la haine des Juifs et les mettrait dans l'occasion immédiate de commettre à la fois plus grand crime et le plus grand péché du monde.

Jésus toujours agit, se comporte comme s'il n'y avait en i que le fils du charpentier de Nazareth; mais en même mps, sans cesse, il vit, pense comme Fils de Dieu. En tant l'homme, le Christ ne se sert jamais de sa prescience, ême pour faire éviter à ceux qui l'entourent des fautes ou s méprises sur son compte. Mais, en tant que Dieu, il va, ut-on dire, jusqu'à mettre les hommes dans la tentation le repousser, de le condamner, pour mieux leur faire ntir, dans l'acte de mise à mort, leur propre responsalité et le vice radical qui souille leur conscience dès qu'ils adhèrent pas à lui.

Dieu, dans la mise à mort de son Fils, est d'une extrême ligence pour nous, au moment même où il nous témoigne suprême Amour. Si la responsabilité de cette crucifixion

n'est pas seulement le fait de quelques fanatiques très fa
tifs, mais de l'humanité pécheresse tout entière, Dieu, os
t-on affirmer, a laissé cette humanité tranquillement cruc
fier Jésus-Christ. C'était sans doute là une marque bie
mystérieuse de plus grand Amour de laisser ainsi l
hommes pécheurs aller jusqu'au bout de leur état de péc
et de faire que cette extrême mauvaise conscience fût
point de départ de leur libération.

Dieu a laissé faire les hommes mauvais, et l'on pourra
dire, en un sens particulier, qu'il est cause de leur crim
déicide; mais, puisque ces mêmes hommes agissaient to
de même librement, on peut dire aussi, en un sens to
autant particulier, qu'ils sont cause du salut de l'humanit
Dieu s'y est donc pris de façon très profonde pour no
sauver, puisque c'est au moment même où l'humani
commettait un acte qui semblait la perdre irrémédiabl
ment qu'elle se trouvait libérée par cet acte même.

Pour bien situer le mystère et surtout pour bien no
situer dans le mystère, n'oublions pas que le Christ est dé
sur la Croix l'humanité nouvelle et que lui seul réali
l'acte sauveur de notre libération. C'est en lui, par
communion à sa mort et non à sa mise à mort, que
monde pécheur se trouve racheté et libéré.

Sens de la Rédemption.

Ne faisons pas de la Passion du Christ une compassi
plus ou moins philanthropique. Sans doute, le Christ
aimé les hommes jusqu'à donner sa vie pour eux. Il ne l
a pas aimés pour ce qu'ils étaient, mais pour ce qu'il vo
lait en faire : des fils de Dieu, ses frères.

S'il avait voulu améliorer leur condition humaine, il s
serait pris différemment : à ce point de vue, sa vie et
mort sont un échec. Gardons-nous donc avec soin de fai
du christianisme une théorie sociale ou une doctrine
bonheur terrestre. Dieu n'est pas un Dieu de miséricor

l'homme *temporel*, mais un Dieu de miséricorde de omme *éternel*; cette miséricorde est humainement la plus ible des exigences. Elle paraît parfois comme une colère toujours en nous comme un déchirement et une bles- e. Dieu est consolateur par son Esprit là où nous som- s déjà divinisés. Il n'apporte la paix qu'à ceux qui sont jà en son Fils (cf. Jn, 14).

De là, le danger de la petite dévotion tranquille où l'on se me devant les « tendresses divines »...

e paradoxe du Christ... et du christianisme.

Il y a une contradiction et un déchirement dans les rap- rts des chrétiens avec le Christ, aujourd'hui comme au mps des disciples. Car le Christ demande aux siens, mme autrefois, de le reconnaître comme Dieu au moment me où il se présente comme homme, comme l'un de us. Il faut pourtant bien que Jésus prenne cette condition sérable pour que, précisément, nous soyons *touchés*, eints par lui.

C'est là le paradoxe toujours actuel du christianisme tre, pour ainsi dire, une option à contresens. C'est au oment où Dieu s'humilie le plus en son Fils que *paraît* plus le mystère spécifique de Dieu : *Deus Caritas est*. st à l'instant où le Sauveur était bafoué, maltraité, renié, is crucifié et, pour ainsi parler, anéanti, que s'accom- ssait le mystère divin de la Rédemption.

Dans le monde actuel, la Rédemption se continue de on analogue. C'est au moment où Jésus-Christ aujour- hui est bafoué, maltraité, incompris dans son Corps mys- ue, l'Église, qu'il *se présente* toujours comme seule libé- ion des hommes.

Ne soyons donc pas étonnés que cette Église, dans ses blesses, ses humiliations, ses défectuosités même, per- ue et réalise encore par là le mystère toujours présent l'amour de Dieu pour l'humanité.

Vie du Christ, paradoxe de l'Homme-Dieu.

Le Christ vient au monde dans une étable, emmaill
pauvrement. Tout le monde l'ignore, et personne, si
n'est ses parents, les anges du ciel et quelques bergers,
fait cas de sa naissance. Mais lui qui, en apparence, es
peu de chose, se montre presque aussitôt comme le Bien
plus précieux de la terre, puisque la Providence le paye
le sang de nombreux enfants en bas âge. Il coûte la vi
des créatures qui n'ont pas de prix.

Toute la vie du Christ est remplie de ces apparentes c
tradictions.

Il va au Temple comme tout bon Juif, mais il surpr
les docteurs par sa science et se montre dégagé des dev
familiaux pour être aux choses de son Père.

Il est tenté par le diable, mais aussitôt après des fo
d'anges descendent du ciel pour le servir.

Il dort dans la barque, malgré la furie des vagues, com
n'importe quel pêcheur fatigué; mais, sitôt réveillé, *il ré*
mande les vents, fait tomber d'un coup la tempêt
donne une frayeur sacrée aux apôtres.

Il est poursuivi par la foule, comme un malfaiteu
coups de pierres, mais au même instant il s'échappe m
culeusement de ses mains.

La Pâque des Juifs étant proche, il monte à Jérusal
comme tout le monde : c'est pour chasser avec des co
nouées les vendeurs du Temple qui font de SA MAISON
caverne de brigands.

Il va être lapidé au moment où il vient de faire le
grand des miracles : la résurrection de son ami Lazare.

Et toute sa Passion elle-même est remplie au plus
degré de la contradiction entre cette mise à mort ign
à laquelle se soumet en toute objectivité l'Humanit
Christ, et les éclats de sa Divinité qui transparaît par
gurations terribles (Jn, 18, 6, 37; Lc, 22, 51; Lc, 23, 9,

Au fond, c'est toute la vie du Sauveur qui est un

suprême; c'est toute notre vie à sa suite et c'est là ence même du mystère chrétien : un argument pour la à qui sait entendre, un argument contre la foi à qui se me l'oreille intérieure.

Passion est un acte et un état du chrétien.

Quand on regarde le tableau de Fra Angelico représentant nt Dominique en prière au pied de la Croix, parmi tous autres saints qui entourent le calvaire, il est peut-être le l, avec saint François, à ne pas être à un spectacle, mais réaliser » quelque chose... : saint Dominique *participe* a Passion du Sauveur. Il la vit dans son âme. Et ses bras ndus, son attitude d'agenouillement, son visage tendu, t semble indiquer en lui que le corps participe aussi à drame.

Nous n'avons pas, en effet, le droit de regarder le Christ Croix comme un spectacle... Si vraiment chaque chré- n continue aujourd'hui le Christ, cette Passion qui s'est roulée il y a mille neuf cents ans n'est pas une « his- re », un simple événement qui doit nous toucher, comme laisseraient volontiers penser beaucoup de prédicateurs Carême. Non seulement nous en sommes *contemporains*, is nous en sommes les *acteurs*.

Oui, penserez-vous, vous voulez dire que chacun d'entre us a crucifié le Sauveur par ses péchés.

Eh bien! non, il s'agit d'autre chose : c'est nous-mêmes, rétiens de 1951, qui sommes en croix. Si le Christ s'est quelque façon réalisé en nous, s'il est bien vrai que le ristianisme, sous peine d'être une supercherie, est la prolongation » du Christ dans l'humanité et si chaque olisé est désormais totalement solidaire du Christ, alors Croix est pour un tel chrétien à la fois son acte et son uation : c'est son état terrestre d'enfant de Dieu.

C'est très bien d'installer la Croix partout, sur les murs maisons et des églises, mais il ne faut pas nous-mêmes,

comme c'est le danger, nous « installer » en face ou à s
pieds. Il faut monter dessus. La Croix n'est pas faite po
être seulement contemplée, mais pour être assumée. Et l'
ne parle pas ici des petites « croix » de l'existence ou
la « croix de la vie », comme on dit, mais de cette Cro
unique dans l'histoire du monde et dans l'histoire de not
âme, celle du Sauveur qui est la nôtre désormais, et no
n'en avons pas d'autres. Il y aurait beaucoup à dire s
cette nécessité *d'identification* du chrétien au Sauveur
Croix... La véritable situation en dehors de laquelle tout
les autres sont fausses, c'est d'être crucifié *avec* le Sauve
non pas même à côté de lui, mais à sa place, aujourd'h
place qu'il ne *peut tenir que par nous*.

L'esthétique des crucifix, à ce moment-là, nous préoc
pera certainement moins, et il est probable aussi que l'
commencera à soupçonner ce qu'est la véritable contemp
tion chrétienne dont certaines pieuses âmes voudraient fa
leur apanage.

Contemporanéité du chrétien avec le Christ.

L'humanité est inscrite dans le Christ, Homme parfa
Dieu personnel n'est immanent au monde que parce qu
lui est transcendant. Je suis contemporain du Christ. Il
avec moi. Il ne s'agit pas de faire seulement de telles véri
et de quelques autres des objets de foi, auxquels on adh
sans transformer aucunement sa psychologie intime. M
il faut vivre soi-même, réaliser en son être quotidien u
telle réalité. Assumée par la croyance au Christ, elle d
être prise par l'intelligence et par le cœur pour devenir
quelque sorte ma chair et mon sang, pour que, vraime
ma sensibilité supérieure en soit toute imprégnée.

Cela demande un effort de lucidité et de dépassement bi
supérieur à une réflexion métaphysique ordinaire. L'int
ligence doit jouer au plan mystérieux de la foi, avec to
sa force et sa faculté de saisir directement les choses

sprit; mais le cœur ne doit pas être étranger à cette
narche. Le désir spirituel, l'aspiration à aimer l'Absolu
vent accompagner ou plutôt concourir à produire un tel
e. Ainsi, c'est tout l'être humain en son dynamisme reli-
ux, balisé, soulevé par la grâce du Christ qui, en toute
rté, prend conscience de sa « situation ontologique » en
ine vie surnaturelle.

Mais pour que ces grandes réalités élémentaires de notre
chrétienne soient vécues de façon habituelle au plan de
conscience claire, il faut une capacité de recueillement
nt peu d'hommes sont capables; il ne s'agit pas seulement
ne pas faire de bruit à l'intérieur de soi, mais encore
doit avoir une oreille « spirituelle » assez fine pour écou-
une voix qui vient de très loin et ne s'entend que dans
murmure. Il faut aussi une acuité du regard intérieur
u commune.

La plupart des chrétiens (et ce danger guette surtout les
es féminines) se contentent d'éprouver de telles réalités
mme aimables et consolantes, de les sentir bonnes à leur
ur; mais quelques contemplatifs les saisissent, eux, comme
ies. Ils les voient comme étant, dans le plan éternel de
u, le déroulement d'une Vérité absolue qui les dépasse
jours. Ils y pénètrent cependant en toute objectivité par
r intelligence soulevée par la foi.

sens de la souffrance.

On entend dire par certains que la souffrance est la ran-
de l'amour. C'est vrai, si l'on comprend qu'elle est
dette que nous devons payer à Dieu pour lui prouver
re amour. Mais il y a un danger d'erreur à se placer en
domaine, au plan psychologique et du point de vue de
omme seul.

Dans l'amour chrétien, nous ne payons pas Dieu en re-
r : étant donnée notre situation ontologique, la souf-
nce est moins pour nous l'acquit d'une dette que la

« condition d'aimer ». Du point de vue de Dieu, elle est
dot qui scelle notre amour et qui lui permet de durer. C'
avec elle que nous pouvons en toute authenticité fa
vivre, durer, l'amour *de* Dieu en nous.

La souffrance prépare à l'amour; mais ce n'est pas enc
là son rôle essentiel. Dira-t-on qu'elle prouve l'amour
qu'elle le manifeste? Oui, si l'on veut. Il faut aller pl
loin cependant et dire qu'elle le fait exister en nous. Et
quelque façon, à un plan plus profond, elle est l'amou
Comment cela? Elle est l'amour, non qu'elle s'identi
toujours avec lui, mais en ce sens qu'étant donnée no
condition de créature blessée, limitée, l'amour que Di
nous porte ne peut se réaliser que dans ce déchirement
notre être, cette dislocation de tout nous-même. C'est po
quoi, si parfois la souffrance physique ou telle épreu
morale ont pour rôle de nous conduire à l'amour, en f
la grande souffrance est celle qui naît *de* l'amour. C
souffrance-là est en nous le feu de Dieu qui nous br
sans cesse, la nuit de l'âme qui n'a plus d'appui terrest
la perte de tous les biens les plus chers à cause du Chr
l'anéantissement de soi-même au plan d'une certaine c
science religieuse, ce déchirement, cette brisure enfin
tout notre être trop faible envahi par une exigence infi
et qui saigne et qui peine comme dans l'enfantement d
nouvel être inconnu... : souffrance terrible et à laquell
n'y a pas d'issue, car, une fois pris dans ce courant de
divine, il faut aller jusqu'au bout des exigences du Ch
sous peine de trahir cet amour. Il faut alors passer pa
dénuement, l'humiliation, la calomnie peut-être, la c
cifixion totale de soi et la mort pour y rester fidèle.

Souffrance sublime, car elle n'est rien moins que le
divin qui brûle en notre âme trop charnelle et qui sem
s'alimenter à nos imperfections et à nos limites pour
consumer. Elle est en nous l'amour même de Dieu
s'aime lui-même à travers le non-être, le fini, le born
qui y trouve cependant une réponse, celle qu'il pré
sans doute, mais qui s'achève dans un acte personnel
notre liberté. L'amour qui revient ainsi à lui, c'est l

core son amour, mais comme chargé du don de notre ontanéité, de notre adhésion, de ce parfum du créé que ieu trouve agréable et aime à respirer.

Aux yeux de Dieu même, le déchirement, l'anéantissement dont nous parlions plus haut apparaît sans doute omme l'effort d'une créature blessée, la plaie d'où s'échappe ce parfum que nous pouvons librement offrir à Dieu ar son amour et comme la fissure par où cet amour nous nvahit et nous comble.

Alors, quand l'homme présente cet accueil et cette disponibilité intérieure, l'Esprit de Dieu pénètre toute la créature. Et lui qui est Amour, l'amour substantiel de la Trinité ainte, témoigne en nous que notre souffrance est amour, u'elle est, pour ainsi dire, la vibration dans la durée et ans l'esprit créé de la pulsation éternelle de l'esprit incréé.

e bonheur du chrétien.

Le bonheur du chrétien sur terre n'est pas du même rdre que le bonheur poursuivi par le commun des mortels; 'est le bonheur de se savoir par la foi dans un ordre merveilleux, et que Dieu accomplit, en quelque façon, grâce nous.

Je vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme monde la donne. Notre bonheur est, lui aussi, de l'ordre es choses que le monde ne donne pas. Car le chrétien est ujours divisé contre lui-même : *Il y a deux hommes en oi.* A la suite du Christ, il n'apporte pas la paix, mais « division » (Lc, 12, 51). Le chrétien est au point de vue umain le moins « installé » de tous, et, si le bonheur pouait se situer simultanément à deux plans différents, il ne erait pas heureux au plan inférieur.

Il peut y avoir une certaine béatitude naturelle très séduisante, celle de la contemplation philosophique par xemple, ou même celle, très prenante, d'un exaltant mour. Elle risque fort de se trouver en opposition avec la

béatitude surnaturelle. C'est pourquoi il ne faut pas tro
s'étonner de voir certains esprits droits et exigeants s'arr
ter toujours à moitié route, se montrer incapables du sa
dans l'Absolu, de cet abandon de leur destinée et de le
bonheur dans les mains d'un « Autre », incapables de cet
remise à plus tard (pensent-ils) du bonheur dont l'homm
peut jouir dès ici-bas.

Il ne serait pas tellement difficile aux hommes de ma
cher à la suite du Christ s'ils n'avaient ici-bas aucune po
sibilité de noble jouissance naturelle ou si le Christ do
nait immédiatement un bonheur sensible. Et même po
les cœurs qui ont déjà un réel idéal humain, ce qui le
coûte et ce qui les arrête presque toujours, c'est préci
ment de se sentir obligés, pour suivre le Christ, de quitt
des choses belles et bonnes à leur plan, pour des valeu
insaisissables et humainement aléatoires.

*Jésus le regarda et l'aïma... Mais lui s'en alla tout tris
parce qu'il avait de grands biens...*

Combien s'en vont ainsi parce qu'ils sont attirés par t
rire clair de jeune fille, ou par cet envol sur la mer libr
ou cette prise de possession ardente et poétique du mond

Mais leur départ se tourne pour eux aussi en tristesse. C
est alors le prétendu « bonheur humain », s'ils n'ont p
une joie totale ?

Je vous ai dit ces choses afin que votre joie soit parfait

Je suis le chemin... ou « l'esprit et la lettre ».

La tentation est toujours de mettre telle parole de l'Éc
ture, ou même de l'Évangile et du Christ lui-même, à
place du Christ. La lettre peut « tuer » ici encore si l'Esp
ne la vivifie pas. Les paroles saintes sont le « chemin
mais lui, le Seigneur, est le compagnon de route.

Cependant Jésus a dit : *Je suis la Voie...*

En prenant cette comparaison, il faut dire que l'Écritu

le poteau indicateur qui donne la direction, et dont tout rôle est précisément de faire trouver la Voie.

Si le Christ n'était que la Voie, nous serions livrés intérieurement à nous-mêmes, vite fourbus sur cette route, si belle fût-elle. Le Christ est en même temps et d'un même mouvement pour ainsi dire, à la fois la Vérité qui éclaire et la Vie qui anime, cette force et cet élan intérieurs qui nous font avancer.

La voie du Christ est une voie dure, âpre, semée d'obstacles pour notre nature réticente. Il faut que Jésus soit aussi notre marche et le sens qui nous guide pour que nous ayons le courage d'avancer, de monter sur un tel sentier.

Notre dépassement dans la foi.

Le sens même de l'Évangile n'est pas tant de nous faire comprendre le Mystère du Christ que de nous y faire *croire*. Il ne s'agit pas là, comme on le pense trop souvent, d'une démarche inférieure à la raison, mais supérieure, au contraire. Dans la foi au Christ, nous devons opérer un dépassement des convictions ordinaires de notre pensée pour engager celle-ci en toute lucidité dans un univers supérieur où s'accomplit une transformation profonde de tout notre être.

La foi, selon cette vue, n'est pas du tout un programme ou une recette de vie. Elle ne nous apprend pas *directement* ce que nous devons faire. Elle nous donne seulement le *sens* de la vie; elle nous situe à un plan surnaturel où nous puisons la force d'accomplir notre destinée terrestre selon une perspective divine.

Par elle, nous savons que le Christ est non seulement notre salut, mais notre vie. Désormais, ce que nous aurons à accomplir nous sera, pour ainsi dire, dicté par le Christ, puisque le but ultime, dès ici-bas, de toutes nos activités doit être l'accomplissement de ce plan de Dieu. Nous sommes, alors seulement, de nouveaux Christ : *Ma nourriture*

est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé (Jn, 4, 34).

On dit : pour vivre chrétiennement, il faut se renoncer pratiquer les vertus, etc. Mais je ne peux réaliser un au thentique renoncement et une véritable pratique des vertu que si j'ai déjà la foi. La foi est première : elle est don d Dieu; c'est elle qui me donne aujourd'hui de me renonce et de suivre Jésus.

Cela ne doit pas supprimer notre effort, notre tensio vers plus de foi, vers plus de vertu : l'amour de Dieu e premier, mais nous avons à le mettre en œuvre dans not vie, par notre intelligence ouverte à l'appel de Dieu et p notre volonté offerte à son don gracieux.

Foi au Christ... aujourd'hui.

La divinité du Christ est si cachée sous le voile de sc humanité qu'elle est seulement perceptible aux yeux de foi. Du temps de sa vie terrestre, Jésus *paraissait* être le fi du charpentier Joseph, et il n'y avait qu'un regard dé surnaturalisé par lui qui put soupçonner sa nature divin C'est donc une erreur et un manque de sens chrétien dire : « Ah ! si j'avais eu la chance de vivre au temps Christ, de le voir en sa chair, de le toucher... »

Il est probable que ceux qui tiennent un tel langa auraient été les premiers à se méprendre sur son compt car ils projettent une attitude naturaliste dans le passé, avec un tel regard ils n'auraient certes pas pu croire q Jésus de Nazareth était le Fils de Dieu.

Dieu est si caché en l'Homme-Jésus que le démon l même s'y méprend, et combien d'autres après le « Malin à travers tous les siècles!

Aujourd'hui, nous ne sommes ni plus ni moins favoris qu'au temps du Seigneur. Il y a assez de signes pour croi mais il y a assez de contre-évidence *naturelle* pour dout La divinité du Christ n'est ni plus ni moins cachée so les apparences humaines. Ainsi, l'Église montre des sign

uffisamment clairs pour amener à la foi au Christ. Mais ie donne des motifs naturels, humains de ne pas adhérer u Christ pour ceux qui sont incapables d'aller au delà u sensible.

Les preuves de la divinité du christianisme ne doivent as forcer l'adhésion... Si le Christ avait voulu à tout prix onner la foi à tous ceux qu'il rencontrait, il aurait pu aire des prodiges qui auraient violenté les libertés. Les iracles ne sont eux-mêmes que des signes extérieurs σημεῖα) ayant pour but d'opérer le retournement *intérieur* es consciences et la libre adhésion au Christ reconnu omme Fils de Dieu.

N'ayons pas la prétention de faire autrement que le Maî- re. Soyons de façon parfaite nous-même uniquement des signes », par lesquels les incroyants seront acheminés à a démarche personnelle de foi au Christ Jésus.

Michel Gontal.

LE CRUCIFIEMENT DE JÉSUS

Le sens du mot croix.

Le mot croix en grec (*stauros*) désignait primitivement pieu pointu qui servait de tuteur aux plantes ou de barrière aux propriétés. Par la suite, il désigna aussi poteau auquel on attachait les condamnés ou sur lequ on les empalait. Avec le temps, on adjoignit à ce potea que l'on pourrait appeler la croix simple, une autre pièce bois diversement agencée. Il y eut la croix en forme de « T (*crux immissa*), celle en forme d' « Y » (*crux furca*), celle forme d' « X » (*crux decussata*), enfin celle dont le haut poteau (*palus*) dépassait la barre horizontale (*patibulum*). Ce dernière s'appelle croix grecque lorsque l'assemblage des de pièces donne quatre bras égaux, sinon elle s'appelle croix latin Comme cet instrument de supplice représentait aux yeux d Latins le tourment par excellence[1], ils lui donnèrent le nom « *crux* », dont le sens littéral est précisément « tourment » dont nous avons fait le mot « croix ».

L'usage de la croix-supplice, au temps du Christ.

A l'époque de Notre-Seigneur, la croix simple ou pieu ét encore utilisée, même comme pal, pour l'exécution des crim

1. Cf. Cicéron, *in Verrem*, II, 64.

ie et des émeutiers de condition servile ou roturière[2], mais recourait de plus en plus aux croix composées. Sur celles-ci suppliciés, dont les pieds touchaient presque terre, sauf rares eptions[3], étaient tantôt liés avec des cordes, tantôt attachés ec des clous, que l'on enfonçait dans leurs mains et dans urs pieds[4]. Mais dans ce dernier cas, pour éviter la déchirure s mains et la chute du corps en avant, on avait soin d'assuir le patient sur une sorte de cheville (*sedile*) fichée dans le ontant et passée entre les jambes[5]. Puis sous l'œil vigilant des rdes, qui n'empêchaient que l'enlèvement ou les tentatives adoucissement, les crucifiés périssaient lentement de faim, de if et parfois du fait de la voracité des bêtes : chiens, chacals, utours, etc. Heureux encore étaient-ils lorsqu'ils n'avaient pas placés la tête en bas[6]. S'ils bénéficiaient d'une sentence relaement favorable, on leur brisait les jambes pour hâter leur ort[7]. Jusqu'à la fin de l'Empire, les Romains firent de la croix supplice le plus répandu. L'idée leur en était venue de l'Orient. oi qu'on en ait dit, la crucifixion proprement dite ne fut jamais atiquée par les Juifs, qui se contentaient de suspendre parfois un gibet infâmant (*xulos* = bois et non *stauros*) le cadavre un supplicié[8].

La croix de Jésus.

La croix qui servit au supplice de Jésus devait comporter, en s du poteau, la barre horizontale, puisqu'il eut les mains

---

Cf. Sénèque, *Dial.*, VI, xx, 3; Cicéron, *in Verrem*, 66; *R. B.*, 1918, p. 264. Suétone, *Galba*, IX.

Cf. Diodore de Sic., II, 18; Plaute, *Mostellaria*, 359; Pline, *Hist. nat.*, VIII, 4.

Cf. saint Justin, *Dial. cum Tryph.*, 91; saint Irénée, *Adv. Haer.*, II, 4.

Cf. Sénèque, *loc. cit.*

Cf. Cicéron, 13e *Philippique*, 27; Jn, 19, 31 sq.

Cf. Gen., 40, 19; Jos., 8, 29; 2 Sam., 21, 6 ss.; Esth., 6, 4; 8, 7; *Verbum Dni*, 1922, pp. 109 ss.

clouées (Jn, 20, 25; Lc, 24, 39). Elle dut aussi plus probablement avoir la forme de croix latine, puisqu'on put fixer un écriteau au-dessus de la tête (Mat., 27, 37) et que beaucoup de Pères « comparent au timon d'une charrue ou à la vergue d'un navire »[9]. On doit cependant reconnaître que l'écriteau pouvait être simplement maintenu par une baguette ou par une cheville comme c'est le cas pour le crucifix grotesque du Palatin[10], que la position du corps humain, avec les bras étendus, suffit à justifier les comparaisons des Pères[11]. Ce qui n'est pas douteux, c'est que la croix de Jésus était plus grande que la normale et que le corps du Sauveur fut assez élevé au-dessus de terre, car le soldat qui voulut donner à boire dut tendre sur éponge imbibée à l'aide d'une branche d'hysope (Jn, 19, Mc, 15, 36). Cette anomalie provenait peut-être d'une initiati de Pilate, qui voulait ainsi mieux ridiculiser les Juifs en la p sonne de « leur » roi (Jn, 19, 14 sq., 21 sq.) et se venger d'av eu la main forcée par eux[12].

Le lieu du crucifiement de Jésus.

Le crucifiement de Jésus eut lieu au nord-ouest de Jérusalem en dehors des remparts (Mat., 27, 32), à cent mètres environ la porte d'Ephraïm, en bordure d'une route qui menait à Jopp (Jaffa, Mc, 15, 29; Jn, 19, 20). L'endroit précis formait pointe avancée d'une surélévation de terrain s'étendant jusq deux kilomètres plus au nord. Cette pointe, qui se présen comme une proéminence dénudée, dominait de cinq mètres peine le voisinage immédiat et se nommait « Golgotha », c'

9. Cf. PRAT, *Jésus-Christ*, II, 528.
10. Cf. *Dict. des Antiquités...*, par Martigny, éd. Hachette, au mot C
11. Cf. LAGRANGE, Mc, 524.
12. Cf. PRAT, *Jésus-Christ*, II, 394.
13. Cf. *Revue Biblique*, 1902, pp. 31 ss.; 1925, pp. 401 ss. *Jérusalem velle*, de Vincent-Abel, pp. 92 ss. *L'Évangile de Jésus-Christ*, par Lagr éd. 1932, Gabalda, pl. XXX, p. 640.

dire « lieu du crâne », à cause sans doute de sa configuration naturelle [14].

Le crucifiement de Jésus.

Lorsque Jésus et les deux larrons qui l'encadrent parviennent à Golgotha, où l'on achève de dresser les poteaux, les soldats s'empressent de leur enlever la barre transversale de leur croix, qu'ils portent depuis le départ de la forteresse Antonia [15]. Puis ils les dépouillent complètement de leurs vêtements (Mc, 15, 24 et paral.; Jn, 19, 23 sq.). Cependant, par respect pour les coutumes juives [16], ils acceptent probablement de leur ceindre ou de leur laisser ceindre les reins d'une pièce d'étoffe [17], de même qu'ils acceptent de leur offrir ou de leur laisser offrir du vin aromatisé de myrrhe [18] (Mc, 15, 23; Mat., 27, 34). Ce breuvage, préparé par de pieuses personnes, selon le conseil des Livres saints [19], était destiné à rendre moins sensibles les douleurs du supplice [20]. Jésus veut bien y tremper les lèvres, en reconnaissance du geste délicat; mais il n'en boit pas afin de ne rien enlever à ce que son Père lui a demandé de souffrir (Mat., 27, 34; cf. 26, 39). Enfin les soldats procèdent à la crucifixion proprement dite (Mc, 15, 24 *a* et paral.).

Il est certain qu'ils fixèrent des clous aux mains et aux pieds

14. Cf. Dalman, *Les itinéraires de Jésus*, éd. Payot, 1930, pp. 448 ss. Notons que Golgotha, en grec, est une transcription adoucie de l'araméen « Goulgoulthâ », qui veut précisément dire « crâne », comme l'hébreu « Goulgoléth ».

15. Cf. *La Vie Spirituelle*, mars 1949, pp. 236 ss.

16. *Talmud, Sanh.*, VI, 4.

17. Cf. Holzmeister, *Historia Aetatis N. T.*, pp. 260 sq.; Prat, *Jésus-Christ*, II, 392 sq.

18. Si Matth. grec parle de fiel au lieu de myrrhe, c'est ou bien parce qu'il remplace le mot propre myrrhe par un terme générique « fiel = substance amère », ou bien parce qu'il aura lu en araméen « merôrâh = fiel » au lieu de « môrâ = myrrhe ».

19. Prov., 31, 6; cf. *Talmud, Sanh., ibid.*, 43 *a*.

20. Cf. Strack-Billerbeck, *Kommentar zum N. T. aus...*, I, 1037 sq.

de Notre-Seigneur, puisque l'apôtre saint Thomas, avant de croire à la résurrection, voudra voir et palper la trace des clous (Jn, 20, 25 ss.), et que Jésus lui-même, pour convaincre ses disciples de la réalité de son corps ressuscité, les invitera à voir ses « mains » et ses « pieds » et à les toucher (Lc, 24, 39 sq.). Mais on ne peut savoir s'ils ont préalablement enfoncé les clous des mains, en couchant le condamné à terre sur la barre transversale, ou s'ils ont attendu pour le faire d'avoir d'abord placé cette barre dans la mortaise du poteau et d'avoir hissé le Sauveur à sa place définitive au moyen de cordes. L'hypothèse d'un seul clou pour les deux pieds se heurte à la tradition [21], ainsi qu'à la vraisemblance [22].

L'écriteau, portant le résumé de la condamnation, est alors fixé au-dessus de la tête des suppliciés (Mat., 27, 37; Lc, 23, 38), soit à la pointe supérieure du poteau, si les croix étaient de forme latine, soit à une petite baguette de bois surajoutée, si elles étaient en forme de « T » majuscule. Brève comme toutes les inscriptions condamnatoires connues de nous [23] et peinte en lettres rouges ou noires sur la planchette blanchie [24], celle de Jésus porte son nom et sa qualité de roi des Juifs, ainsi que le disent en substance les quatre Évangiles [25]. Elle est rédigée en hébreu, en grec et en latin, c'est-à-dire dans les trois langues officielles de la Palestine (Jn, 19, 20). Cette multiplicité de langues, la proximité de la ville, la route toute proche, l'affluence des pèlerins et sans doute aussi la grandeur de l'écriteau furent cause que beaucoup de Juifs purent lirent l'inscription (Jn, *ibid.*). Certains d'entre eux, particulièrement les chefs religieux qui avaient extorqué la condamnation du Sauveur, s'offusquèrent de la rédaction retenue par Pilate, rédaction qui faisait passer Jésus pour le vrai roi des Juifs : quelle humiliation ! un crucifié leur

21. Plaute, *Mostellaria*, 359.
22. Cf. Prat, *Jésus-Christ*, II, 530 sq.
23. Cf. Suétone, *Domit.*, 10; Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 1, 4.
24. Nicéphore, VIII, 29; Sozomène, III, 1.
25. Sur les différences de l'inscription dans les quatre récits, cf. *Revue archéol.*, juillet 1938, pp. 95 ss. Le *Diction. d'Archéol.*, VII, 1154 sq. parle d'une planchette de 0 m. 235 sur 0 m. 130, avec des caractères de 0 m. 02 sur 0 m. 030.

(cf. 1 Cor., 1, 23). Ils allèrent lui demander d'inscrire que
e-Seigneur s'était faussement dit roi des Juifs et non qu'il
it en réalité (Jn, 19, 21). Le refus catégorique du procura-
(*ibid.*, 22) laisse supposer que sa rédaction avait été inten-
nellement faite pour blesser les Juifs.

partage des vêtements et les auteurs du crucifie-ment.

eur besogne achevée, les soldats exécuteurs, réduits au nom-
de quatre, se partagent les vêtements des victimes (Mc, 15,
et paral.; Jn, 19, 23 sq.). La loi leur donnait déjà ce droit,
fut par la suite réglementé par l'empereur Adrien[26]. Seule,
ble-t-il, d'après saint Jean, la tunique de Jésus fut tirée au
parce qu'elle avait été tissée d'un seul venant, sans couture,
qui la rendait particulièrement précieuse. La partager eût été
déchirer. Ainsi se réalisait, sans préméditation aucune, la
phétie relative aux vêtements du Messie souffrant (Jn, 19, 24;
ps. 22, 19). Enfin, n'ayant plus rien d'autre à faire, la petite
uade de garde[27] monte la faction près des croix en s'asseyant
terre (Mat., 27, 36); elle doit veiller sous l'œil du centurion
, 15, 39 et paral.) à ce que l'exécution de la sentence se
rsuive jusqu'à la mort des condamnés.

a mention du centurion, ainsi que celle des soldats, sans
er de la condamnation par le procurateur, prouve bien que
exécuteurs du crucifiement de Jésus furent les Romains et
les Juifs. Lorsque les évangélistes nous disent que le Sauveur
livré « aux Juifs » pour être crucifié (Jn, 19, 16*a*; Mat., 27,
t paral.), il faut donc comprendre tout simplement que la
lamnation réalisa parfaitement la volonté des Juifs. D'ail-
s, ces derniers ne crucifiaient pas les condamnés à mort.

Cf. *Digest.*, XLVIII, xx, 6.

Cette escouade recevait son nom du nombre des soldats qui la consti-
nt : *tetradion, quaternio,* cf. Act., 12, 4.

Heure du crucifiement.

C'est à une heure très avancée de la matinée que Jésus f
mis en croix. Déjà, l'ensemble des événements qui se sont déro
lés depuis sa première comparution devant Pilate au lever
jour (Jn, 18, 28)[28] jusqu'à ce moment suffirait à le faire pens
Mais, de plus, saint Jean nous apprend que le procès civil p
fin aux environs de la sixième heure, c'est-à-dire vers m
(Jn, 19, 14). Seul saint Marc semble opposé à cette indicatio
puisqu'il nous dit que la crucifixion eut lieu à la troisième heu
c'est-à-dire à neuf heures du matin (Mc, 15, 25). L'oppositio
toutefois, n'est qu'apparente. Il suffit, pour s'en convainc
d'examiner attentivement sur ce point le contexte immédiat
second Évangile. On y découvre vite qu'il envisage le mot heu
non pas dans le sens strict, mais dans celui de l'une des qua
divisions de la journée à cette époque. Pour lui, en effet,
réunion du Sanhédrin se tient « au matin » (Mc, 15, 1 = *pr*
c'est-à-dire à la première division de la journée qui va de
heures à neuf heures, le crucifiement s'opère à la troisiè
heure (*ibid.*, 15, 25 = *ôra tritè*), c'est-à-dire pendant la deuxiè
division de la journée qui va de neuf heures à midi, les ténè
couvrent la terre à la sixième heure (*ibid.*, 15, 33), c'est-à-
pendant la troisième division de la journée qui va de mid
quinze heures, enfin Jésus expire à la neuvième heure (*ib*
34 ss.), c'est-à-dire pendant la dernière division de la jour
qui va de quinze heures à dix-huit heures[29]. Cette constatat
nous dispense d'aller imaginer une faute de copiste dans
manuscrits du second Évangile.

Attitude de Jésus en croix.

Malgré les souffrances atroces qu'il endure sur la croix : pl
vives des mains et des pieds, qui subissent le poids du co

28. Les tribunaux romains siégeaient de très bonne heure; cf. Sénèqui
Ira, II, 7; Horace, *Ep.*, II, 1, 103.

29. Cf. Knabenbauer, Mc, 417; Pirot, Mc, 595.

s fortement contractés, respiration difficile, maux de tête, dévorante, etc.[30], Jésus ne donne à ceux qui l'entourent le spectacle de son calme et de sa charité. Il ne parle que ur compatir ou pour exprimer son inébranlable confiance en Père.

sa première parole, dont l'authenticité demeure solide[31], est demande de pardon (Lc, 23, 34), non pas en faveur des dats, qui somme toute viennent d'accomplir leur devoir, mais faveur des Juifs, les vrais fauteurs de son supplice (cf. Jn, 18, s.; Mc, 14, 1 ss.; 55 ss.; 15, 10 ss.). Il implore pour eux la ice du repentir, car il sait bien que l'ignorance qu'il leur attri- e (Lc, 23, 34; cf. Act., 3, 17; 13, 27; 1 Cor., 2, 8) n'est pas ale (Jn, 5, 22 ss.; 19, 11; Lc, 23, 67 sq., etc.), il sait bien e leur aveuglement partiel sur sa personne et sur son œuvre volontaire dans son origine[32]. Cette prière ainsi comprise est n dans la note de tout le contexte évangélique (Mat., 5, 38-48; 1 ss.; 18, 21 ss., etc.).

Il ne répond rien aux insultes qui lui viennent de tous côtés , 15, 29-32 et paral.). C'est en vain que, sur la route en ntrebas, les passants plus par imitation de leurs chefs et par llerie pour eux que par haine véritable, répètent les griefs endus, hochent la tête à la manière orientale (cf. ps. 22, 8; , 27, 22; Jér., 18, 16; Lament., 2, 15; Job, 16, 5) et se moquent la puissance qu'il revendiquait (Mc, 15, 29 sq.). C'est en vain e les chefs ricanent entre eux et soulignent le contraste qui ste entre sa force et sa confiance passées et son actuel anéan- sement dans lequel ils croient découvrir la preuve de son aban- n par Dieu (Mc, 15, 31 sq.). C'est en vain que les soldats lui ancent les quolibets sans cesse répétés[33] (Lc, 23, 36 sq.) et e même l'un des larrons, sur un ton d'insolente ironie, lui

---

0. Cf. Dr Hynek, *Le martyre du Christ*, 1937, pp. 64 ss.; Dr Le Bec dans *nion missionnaire du Clergé de France*, janvier 1930, pp. 10-11.

1. Cf. Vosté, *De passione et Morte J. C.*, 1937, pp. 255 sq.

2. Cf. Lagrange, *L'Évangile de Jésus-Christ*, 1932, pp. 469 ss.

3. On sait d'après le contexte, Mc, 15, 36, que les soldats de garde compre- ent et parlaient l'araméen. On ne peut s'en étonner, car les cohortes des curaleurs se recrutaient en grande partie sur place, parmi les Samaritains les Arabes (cf. Flavius Josèphe, *Ant. Jud.*, XIV ss., *passim*.).

réclame de les délivrer tous trois[34] (Lc, 23, 39 et paral.). Jé
supporte tout sans mot dire. Il ne reprend la parole que dev
l'humble prière du bon larron (Lc, 23, 40 ss.) et devant le spe
cle de sa propre Mère éplorée, sur le point de n'avoir plus
soutien naturel[35] (Jn, 19, 25 ss.). Apparemment dépouillé
tout, il dispose en maître du royaume (Lebreton). Inondé
souffrances, il n'a d'yeux que pour celle des autres.

Un instant, il repose sa vue sur le groupe des saintes fem
de Galilée (Mc, 15, 40 sq.) qui, à faible distance, entou
Marie et sur le groupe de ses « amis » (Lc, 23, 49), au nom
desquels il faut sans doute compter, en plus de saint Jean, N
dème, Joseph d'Arimathie (Jn, 19, 26 sq., 38 sq.) et même
les apôtres revenus de leur fuite.

Puis, pendant les trois heures qui précèdent sa mort, d
sixième à la neuvième heure, c'est-à-dire de midi à quinze h
res, il se confine dans le silence et le recueillement, offrant
souffrances pour la rédemption du monde. Des ténèbres surv
nent alors, qui couvrent « toute la terre » jusqu'aux extrê
limites de l'horizon visible (Mc, 15, 33 et paral.). Par ce ph
mène physique, immédiatement dû peut-être aux poussières
brasées d'un « siroco noir »[36], Dieu entend signifier, con

---

34. Lorsque Matth., 27, 44, et Mc, 15, 32 *b* parlent des insultes des
larrons, on pense, avec Ambroise et Augustin, qu'ils emploient un pl
de catégorie et donc qu'il n'y eut en réalité qu'un seul larron insul
comme le veut Luc (cf. Vosté, *op. cit.*, 260; Prat, 398).

35. Ce n'est sans doute qu'après l'éloignement des insulteurs que M
avec le groupe des amis, s'est rapprochée de la croix (Simon, Lebreton,
tiani, Prat, Vosté, etc.). — On s'accorde à voir dans la parole de Jésus
Mère et à Jean l'expression de son « testament domestique » (Ambr
Notre-Seigneur dit à sa Mère qu'elle retrouvera en Jean le soutien n
qu'elle va perdre et demande à Jean de prêter à Marie l'appui qu'il prê
à sa propre mère. Ce sens immédiat n'exclue nullement celui de la mat
spirituelle et universelle de Marie (cf. Pie XII, l'encyclique sur le Corps
tique, éd. Bonne Presse, 1943, p. 62), dont la base cependant doit être r
chée dans le fait même de l'Incarnation (cf. Vosté, *op. cit.*, 267 sq.; B
Jn, 470, etc.). — En tenant compte des coutumes juives de ce temps, o
admettre que le geste de confier Marie à Jean prouve suffisamment
Joseph était déjà mort et que Jésus était bien l'unique enfant de la
Sainte Vierge.

36. Cf. Lagrange, Mc, 432.

[illegible]refois déjà (Amos, 8, 9; Joël, 2, 10, 31; 3, 15; Is., 13, 10, etc.), colère vengeresse dont il accablera sans tarder la nation juive upable d'un si grand crime.

Soudain, aux approches de la mort, Jésus laisse à nouveau les uissances inférieures de son âme exprimer, dans un cri, comme l'agonie, leur douleur angoissée. *Mon Dieu*, dit-il, *pourquoi 'avez-vous abandonné* au pouvoir de mes persécuteurs (Mc, 15, ; Mat., 27, 46), pourquoi ne m'avez-vous pas protégé contre ur cruauté[37] ? Ce cri de souffrance est encore, à sa manière, n cri de confiance, et non pas un cri de désespoir[38], puisqu'il exprime dans les termes mêmes du *juste souffrant* (ps. 22, 2), que précisément la plainte de ce dernier s'achève en un can- que d'espérance et de triomphe (*ibid.*, 20-32). L'évangéliste, du ste, nous dit lui-même (Jn, 19, 28), à propos de la plainte sui- nte : *J'ai soif*, que la pensée de Jésus est toute orientée vers les assages de la Sainte Écriture qui le concernent, et particuliè- ment vers le psaume 22, dont il cite à nouveau les paroles erset 16). Profitant de ce qu'en araméen « mon Dieu » (*Eli*) nne comme le nom du prophète « Elie », le prétendu précur- ur du Messie (Mc, 9, 11), les ennemis du Sauveur affectent de roire qu'il appelle Elie pour le délivrer et l'introniser comme essie (Mc, 15, 35 ss. et paral.), ils s'amusent de ces « préten- ons » vraiment déplacées : crucifié et se croire encore le Mes- e! Seul un des soldats, tout en faisant une concession aux oqueurs[39] (Mc, 15, 36), a le courage de tendre à Jésus, au bout une tige d'hysope (Jn, 19, 29), une éponge imbibée d'eau naigrée : boisson militaire de ce temps.

a mort de Jésus et les phénomènes qui la suivirent

Sitôt après avoir goûté à cette boisson rafraîchissante, Jésus tte de nouveau un grand cri (Mat., 27, 50; Mc, 15, 37; Lc, 23,

37. Cf. saint Thomas, *Sum. théol.*, III, 46, 8; 47, 3; 50, 2; Vosté, *op. cit.*, 3 ss.; Synave, *Vie de Jésus*, III, 228 sq.
38. Cf. Vosté, *op. cit.*, 321 ss.
39. Cf. Huby, Mc, 431.

46 *a*) pour dire : *C'est consommé*, ainsi que seul saint Jean (19, 30 *a*) l'explicite. Qu'a-t-il voulu signifier par cette parole ? Que sa vie prend fin ou que l'œuvre rédemptrice s'achève ? Ne serait-ce pas plutôt qu'en s'abreuvant comme il vient de le faire, il a réalisé la dernière prophétie relative à sa mission, et donc que désormais toutes les volontés de son Père à son sujet, telles qu'elles se trouvaient dans l'Écriture, ont été accomplies? C'est le sens que semblent supposer le texte qui précède (Jn, 19, 28) ainsi que le caractère du quatrième Évangile (cf. Jn, 17, 4; 2[illegible] 31) et l'intention de saint Jean de montrer dans la Passion l'exécution de l'Ancien Testament [40] (Jn, 13, 18; 18, 11, 32; 19, 24). En bon ouvrier qui a terminé sa tâche, ou mieux en bon Fils qui a bien obéi, Jésus fait suivre son cri [41] de l'offrande de sa vie (« esprit »), il le fait avec une tendresse confiante, en appelant Dieu son Père et en se servant une fois de plus des paroles de l'Écriture [42] (ps. 31, 6). Son acceptation de la mort, bien éloignée du désespoir comme on vient de le voir, est immédiatement suivie du dernier soupir (Lc, 23, 46 *b*), car Dieu son Père l'a entendu.

Dieu tient même aussitôt à manifester, par des prodiges, la signification de la mort de son Fils (Mat., 27, 51 ss. et paral.). Par la déchirure complète du grand rideau qui, dans le temple, servait de portière à la première pièce du sanctuaire, il fait comprendre que l'ancien culte est aboli, puisque l'accès du sanctuaire juif est désormais accessible à tout le monde et que, par conséquent, ce qui était sacré devient profane [43]. Par les autres phénomènes : tremblement de terre, pierres fendues, morts ressuscités, il laissait clairement entendre qu'il n'avait nullement abandonné, contrairement à ce qu'avaient dit les Juifs (Mat., 27, 43), Celui qui venait de mourir et qui s'était proclamé son envoyé et son Fils; c'était pratiquement demander que l'on se rallie à Jésus, bien loin de s'en détacher. C'est ce que pressentirent, d'une certaine manière, le centurion de garde (Mat., 27, 54) et la foule qui avait assisté au crucifiement (Lc, 23, 4[illegible]

40. Cf. Vosté, *op. cit.*, 276.
41. Noter l'aoriste « phônèsas = ayant crié »; Lc, 23, 46 *a*.
42. Les numéros des Psaumes sont ceux du T. M.
43. Cf. Lagrange, *L'Évangile de Jésus-Christ*, p. 572.

-ce au tremblement de terre qui se fit alors qu'il faut attri-
r la fente profonde du rocher du Calvaire[44] ? Plusieurs le
sent. Quant aux résurrections signalées, le texte remarque
-même qu'elles ne se produisirent qu'après celle de Notre-
igneur (Mat., 27, 53), ainsi que cela convenait (1 Cor., 15, 20;
l., 1, 18), et garde sur leur nature une réserve que nous devons
ter.

J. Cantinat, C. M.

44. Cette fente a quinze centimètres de largeur et deux mètres de pro-
ndeur; elle se présente dans le sens vertical.

CLAUDEL
POÈTE DE LA CROIX

A bien des reprises depuis cinquante ans, depuis les p
miers ans épineux et déserts de ma conversion,
à la suite chaque vendredi que j'ai pu jusque prés
tement, j'ai fait, comme on dit, le Chemin de Cr
promenant d'une station à l'autre un affreux p
Dieu... Tout ce que mon Sauveur, pas à pas, a accompli avec
souffrance, je l'ai accompli avec l'ennui. Je me suis indéfinim
cardé sur les quatorze stations... J'ai été *angarié* une fois p
toutes, comme le père d'Alexandre et de Rufus, pour soulev
chaque vendredi, ... la pièce de bois sacré, et, quand je vivr
mille ans, chaque vendredi à cinq heures, je sentirais la bri
à mon épaule, comme celle d'un brancardier de Lourdes...

Ainsi s'exprime Claudel. Il nous parle de « ces lambeaux
prières, d'imagination, de sentiments qu'il porte d'un pilie
l'autre »; ce sont eux que nous allons essayer de retrouver d
ses œuvres. Des lambeaux, certes, des fragments et des sugg
tions, mêlés à quantité de discussions, digressions, élévations p
tiques et religieuses... Laissons de côté tout ce qui pourrait n
embarrasser ou nous distraire, ou contrarier certaines habitu
d'esprit; cherchons seulement les pages les plus significatives
les plus utiles : voici les descriptions des principales phases d
Passion, on pourrait dire des fresques, des croquis, des portra
voici des aperçus généraux sur le Mystère de la Croix dans

monde : il y a de quoi alimenter notre pensée et nos imaginations en ce temps de semaine sainte.

L'attitude d'Israël, du Résiste-Dieu.

Commençons par cette grande fresque, sorte de toile de fond : l'opposition que les Juifs ont faite à Jésus. Quand *Un poète regarde la Croix*, c'est une des premières choses qui le frappent, et il la décrit avec une verve, une truculence qui nous amuse et nous émeut à la fois; vingt pages d'un entrain formidable. On assiste au mécontentement progressif des Juifs : « Ça commence par la résurrection de Lazare... » et à l'occasion de derniers miracles du Christ :

> C'est Jésus maintenant qui attaque. Il n'attend plus qu'on le recherche ou le découvre, c'est lui-même qui, chaque matin, monte au temple et qui empoigne à la barbe, à la gorge, *coram populo*, ces sépulcres vivants, qui secoue d'une main inexorable ces ossements sans âme... Coup sur coup, les miracles se multiplient. C'est l'aveugle-né, c'est le grabataire de Bethesda, moins obscur, moins impotent, moins contrefait que ce peuple noué d'un triple nœud... et ces tribus de mandarins chassieux et de faux témoins, pour qui le Christ est venu comme s'il n'était pas venu, à qui un cœur a été donné pour ne pas sentir, des yeux pour ne pas voir et un esprit pour ne pas comprendre... Sombres après-midi, où le Sauveur en larmes après les affreux corps à corps de la matinée monte à la pierre du Témoignage et vient repaître pour la dernière fois son cœur de ce peuple qui ne veut pas de lui.

Description de la colère du sanhédrin le jour des Rameaux... Disons-le une fois pour toutes, il faudra accepter chez le poète ce ton de familiarité respectueuse avec lequel il parle des choses de Dieu, ce ton auquel Péguy nous a déjà accoutumés d'ailleurs. Il prend le ton du grand-père qui raconte à ses petits-enfants, joue la comédie avec eux, et tout à coup devient très grave : il parle de Mme Pilate, traduit Bar-Abbas par Fils-à-papa, et aussitôt après nous introduit dans le mystère du Verbe...

Toute cette haine des Juifs aboutit au baiser de Judas, qu'i nous présente comme la suprême démarche de l'humanité rebell vers le Fils de Dieu. Et voilà un trait à la Claudel à propos de c baiser : il évoque d'autres passages de la Bible où il s'agit de bai sers — entre autres celui de Luc, ch. 7, où Notre-Seigneur repro che à Simon de ne pas lui avoir donné l'accolade en le recevar à sa table — et ce simple rapprochement devient tragiqu invite à la méditation, à la prière :

> Ce baiser sacramentel que tu es venu apporter à l'humanité q que tu reproches douloureusement à l'amer Simon de ne pa t'avoir rendu, ce baiser sacré qu'à la messe le diacre vie recueillir avec révérence sur les lèvres de l'officiant pour le di tribuer ensuite à tout le chœur — on te rend ta visite, c'e Jérusalem à son tour qui s'ébranle vers toi — ce baiser, le voi en marche vers ton cœur et vers ta bouche. C'est ton apôtr c'est Judas, qui en est officiellement chargé... Vous attendie vous à trouver sur nos lèvres, Seigneur, autre chose que saveur de notre indignité et de notre trahison ?

Les scènes se succèdent, que nous connaissons bien. Jésus pas devant les différents tribunaux, « l'attitude d'Israël, du Résist Dieu se consolide » :

> Ce qu'il y a de remarquable dans le récit de la Passion, c'e que personne ne veut de Jésus-Christ. Il est venu parmi les sien et les siens ne l'ont pas reçu. Les Juifs le livrent aux Gentils, gentilité ne sait quoi faire de lui.
>
> Nous ne voulons plus de Jésus-Christ avec nous, car il no gêne. Crucifiez-le si vous voulez, mais débarrassez-nous de l Qu'on l'emmène.

Les tableaux du Chemin de Croix qui nous sont familie nous allons les retrouver tous, mais avec des traits à la fois t réalistes et d'un sens mystique étonnant. Ainsi, Jésus est bo culé chez Caïphe :

> La brigade, poussante et hurlante, et entraînant avec elle t ce qu'une ville orientale, à la veille d'une fête, peut fou d'amateurs nocturnes, s'engouffre dans la caverne judiciaire d à moitié remplie... Il y a tant de monde qu'on ne peut pres

plus bouger... C'est là-dedans qu'on a enfoncé le Christ, si serré qu'il ne fait plus qu'un avec la chair de son peuple. Tout Israël fait pressoir sur lui [1].

Pendant ce temps-là, voici Pierre qui a l'air de se chauffer, mais au fond il roule dans son esprit les idées défaitistes d'un pauvre homme aux abois (du moins Claudel le caricature ainsi, il est bien permis à un peintre de faire une caricature et de rappeler que Pierre n'avait pas encore reçu les dons du Saint-Esprit...).

Il n'y a qu'à se faire tout petit. Tout de même, il n'a pas le dessus. C'est effrayant, il s'est mis tout le monde à dos. Nous n'avions pas idée qu'on put le détester à ce point. Et c'est précisément le moment que choisit cette bonne femme pour nous demander si nous le connaissions...

Allons vite chercher deux autres croquis, deux chapitres de la même encre dans un autre volume. Ce sont des chefs-d'œuvre d'humour et de psychologie, si on veut bien les comprendre. Ce sont d'abord les réflexions de Judas, laissant paraître à nu sa mentalité de petit juif rivé à la lettre, à l'ordre extérieur, intéressé, formaliste, et qui n'a rien compris au monde surnaturel. Excellente occasion pour Claudel de réfuter par l'ironie (nous dirions par l'absurde) la mentalité formaliste, fermée à toute nouveauté de l'esprit, à toute mystique, l'esprit des pharisiens — Judas les apprécie beaucoup d'ailleurs : « Gens parfaitement polis et bien élevés », hommes d'ordre avant tout, « l'ordre public, le bon sens, la modération était de leur côté ». « Il y a en moi une espèce de sentiment moyen, un instinct de la mesure, la peur du désordre »; et quand il dit : « C'est le désordre suprême. On ne sait plus où l'on est, on ne peut pas se fier ainsi à de l'inexplicable,

1. Récit de la Passion dans *Un poète regarde la Croix*, pp. 20 à 61. L'agonie de Jésus, les sentiments du Christ à Gethsémani, voir *La Rose et le Rosaire*, pp. 172 à 176. Il y a surtout *Le Chemin de Croix*, paru dans *Corona benignitatis*, « qui semble taillé en plein bois par un imagier du XIIIe siècle » connu qu'il n'est pas besoin de le citer; ces pages n'en sont qu'un commentaire.

à du nouveau » on comprend très bien qu'avec ces sentiments-là un homme est radicalement fermé à toute manifestation surnaturelle et prêt à toutes les trahisons, au nom de son « ordre » avec la meilleure bonne foi du monde.

Et Pilate non plus n'a pas compris et ne pouvait pas comprendre, Pilate, l'homme mécanisé, aveuglé par la fonction, l'homme robot : « ... Je suis irréprochable... Moi, fonctionnaire de Rome il n'y a pas à me demander autre chose... » Judas, Pilate, et quelques autres caricatures semblables, à la fois « Figures et Paraboles[2] ».

On commence à insulter le Christ, à le souffleter : « Écoutez le claquement de cette main à toute volée contre la chair... cette main droite à l'imitation de celle qui a créé le monde » (toujours ces rapprochements qui sont des évocations grandioses). Et en même temps qu'aux insultes et aux ricanements de la soldatesque juive, nous assistons à ceux qui ont outragé Jésus au cours des siècles : « De Lucien à Anatole France, en passant par Renan et Voltaire, c'est un feu roulant de plaisanteries, c'est un trémoussement général... » Car on nous fera toujours voir maintenant le présent et le futur dans une même perspective : « Rien dans le monde entier n'arrive plus que par rapport au Christ. » Déjà derrière les bourreaux de la flagellation, nous apercevons tous ceux qui se sont relayés dans l'histoire pour défigurer le Christ, porter atteinte à son intégrité, que ce soit en enlaidissant les églises comme certains marchands de statues l'ont fait, que ce soit en tuant la foi, en déformant le message évangélique comme l'ont fait les erreurs ou les hérésies. (Ici l'auteur exécute sans nuance quelques condamnations sommaires, n'insistons pas...)

Une trouvaille heureuse pour finir ce tableau. Puisque le Christ ainsi flagellé, condamné, est le représentant de l'humanité expiatrice, Claudel évoque le passage de la Genèse où, après sa faute, Dieu cherche Adam et l'appelle :

> Tel est l'homme à cette première phase de l'élaboration expiatrice, tel est l'homme ainsi travaillé, exploré, restitué dans cette

---

2. Voir *Un poète regarde la Croix*, pp. 27, 37; *Figures et Paraboles*, pp. 1 à 65; *Pages de prose*, pp. 370, 382 à 394.

plénitude... de la pénitence, que le représentant de l'Univers exhibe à la contemplation de tous les temps. *Adam, où es-tu ?* où donc te caches-tu ? on t'a retrouvé à la fin. *Ecce homo.*

Jésus-Christ marche, formidable...

Jésus monte au Calvaire. Ce départ du Christ pour le sacrifice même a vivement frappé le poète. Pour le décrire, son style prend une force, une magnificence, une emphase telles que nous sentons bien qu'il ne s'agit pas d'un simple condamné à mort, mais d'agit d'un Sauveur, d'un grand-prêtre qui se prépare pour le sacrifice :

... Le voici, il s'ébranle, il s'est mis en marche. Le voici, le Désiré des nations, le produit de toutes les générations de la terre, le Désiré de la profondeur et des collines. C'est Lui dont il était question depuis la création du monde, c'est Lui que toute l'histoire à l'aveugle jusqu'ici s'est efforcé de réaliser... C'est Lui qui était l'héritage d'Adam et l'espérance de Jacob, Job, et la promesse d'Abraham... Comme le soleil qui se lève, comme Atlas qui endosse l'univers... Cette chose chancelante, énorme, déchirée, cet être sans nom harnaché de son harnachement, tout branlant sous cette charpente monstrueuse, cette tour vivant sous cet échafaudage... C'est Vous, mon Dieu, mon Créateur et mon Rédempteur. C'est Vous le bouc émissaire que Jérusalem depuis des siècles se travaille à arracher, à expulser de ses entrailles.

Cette description grandiose continue pendant dix pages. Et ailleurs, dans un commentaire du Rosaire :

Ecce venio. Voici le prêtre lui-même dans son accoutrement rituel qui apparaît à la porte de la sacristie. L'Acte va être agi.

... *Qui est Celui-ci,* dit Isaïe, *qui s'avance dans la multitude de sa force ?* ... Moi, c'est Moi. Le voici qui est arrivé, *le vainqueur qui se présente pour vaincre.* Le voici qui se tient debout, sur le seuil, le redresseur de l'Univers, le restaurateur de la Justice, le champion des profondes revendications de l'esprit contre la mort. Moi, c'est Moi qui profère la justice et qui ai pris l'entre-

prise de la délivrance. Cette vendange, c'est à moi de la foul
Car le jour de la Vengeance était dans mon cœur; elle est ven
l'année de Ma rédemption... [3]

Non pas seulement un spectacle à regarder, mais un ébran
ment général, un mouvement dans lequel on est entraîné, le mo
vement de la souffrance rédemptrice et de l'acheminement évi
gélique. L'allure de la phrase est si vivante, si pressante q
nous avons l'impression physique de marcher avec le Chri
d'être enrôlés et de défiler dans l'irrésistible cortège.

... Maintenant, c'est la digue d'un réservoir qui crève et
flot déchaîné emporte tout, le présent, le passé, l'avenir, tou
les figures et prophéties pêle-mêle de l'Ancien Testament, tou
les semences de l'avenir. Jésus-Christ marche, formidable
milieu de ce raz de marée, et la Vierge le suit... Il a détern
autour de Lui un torrent... Et voici que le mouvement s'ét
jusqu'à moi, c'est fini d'être spectateur, je fais partie désor
de ce fleuve, de cette masse... Le Christ dans son progrès
entouré d'amis et d'ennemis qui travaillent à la fois à l'arr
et à l'empêcher de s'arrêter... Il faut que François relaye
nard et que Ignace relève Dominique, et il faut aussi que Lu
succède à Wycleff et que Voltaire repasse à Renan son a
fatiguée... A chaque tournant du chemin, bon gré mal gr
y a un Samaritain obligé de donner un coup de main..
*suis venu mettre le feu à la terre, et qu'ai-je voulu, sinon q
brûle?* Le Seigneur lui-même dit que sa manifestation es

---

3. Sur l'*Ecce Homo*, voir *Un poète regarde la Croix*, p. 50; *La Rose
Rosaire*, pp. 169, 188, 190; *L'Epée et le Miroir*, pp. 48 à 69. Allons chei
aussi la page incomparable sur la sainte Face, « l'image imprimée sur le
de la Véronique »...

« L'expression en si austère qu'elle effraye, et si sainte
Que le vieux péché en nous organisé
Frémit jusque dans sa racine originelle, et la douleur qu'elle exprim
si profonde
Qu'interdits nous sommes comme des enfants qui regardent pleurer,
comprendre, le Père : il pleure... »

La douleur du Christ qui ne peut réconcilier tous les hommes (cc
dans Péguy : « Jésus mourant pleura sur la mort de Judas. ») « Il n'y
de pain pour nous, ô mon fils, tandis qu'il restera cette douleur à conso
Dans *La Ville*, p. 299.

passer et le conseil de perfection qu'il donne à ses serviteurs est de marcher, d'aller de l'avant.

Ce qui est vrai dans l'ordre de la contagion apostolique l'est alement dans l'ordre des idées : il y a un cortège de vérités que Christ a inaugurées et qu'on n'empêchera pas de passer, pas us qu'on n'arrête un parfum, une odeur; c'est la bonne odeur Christ. Voilà l'occasion d'une belle page sur le *Credo*, cette ocession de ses témoins, les paroles qui ne passent pas : Quand, dans l'église de mon village, j'entends le *Credo*... »

Car si la Croix a communiqué un tel ébranlement à la marche monde, si à tout moment nous sommes mis en demeure de endre position par rapport à la Croix et à la souffrance rédemp- ice, c'est que la Passion de Jésus est un mystère éternel, tou- urs présent à chacun de nous. Non pas un événement localisé ne fois pour toutes dans le passé, limité à un nombre donné de inutes, mais une réalité qui dure, un fait actuel, « une présence lterminable », une réalité *sui generis* qui n'a rien à voir avec le mps. Cette idée qui lui est si chère et qui est fondée en théo- gie, Claudel ne l'explique pas, mais, en poète qu'il est, il la ggère et l'impose à notre sensibilité par des images et des évo- tions; il parle d'une sorte de « solidification », de « coagula- n » du temps qui s'est opérée au Calvaire, et par lesquelles la oix nous reste présente, « d'une présence immédiate résistante, une présence interminable »,

> comme un code de lois ou des lois scientifiques sont définitivement présentes au monde dès lors qu'elles sont établies... Ce n'est plus elle (la Croix) qui bouge, c'est nous qui bougeons par rapport à elle et qui nous nous en rapprochons plus ou moins selon que nous prêtons plus ou moins attention.

Des pages plus intimes et souvent saisissantes nous rappellent mment il faut s'approcher de la Croix, comment il faut la rter :

> Nous aussi derrière ce grand Isaac qui emmène sa poutre, apprenons, petites fourmis, à porter notre fétu et comment nous attellerons à cette paille sur notre dos notre collaboration. Tout d'abord il faut la tenir bien fort ou elle tomberait... Il faut réaliser, par une série de petites expériences, de menues passes,

l'endroit où ça fait le moins de mal... Mais nous savons qu
tout prix il ne faut pas nous défaire de cette pièce de bois
qu'au terme de la route nous en comprendrons l'usage
l'utilité.

D'autres fois, le poète nous fait des confidences sur son Ch
min de Croix, sa prière, mais c'est toujours pour insister sur
fidélité, aux jours de difficultés et de sécheresse, et sur cette priè
de simple présence, d'attention à la Présence de Dieu dont il no
a tant et si bien parlé : « L'intelligence, l'étude, l'ardente gaie
du matin, la pénitence... tout cela est bon, même la séch
resse, même l'ennui quand il faut se prendre par la peau
cou pour achever jusqu'au bout notre Chemin de Croix », lo
que « nous sommes désespérément secs, inertes, obstrués, et q
notre partenaire trouve devant lui une bûche, une pierre »,
qu'on n'a plus, pour manifester son attachement, qu'une « p
tience insipide », « une fidélité bureaucratique »... « La passion
devenue patience... Tout ce que mon Seigneur a accompli a
la souffrance, j'ai essayé de l'imiter avec ennui... Je me s
indéfiniment cardé sur mes quatorze stations... »

> Il y a bien des années, ô mon Dieu, que chaque jour, à ci
> heures du soir, je suis le client de votre Croix bénie. Un clie
> bien décevant... Mais n'est-ce rien purement et simplement
> d'exister seul au-devant de cette présence interminable? O
> Seigneur il me reste les yeux pour vous interroger. On a enc
> ça de vivant... Là où la principale fonction est purement et s
> plement de continuer de respirer. Je ne demande rien, j'assi
> j'attends[4].

---

4. *L'Épée et le Miroir*, pp. 71, 81; *Un poète regarde la Croix*, pp. 55,
238, 260; *La Rose et le Rosaire*, pp. 191, 193; *Corona benignitatis*, pp. 22,
« Ayez pitié de Lui qui n'a eu que 33 ans à souffrir
Joignez votre Passion à la sienne, puisqu'on ne peut qu'une fois n
rir » (*La messe là-bas*, p. 51).
« ... Le sel qu'on nous a mis sur la langue jadis, c'était le goût de ce
veau baptême.
Est-il possible, ô mon Dieu, qu'à la fin vous nous laissiez cet honneur
prême
De vous donner, nous aussi, pauvres gens, quelque chose et d'être
sents ? » (*Aux martyrs espagnols*).

…jouis-toi, Marie...

Que de beaux textes aussi sur la rencontre de Jésus et de Marie
Calvaire, sur l'attitude de la Vierge pendant la Passion ! On
ase tout de suite à la quatrième station du Chemin de Croix,
e des plus belles, pleine à la fois de tendresse humaine et
élévation doctrinale : « La quatrième station est Marie qui a
it accepté... La mère regarde son Fils, l'Église son Rédemp-
ur... »

Mais il y a d'autres pages peu connues qui sont comme le com-
ntaire de ce poème : il y a un long chapitre sur la femme
rie; un autre sur les mystères douloureux du Rosaire; il y a
livre entier sur la souffrance de Marie; on y parle longuement
glaive qu'avait annoncé Siméon le jour de la Présentation; et
rôle de Marie qui fut à la fois de conserver l'image de son
s (« conserver ces paroles ») et de communiquer l'image reçue;
nserver et communiquer une image, c'est l'œuvre du miroir,
ilà pourquoi le livre s'intitule : *L'épée et le miroir*. On regarde
elqu'un qui regarde Dieu.

Voilà comment Claudel envisage cette présence de Marie au
lvaire : renonçant à tout ce pathétique vulgaire et facile des
ages de piété qui ne cherche qu'à attendrir ou à provoquer une
mpassion purement sensible, il préfère contempler la Vierge
ns la plénitude de son rôle de corédemptrice et de mère des
cheurs. Pour comprendre ses expressions, parfois hyperboli-
es, il faut accepter d'envisager le rôle de la Mère de Dieu, et
ne pas se placer uniquement dans l'ordre des sentiments hu-
ins, il faut prendre l'attitude de la liturgie le jour de la fête
la Passion ou de la sainte Croix, ou le vendredi saint, quand
e chante le triomphe de la Croix sur un air du *Te Deum*.
nsi :

> Quand Dieu préparait le monde, notre Mère était là qui se jouait et chantait en sa présence, et maintenant qu'il a tout consommé, n'est-il pas juste qu'elle soit là encore, et qu'au cri de son cœur désolé se mêle l'accent du *Magnificat* ? Comme elle se jouait au premier jour, il convient qu'elle rie au dernier.

Car le jour de la consommation de Jésus-Christ est celui de
plénitude de Marie.

Certes, cette joie et cette force de la Vierge n'empêchent p
la douleur de son cœur de mère, la joie coexiste avec la souffran
comme en tout mystère chrétien, mais il était bon d'insister s
« cette expression de ravissement, d'approbation, de triompl
et de transport » qui transfigurait la Mère de Dieu; cet acce
n'est-il pas celui de la liturgie traditionnelle, et il est si tonifia
pour l'âme chrétienne !

Ailleurs, une autre esquisse : on nous présente le Christ comr
un prêtre qui offre et officie, et Marie, grâce à sa présence,
compréhension, son consentement, a le rôle d'un assistant acti

> Oui, le salut est l'œuvre du Sauveur et il ne peut l'être exc
> sivement que de lui seul. C'est le prêtre seul qui dit la mes
> Mais comment la dirait-il s'il n'y avait le pain et le vin... (ai
> pour Jésus) ... Et comment aurait-il eu tout cela s'il n'av
> eu sa mère pour lui donner tout cela en même temps que s
> existence temporelle ? ... Comme le servant est là pour donr
> la réponse attendue, ... Marie, l'Église en sa personne est
> pour assister le prêtre à sa première messe. C'est elle qui p
> sente l'un après l'autre le *flagrum* et la couronne d'épines, c'
> elle qui lui administre solennellement la Croix... et c'est e
> qui se met là pour lui présenter la déréliction [5].

Claudel développe ce thème à propos de chaque mystère d
loureux, et pour finir, encore :

« Réjouis-toi, Marie, et nous tous réjouissons-nous avec t
Il y a un Dieu crucifié entre nos mains qui se charge de t
payer et de tout expier... avec ce moyen de notre âme et de no
chair... d'aimer Dieu à la mesure de Dieu et de mourir... »

---

5. Voir *L'Epée et le Miroir*, pp. 70 à 86, 194, 202 : l'amour de la Mèr
du Fils l'un pour l'autre qui « les joint en un corps à la fois doubl
indéchirable ». *Un poète regarde la Croix*, pp. 88 à 103; *La Rose et le Rosa*
pp. 168, 195.

s trois dernières stations.

Nous sommes arrivés au moment de la crucifixion. Retenons e belle page sur la conversation du bon larron. A l'opposé des rits forts que nous avons rencontrés, le bon larron a reconnu misère, il a fait appel au Christ, et tout a été transformé en :

> ... Sous l'imperceptible coup de ciseau, il y a une âme qui s'est déchirée de haut en bas, quelque chose s'est ouvert et a cédé... Non seulement il est absous, mais il est sanctifié. La grâce, en un instant sur cette carcasse dégoûtante, a profité de toutes les déficiences de la vertu. Sur cette fourche infâme, ce n'est plus un scélérat qui expie, c'est un martyr en fonction d'hostie qui s'allume. L'assassin, le forçat, le bandit professionnel est devenu un saint. Il a suffi de cette acceptation à la base, il a suffi d'un regard entre ces paupières sanglantes pour déclencher chez l'invité de la droite ce cataclysme pénitentiel.

a crucifixion est présentée à la fois avec des détails réalistes et vues doctrinales profondes. On voit bien que pour « notre ut Dieu n'a pas souffert seulement en peinture »; et en même ps cette vision du Christ en croix, tiraillé par ses quatre ies, suscite chez le poète des évocations saisissantes :

> Voici le Verbe grand ouvert devant nous. Voici le Verbe devant nous déployé et nous pouvons lire dedans à livre ouvert. Le voici consolidé devant nous pour toujours dans cette attitude essentielle en laquelle il a fait le ciel et la terre... Voici l'élévation à notre adresse de ces deux bras qui ont fait le monde et qui vont rester tout le jour étendus jusqu'à ce qu'ils l'aient réintégré...

ar Claudel a à la mémoire les paroles des prophètes : « *Tu réé ciel et terre par ton bras étendu* » et « *A longueur de jour, j'ai tendu les bras vers un peuple désobéissant et rebelle* » ., 32, 17; Is., 65, 2; Rom., 10, 21).

ue voit-il dans ce « Verbe grand ouvert », ce « Verbe déployé extrême » ? — Il voit l'acte par lequel le Christ a ramené la

création à Dieu, par lequel il a réconcilié à son Père. Comme
l'avait dit : étant élevé, il attire tout à lui; et cette vue doctrina
se traduit chez Claudel par des images brutales, curieuses, ma
si justes au fond : le Christ en croix, avec ses plaies, est « l'expre
sion de ce quadruple désir qui s'exerce à la fois sur la gauch
sur la droite, sur l'attitude et la profondeur de cette unité u
ficatrice ». « C'est le monde entier qu'il attirait à Lui à chaq
respiration... La Croix est cet acte au milieu du monde po
quoi, par quoi tout est consommé dans le Verbe. » Elle est ce
« griffe mise sur le monde ». « La Croix, c'est Dieu à l'œuvre
son opération unificatrice, son extension aux quatre points c
dinaux. »

Du long commentaire des sept paroles du Christ en Cro
ne retenons que ce passage :

> *Tout est consommé.* En même temps que le sens de parachev
> il est bien remarquable que le mot de consommer a le sens
> détruire. Ainsi le mot fin qui signifie à la fois le but à atteind
> et la disparition du mouvement qui sert à l'atteindre. Comme
> toute perfection consistait dans un certain anéantissemen
> L'être consommé... confesse qu'il n'y a rien en lui qui lui app
> tienne en propre... Il sait que tout son devoir est de se livre
> Telle est cette invitation à ne plus être que l'amour ne c
> de faire entendre à l'oreille de notre âme... A cette heureuse c
> ture, l'Amour demande cet inextinguible aveu qu'elle n'ex
> pas et que lui-même est tout pour elle. Il est là pour tout
> demander, et, en secret, derrière son dos, pour tout lui four

De cette consommation le symbole biblique est le feu qui p
à la fois détruire, éprouver, transformer en lumière et en chale
Cette image et cette idée de consommation à travers un anéan
sement, nous les retrouverons dans toute l'œuvre de Claudel
en montre la réalisation initiale au Calvaire.

Pour la treizième station, ou sixième douleur de Notre-Da
nous pouvons choisir ce tableau : Marie reçoit et contemple a
tout son amour maternel le corps de son Fils, passant en re
chacune de ses plaies. Claudel la voit penchée sur Lui com
sur un texte, comme quelqu'un qui apprend une leçon, art
par article, profitant de tout ce qu'on lui a fait d'ouverture,
épelle ce testament, elle l'apprend par cœur, observant ainsi c

commandation qui nous a été faite de « scruter les Écritures », servant toutes les paroles, les repassant dans son cœur. Par elle nous apprend la contemplation, ce que c'est que de regarder Jésus, de lire le Verbe; « elle est notre maîtresse et notre docteur de cette science de l'attention, de l'étude, de la comparaison, de la compénétration et de l'intelligence qui est l'aliment de notre regard intérieur ».

A cette école, le poète a appris la science de la prière, de la présence à Dieu dont il nous a tant parlé. « Ce cours que Notre-Dame a inauguré, il a fallu nous-mêmes y prendre nos inscriptions. » Il nous fait part des notes qu'il a prises alors qu'il suivait attentivement et minutieusement ces leçons sur chacune des plaies de chacun des membres de Jésus; il nous livre pêle-mêle les explications symbolistes les plus déconcertantes et les plus pures élévations religieuses. Prenant la main droite, il pense : « La voici donc à ma disposition cette main qui a servi à créer le monde, cette main qui a ensemencé l'infini et qui a dit aux nébuleuses : allez, allez, partez à la découverte de mes limites comme si elles existaient, de sorte que, depuis des millions d'années, ça n'a pas fini de galoper... » La main gauche, plus faible, lui fait penser au peuple des malades, et voilà trois magniques pages sur la fonction du malade, qui est d'être présent à Dieu, même malgré lui, de veiller et de prier avec le Christ en agonie...

Ou bien un autre tableau : la Vierge qui tient le corps de Jésus, mais c'est nous tous qu'elle tient ainsi et toute l'histoire du monde. Car d'abord : « Tout le mal que depuis la création les hommes ont fait à Dieu, tout le profit pour la vengeance qu'ils ont tiré de cette chair et de cet amour qui s'est mis à leur disposition... Marie en est le témoin inébranlable et dilacéré. Elle est là indéfiniment pour tout voir, pour tout souffrir, pour tout expier. » « Ce n'est pas seulement un Christ que ses genoux ont destinés à soutenir, c'est une montagne de sacrifiés et de martyrs. Elle est porteuse de Christ, et pour toujours elle en a absorbé la fonction. » De même que ce n'est pas seulement à cette élévation de trois heures qu'elle est présente, mais à toutes les messes qui seront dites jusqu'à la fin du monde, une seule messe en ce sacrifice du Calvaire.

Que lirons-nous pour la quatorzième station? peut-être ces méditations sur les différentes façons dont nous sommes privés de la présence du Seigneur en ce monde, les manières que nous avons de mettre Jésus-Christ au tombeau. Il y a d'abord la suffisance de notre esprit si souvent plein de lui-même, et au fond vide et creux comme un sépulcre. Il y a l'absence de Jésus dont parlent saint Jean de la Croix et les mystiques, toutes les fois que les âmes ferventes attendent le Seigneur dans la douleur, qu'elles sont dans un état de tension, ne pouvant plus supporter ce monde ni ses lumières présentes, et par ailleurs n'étant pas encore en possession de leur Dieu. Il y a aussi (et c'est l'occasion d'une page féroce sur les témoins de Dieu, des témoins qui dorment) la lâcheté et l'insignifiance de ceux qui auraient dû représenter Jésus et sa Parole, et qui ne savent pas parler de Lui (« Jésus-Christ, cela n'existe pas. Parlez-moi d'Epaminondas... ») « car nous avons bien des manières de mettre Jésus-Christ au tombeau ». Il y a enfin des heures où l'Église semble abandonnée, recouverte, écrasée par les événements : « Le sépulcre du Golgotha communique avec les catacombes et avec toutes les cryptes romanes où si longtemps a macéré une foi et une espérance barbares avant que, d'un seul coup, elle ne fuse jusqu'au plus haut du ciel en une flèche aiguë... [6] »

A moins que le samedi saint nous ne voulions méditer sur la descente aux enfers, le séjour des morts, l'état de l'âme après la mort et lire les réflexions de Claudel sur ces questions obscures [7].

« *Il a planté la Croix au centre de son carrefour.* »

Ce drame de la Passion, nous le voyons encore, — non plus décrit, analysé, — mais vécu et en action dans presque tous

---

6. Cf. *L'Epée et le Miroir*, pp. 263 à 272; *Un poète regarde la Croix*, pp. 195 à 234.

7. Sur la Nuit de Pâques et le Triomphe du Christ, voir dans : *Toi, qui es-tu ?* p. 119; *La Rose et le Rosaire*, pp. 195-196; *Visages radieux*, p. 78, le Christ-Roi.

ies drames » de Claudel. Ils ne se comprennent bien que par
et à sa lumière. C'est surtout vrai du plus célèbre de tous,
Annonce faite à Marie. Tout le poème se meut autour d'un
ouveau *Fiat* grâce auquel la Rédemption peut s'accomplir à
tonsanvierge. Dans ce coin de chrétienté — où habitent les
emmes, « qui sont elles-mêmes hosties » — car « le mâle est
rêtre, mais il n'est pas défendu à la femme d'être victime » —
y a quelqu'un qui a dit oui à la Croix et la situation doulou-
euse a changé de face. Une fois de plus, sur le plan des réalités,
Croix a été un mystère d'union, de réunion entre les hommes
t Dieu, cette Croix qui est « le centre de l'ombilic de la terre,
milieu de l'humanité, en qui tout tient ensemble ». Et

Heureux qui a planté la croix au centre de son carrefour.

L'Otage raconte un grand et épouvantable sacrifice, mais libre, généreux, gratuit comme celui du Calvaire, car « Dieu ne se plaît pas aux sacrifices sanglants, mais aux dons de son enfant qui les fait de tout cœur »; immolation qui se fait à l'ombre de la Croix, comme une réplique mot à mot du Calvaire, pourrait-on dire.

— Il ne l'exige pas (ce sacrifice), je vous le dis avec fermeté.
Et de même quand le Fils de Dieu pour le salut des hommes
S'est arraché du sein de son Père et qu'il a subi l'humiliation
et la mort,...
La justice non plus ne le contraignait pas.

Et le dialogue sublime :

— Mon Dieu cependant vous voyez que je vous aime.
— Mais non point jusqu'aux crachats, à la couronne d'épine, à la chute sur le visage, à l'arrachement des habits et à la croix.
— Vous voyez mon cœur.
— Mais non point à travers cette grande rupture à mon côté.

Et Sygne de Coufontaine accepte de monter au Calvaire en mettant ses pas dans les pas de Jésus. A-t-on jamais fait sentir aussi vivement, de façon aussi dramatique, que tout sacrifice est

une crucifixion sur le modèle de la crucifixion de Jésus et que tout renouvellement de la vie se fait par la Croix?

On trouve cette Croix dans tous les drames de Claudel, et c'est pourquoi sa vision du monde a quelque chose de si âpre, de si tragique et de si tourmenté. Il s'agit toujours d'un grand bonheur perdu, une grande « déchirure » dans la vie et la destinée d'un homme; pas de moyens humains de repérer cette brèche (Violaine ne peut épouser Jacques; ni Sygne, Georges; ni Rodrigue, Prouhèze). Mais voilà que, en acceptant l'appel de Dieu, en obéissant à l'Annonce, en suivant la voie de la Croix — librement ou non — l'homme sauve et renouvelle sa vie en même temps que celle des autres, car la sœur de Violaine verra revivre son enfant; et Rodrigue verra l'enfant de Don Camille; et Sygne aura une petite fille; il y a toujours une bénédiction et une résurrection qui suivent le Calvaire.

Au fond, il n'y a qu'un drame, la tragédie du Calvaire; les autres petits drames n'en sont que des images et des épisodes. Que ce soit en refusant un mariage ou en en acceptant un, en fuyant sa patrie ou en y rentrant, il s'agit toujours d'une crucifixion; il faut toujours passer par la mort pour que la victime soit consommée; passer par le feu — ce feu que le Christ est venu apporter, et dont il est tant question aussi bien dans *Un poète regarde la Croix* que dans *L'Annonce*, ce feu qui est Dieu même :

— Certes son amour est grand!
— Comme celui du feu pour le bois quand il prend.

le feu qui brûle et purifie, car :

Dieu est avare et ne permet qu'aucune créature soit allumée,
Sans qu'un peu d'impureté s'y consume,
La sienne ou celle qui l'entoure, comme la braise de l'encensoir qu'on attise!...
C'est pourquoi voici mon corps en travail à la place de la chrétienté qui se dissout.
Puissante est la douleur quand elle est aussi volontaire que le péché!

.. tous ces vers de *L'Annonce* qui ne quitteront plus notre mémoire et puissent-ils revenir à notre conscience aussitôt que la Croix surviendra dans nos vies, toujours imprévue et toujours déconcertante :

Ma petite fille Violaine a été plus sage !
Est-ce que le but de la vie est de vivre ? est-ce que les pieds des enfants de Dieu sont attachés à cette terre misérable ?
Il n'est pas de vivre, mais de mourir ! et non point de charpenter la croix, mais d'y monter et de donner ce qu'on a en riant !
Là est la joie, là est la liberté, là la grâce, là la jeunesse éternelle !... [8]

J. Delamare, P. S. S.

8 *L'Otage*, pp. 134, 140; *L'Annonce faite à Marie*, pp. 131, 135, 226.

SAINT IGNACE D'ANTIOCHE

Froment de Dieu et mystique du martyre

Tous les siècles ont eu leurs martyrs. Le XX^e^ siècle a les siens. L'héroïsme des chrétiens du Mexique, d'Espagne, de Chine, et tout récemment des pays de derrière le rideau de fer, atteste l'existence et le courage de l'Église catholique. La religion du Christ doit recevoir des coups, elle finit cependant par vaincre. La vieille devise *Sanguis martyrum, semen christianorum* est toujours actuelle. Les martyrs sont des germes féconds qui font à l'Église de nouvelles recrues.

Des évêques, des prêtres, des chrétiens sont enchaînés. Les plus grands et les plus en vue d'entre eux, prévoyant les supplices qu'ils pourraient un jour rencontrer, retrempaient leur foi dans ce vivifiant tonique que sont les modèles de notre glorieux passé. Le primat de Hongrie, S. Ém. le cardinal Mindszenty, le 20 décembre 1948, huit jours avant son arrestation, adressant à ses prêtres une lettre d'adieu, s'inspirait du sermon de saint Jean Chrysostome à ses fidèles de Constantinople, lors de son départ pour le premier exil. Ces héros nous enseignent, leurs fortes paroles remuent les âmes et les électrisent. Aussi aimons-nous les écouter. Écoutons donc celles d'un saint Ignace d'Antioche, une des plus grandes et plus fortes personnalités de l'antiquité chrétienne. Un ou deux mots, écrits dans un délire sacré, nous livrent toute son âme et le caractérisent : il est le froment de Dieu et le mystique du martyre.

Il aimait ajouter à son nom latin le surnom grec « Théophore »

« porte-Dieu ». La légende, amplifiant cette belle appellation, a modifia légèrement en « Théophore » ou « porté par Dieu », faisant d'Ignace l'enfant pris par le Seigneur entre ses bras lorsqu'il disait aux apôtres disputant sur la préséance : *Quiconque se fera humble comme ce petit enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux* (Mat., 18, 2-5).

A-t-il vraiment connu Notre-Seigneur et ses apôtres, du moins saint Pierre et saint Paul, qui séjournèrent à Antioche, y prêchèrent et organisèrent l'Église? Fut-il le disciple de saint Jean, dont il a été le contemporain? Il est impossible de le savoir, encore que l'amour ardent d'un saint Jean et le zèle dévorant d'un saint Paul peignent tout entière son âme de feu.

Les données de l'histoire

Que savons-nous au juste de sa personne et de sa vie? Peu de choses. Tous nos renseignements datent de la dernière année et ne donnent aucun détail sur sa carrière épiscopale. On peut cependant affirmer qu'il dut être évêque d'Antioche, en Syrie, à la fin du I^er^ siècle et au commencement du II^e^. Il y succéda à Évodius, qui avait lui-même succédé à saint Pierre. Il fut donc le troisième évêque de cette importante ville qui, après Rome et Alexandrie, était le plus beau joyau de la couronne romaine.

Nous ne sommes pas mieux fixés sur les circonstances de son martyre. Vers 110, sous l'empereur Trajan, une persécution — probablement locale — s'abattit sur l'Église d'Antioche. Ignace fut arrêté comme chrétien et conduit à Rome pour y être livré aux bêtes, dans l'arène du Colisée.

C'est de gaieté de cœur qu'Ignace apprend la nouvelle de son supplice. Cette perspective l'enchante. Quelle insigne faveur Dieu lui accorde!

Conduit par une escorte de soldats, l'évêque-prisonnier chemine à lentes étapes à travers l'Asie Mineure, refaisant le long itinéraire illustré par l'apostolat de saint Paul et mettant en émotion toutes les chrétientés situées sur le passage. Il s'arrête à Philadelphie de Lydie, puis à Smyrne, où il devient l'hôte et

l'ami du jeune évêque Polycarpe. C'est ici qu'il reçoit des délégations des Églises d'Éphèse, de Magnésie et de Tralles, avec leurs évêques respectifs et quelques notables. Ces hommes de Dieu le vénèrent comme un martyr et le consultent comme un docteur. Ils lui exposent la situation de leurs communautés : les besoins, l'ardeur, les divisions intimes provenant de deux hérésies particulièrement dangereuses pour le dogme chrétien : le judéo-christianisme et le docétisme. Il faudrait mettre les fidèles en garde contre ces erreurs et leur exposer avec une parfaite netteté l'enseignement authentique et traditionnel de l'Église sur le Verbe Incarné. Cet enseignement venant d'un homme qui va mourir et qui le sait aura un poids considérable. Ce sera le suprême testament d'un témoin qui se fait égorger. Et le jour où l'on apprendra que ce témoin de la foi a été « moulu sous la dent des bêtes comme un pur froment », on s'arrachera ses lettres pour s'y tremper l'âme dans une source pure et vivifiante.

Ignace comprit ce qu'on attendait de lui. Avant de mourir pour la foi, il lui fallait mettre en lumière le point le plus important. Il acquiesça. Ce fut l'origine des *sept lettres ignatiennes* dont l'authenticité — longtemps et passionnément discutée par les adversaires du christianisme — est aujourd'hui admise de tous. De Smyrne, il écrivit quatre lettres destinées aux Églises d'Éphèse, de Magnésie, de Tralles, de Rome. De Troas, dernière halte qu'il fit en Asie, il écrivit encore aux Philadelphiens, aux Smyrniotes et à saint Polycarpe. Cette dernière lettre est un écrit de direction pastorale résumant les principaux devoirs d'un évêque. Le ton d'autorité qu'elle revêt, mélangé à une surnaturelle tendresse, rappelle assez bien celui de Paul enseignant Tite ou Timothée. Elle recommande à Polycarpe la force et la patience : « Tiens ferme comme l'enclume sous le marteau. C'est d'un grand athlète de se laisser meurtrir de coups, et de vaincre » (Polyc., 3, 1). Les autres lettres ont un caractère dogmatique et forment un document de première valeur pour la connaissance des hérésies et de la constitution hiérarchique au début du second siècle. L'émouvante lettre aux Romains est une perle rare, un monument de foi, de doctrine et surtout d'amour de Jésus-Christ, qui en font, suivant l'expression même de Renan, « l'un des joyaux de la littérature chrétienne primitive ».

Le docteur de l'unité

Peut-être l'évêque-prisonnier n'aurait-il jamais songé à écrire si les Églises d'Asie ne l'avaient consulté. C'est donc pour répondre à leurs témoignages de piété confiante et pour les mettre en garde contre certains systèmes erronés qu'il leur adresse ses exhortations dogmatiques. Le style, abrupt et heurté, sans aucun souci de la forme, est d'un relief puissant et trahit une âme d'apôtre et de chef, de la lignée des Pierre et des Paul. Le saint martyr dénonce les hérésies de son temps, en particulier le docétisme, qui niait la réalité du corps de Jésus-Christ. Notre-Seigneur, disaient ces hérétiques, n'a eu que des apparences humaines : son corps, ses actions, ses souffrances, sa mort ne furent que pure illusion ; il a pu prendre un corps aérien, éthéré, comme les anges lorsqu'ils veulent se faire voir des mortels, mais ce corps n'est qu'une simple apparence, sans réalité objective. Erreur redoutable, qu'Ignace combat avec passion. Il écrit aux Tralliens :

> Soyez donc sourds quand on vous parle d'autre chose que de Jésus-Christ, de la race de David, fils de Marie, qui est VÉRITABLEMENT né, qui a mangé et qui a bu, qui a été VÉRITABLEMENT persécuté sous Ponce Pilate, qui a été VÉRITABLEMENT crucifié, et est mort, aux regards du ciel, de la terre et des enfers, qui est aussi VÉRITABLEMENT ressuscité d'entre les morts... Car si, comme le disent certains athées, c'est-à-dire des infidèles, il n'a souffert qu'en apparence — moi, pourquoi suis-je enchaîné ? pourquoi donc souhaiter de combattre contre les bêtes ? C'est donc pour rien que je me livre à la mort ? Ainsi donc je mens contre le Seigneur ! (9-10)

Ignace, par l'emploi fréquent de l'adverbe *véritablement*, insiste sur la réalité de l'Incarnation du Verbe ; son amour ardent pour le Verbe Incarné le pousse à se faire égorger pour lui. Un frémissement de colère le saisit devant le déchaînement des « bêtes féroces » (Éph., 7), des « loups ravisseurs » (Philad., 2, 2), des « chiens enragés qui mordent traîtreusement » (Éph., 7, 1), qui viennent troubler la foi des fidèles. Refusant au Christ

une chair véritable, ces novateurs s'abstenaient conséquemmen de l'Eucharistie. A l'encontre de telles doctrines « porteuses d fruits de mort » (Trall., 11), Ignace affirme non seulement l double nature de Notre-Seigneur « vraiment Dieu et vraimen homme », mais encore la réalité de la chair eucharistique, et l nécessité pour les fidèles de s'unir à la chair et au sang d Christ :

> Ayez soin de ne participer qu'à une seule eucharistie; car i n'y a qu'une seule chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ et un seule coupe pour nous unir à son sang (Philad., 4, 1).

Il prêche aux fidèles la discipline sainte, la pureté de doctrine et surtout la nécessité de se grouper autour de leurs chefs, désig gnés d'office pour protéger le dépôt sacré et dispenser les grâce dans la liturgie, les évêques. Travaillés et dissociés par la propa gande des novateurs, les fidèles ne maintiendront l'intégrité d la doctrine qu'en leur restant inaltérablement unis :

> Aussi convient-il de marcher d'accord avec la pensée de votr évêque, ce que d'ailleurs vous faites. Votre presbyterium, juste ment réputé, digne de Dieu, est accordé à l'évêque comme le cordes à la cithare; ainsi, dans l'accord de vos sentiments e l'harmonie de votre charité, vous chantez Jésus-Christ... Ayon donc soin de ne pas résister à l'évêque, pour être soumis à Die (Ephes., 4, 1; 5, 3).

L'obéissance à l'évêque est une exhortation qui revient san cesse:

> Suivez tous l'évêque comme Jésus-Christ suit son Père, et l presbyterium comme les apôtres; quant aux diacres, respec tez-les comme la loi de Dieu. QUE PERSONNE NE FASSE, EN DEHOR DE L'ÉVÊQUE, RIEN DE CE QUI REGARDE L'ÉGLISE... Là où para l'évêque, que là soit la communauté, de même que là où est J Christ Jésus, là est l'Église catholique... Celui qui honore l'évê que est honoré de Dieu; celui qui fait quelque chose à l'ins de l'évêque sert le diable (Smyrn., 8; 9, 1).

Ignace insiste beaucoup sur le rôle de la hiérarchie, qu'il con sidère comme une hiérarchie à trois degrés, — évêque, prêtre

et diacres, — et la nécessité de lui être soumis pour maintenir dans l'Église l'unité de croyance et de discipline. L'évêque est le centre de l'orthodoxie. Hors de lui, point de salut, comme hors du Christ, point de vie.

> Car Jésus-Christ, notre vie inséparable, est la pensée du Père, comme aussi les évêques, établis jusqu'aux extrémités de la terre, sont dans la pensée de Jésus-Christ (Ephes., 3, 2).

Le mystique du martyre

Après avoir entendu le saint évêque d'Antioche comme docteur de l'unité et garant de la doctrine, il nous faut l'entendre en dehors de toute préoccupation de polémique, comme fidèle, comme chrétien parvenu toutefois aux sommets de l'union avec le Christ ici-bas, au moment béni qui verra le fruit mûr tomber de l'arbre terrestre dans les mains de Dieu. Il écrivait aux Éphésiens : « En dehors du Christ, que rien n'ait valeur pour vous, lui en qui je porte mes chaînes, perles spirituelles » (11, 2). Mysticisme intense que nous retrouvons à chaque page de son admirable lettre aux Romains, qu'il faudrait citer en entier. Détachons-en quelques perles. Qu'y lisons-nous? Stupéfaction ! Une faiblesse, une inquiétude dans son âme de lutteur... mais pas celle qu'on pourrait imaginer : l'effroi — bien légitime d'ailleurs — du chrétien devant l'affreuse perspective du supplice ou l'humble crainte de faillir au dernier moment. Non ! Notre lutteur ne redoute qu'une chose, être frustré du martyre ! Ah ! que les chrétiens de Rome, par des démarches en haut lieu, ne lui dérobent point cette faveur ! Peut-être ont-ils déjà amené un changement dans les décisions de Trajan ? Quel dommage s'il en était ainsi ! C'est pour empêcher les effets d'un tel zèle qu'il plaide la cause de son supplice. Puisque l'autel est encore prêt, que ses amis de Rome, d'Antioche, de partout, lui laissent l'occasion d'être offert en libation à Dieu :

> J'écris à toutes les Églises et je mande à tous que, moi, c'est de bon cœur que je vais mourir pour Dieu, si du moins, vous,

vous ne m'en empêchez pas. Je vous en supplie, n'ayez pas pour moi une bienveillance inopportune. LAISSEZ-MOI ÊTRE LA PATURE DES BÊTES, par lesquelles il me sera possible de trouver Dieu. JE SUIS LE FROMENT DE DIEU ET JE SUIS MOULU PAR LA DENT DES BÊTES, POUR ÊTRE TROUVÉ UN PUR PAIN DU CHRIST. Flattez plutôt les bêtes pour qu'elles soient mon tombeau et qu'elles ne laissent rien de mon corps, pour que dans mon dernier sommeil je ne sois à charge à personne. C'est alors que je serai vraiment disciple de Jésus-Christ, quand le monde ne verra plus mon corps. Implorez le Christ pour moi, pour que, par l'instrument des bêtes, je sois une victime offerte à Dieu. Je ne vous donne pas des ordres comme Pierre et Paul : eux, ils étaient libres, et moi jusqu'à présent un esclave. Mais si je souffre, je serai un affranchi de Jésus-Christ et je renaîtrai en lui, libre. Maintenant enchaîné, j'apprends à ne rien désirer (Rom., 4).

Voici comment il décrit le comportement de ses gardiens :

Depuis la Syrie jusqu'à Rome, je combats contre les bêtes, sur terre et sur mer, nuit et jour, enchaîné à dix léopards, c'est-à-dire à un détachement de soldats; quand on leur fait du bien ils en deviennent pires. Mais par leurs mauvais traitements je deviens davantage un disciple, mais *je n'en suis pas pour autant justifié.*

Puissé-je jouir des bêtes qui me sont préparées. Je souhaite qu'elles soient promptes pour moi. Et je les flatterai, pour qu'elles me dévorent promptement, non comme certains dont elles ont eu peur et qu'elles n'ont pas touchés. Et si, par mauvaise volonté, elles refusent, moi, je les forcerai. Pardonnez-moi; ce qu'il me faut, je le sais, moi. C'est maintenant que je commence à être un disciple. Que rien, des êtres visibles et invisibles, ne m'empêche par jalousie de trouver le Christ. Feu et croix, troupeaux de bêtes, lacérations, écartèlements, dislocation des os, mutilation des membres, mouture de tout le corps que les pires fléaux du diable tombent sur moi, pourvu seulement que je trouve Jésus-Christ (Rom., 5).

Paroles admirables qui sont vraiment le cantique du martyre. Ce qui fait la grandeur et la beauté de ce témoignage du sang, ce n'est ni la sauvagerie du supplice ni le raffinement des tortures. Nous savons trop bien qu'en cette matière notre époque n'a rien

apprendre du passé. Mais c'est l'intensité des sentiments qui animent le martyr. Ici, le grand amour du Christ, le *mihi vivere Christus est* de saint Paul, le désir d'union avec le Christ et comme gage de cette union : la souffrance. Souffrir et mourir comme le Christ, afin de trouver dans la mort la vie d'union avec le Père. Le grain que l'on sème ne doit-il pas mourir pour vivre, se développer et fructifier ? Ignace le répète dans un langage exaltant, inspiré, comme celui de saint Paul dont il dérive, par la folie de la croix :

> Mon désir terrestre a été crucifié, mais il n'y a plus en moi de feu pour aimer la matière, mais en moi une eau vive qui murmure et qui dit au dedans de moi : « Viens vers le Père. » Je ne me plais plus à une nourriture de corruption ni aux plaisirs de cette vie; c'est le pain de Dieu que je veux, qui est la chair de Jésus-Christ, de la race de David, et pour boisson, je veux son sang, qui est l'amour incorruptible [1] (Rom., 7, 2-3).

Quelle envolée ! En la lisant, Renan avouait : « La foi la plus vive, l'ardente soif de la mort n'ont jamais inspiré d'accents aussi passionnés; l'enthousiasme du martyre, qui durant deux cents ans fut l'esprit dominant du christianisme, a reçu de l'auteur de ce morceau extraordinaire son expression la plus exaltée. [2] »

Le souffle de la persécution ayant secoué ou secouant encore les communautés chrétiennes en bien des pays, faudra-t-il que la génération présente vive dans la perspective du martyre ? Qu'elle se souvienne alors de prendre pour avocat au ciel celui qui en fit le « leit-motiv » de sa vie.

B.-H. VANDENBERGHE, O. P.

---

1. Pour les citations, nous renvoyons à l'excellente traduction du P.-Th. Camelot, O. P., dans IGNACE D'ANTIOCHE, *Lettres*. Collection « Sources chrétiennes ». Édit. du Cerf, Paris, 1944.
2. *Les Évangiles*, p. 489.

Notre-Dame et la mission de la femme

Dès les premières lignes de la Genèse, après la création de l'univers matériel, surgit des mains de Dieu l'homme, limon et âme, poussière du sol et souffle de vie, abou sement des forces cosmiques et image de Dieu; l'homme ou plus justement le couple humain; car il est préc que Dieu le créa *mâle et femelle*, dualité des modes et des fo tions dans un seul type humain.

La femme, dans le plan divin, apparaît comme une « spéci sation » de la nature humaine, comme l'un de ses deux pô l'une de ses deux grandes possibilités de réalisation destinée à parfaire l'autre « moitié » masculine, dans un achèvement r proque. Ce sont comme les deux dimensions du même espa comme l'envers et l'endroit du même tissu, comme les d faces opposées de la même médaille.

La femme, à travers cette perspective, se montre inve d'une triple mission.

Elle est d'abord celle qui aime et celle que l'on aime. Elle créée pour l'amour.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul, dit Yahweh. L'hom sans sa compagne, est un être sans amour et qui ne saurait vi

ne vie humaine. C'est pourquoi elle est donnée par Dieu à l'homme pour épouse, celle qui l'aimera, celle qui deviendra *son repos et sa joie* (Sag., 8, 16).

Mais, prise de sa chair, elle est aussi son aide, égale à lui, comme un autre lui-même qui le refléterait tout en le complétant.

Je lui ferai, dit Dieu, une aide semblable à lui (Gen., 2, 18). L'homme s'écrie à son tour devant l'œuvre divine : *Celle-ci, cette fois, est os de mes os et chair de ma chair !* (Gen., 2, 23), et il la nomme *femme, parce qu'elle a été prise de l'homme* (Gen., 2, 24).

La grandeur de ce complément apporté par elle apparaît principalement dans la transmission de la vie. La femme parfait son œuvre d'amour et de service humain le jour où elle revêt de sa chair la semence humaine. La femme s'accomplit pleinement à l'heure de sa maternité.

Adam donna à sa femme le nom d'Ève, parce qu'elle a été la mère de tous les vivants (Gen., 3, 20).

Mais si la femme se montre ainsi, au deuxième chapitre de la Genèse, dans le bonheur de son innocence originelle, comme cette créature d'amour, épouse et mère de l'homme, si telle est sa mission, que va-t-il en advenir lors de sa chute ? Le péché d'Ève et ses tragiques conséquences ont-ils entraîné une modification dans la vocation de la femme ?

Problème douloureux entre tous; car des textes saints ressort l'évidente déchéance qui se propage de siècle en siècle, comme une tare irrémissible, la flétrissure marquant à tout jamais la race des filles d'Ève.

Il ne s'agit pas du péché originel considéré en lui-même et qui atteint l'homme également; mais bien de cette dégradation de la mission féminine, qui a mué l'amour en concupiscence, la dignité de l'épouse en esclavage et la maternité en source de douleurs.

La femme avait été créée pour l'amour, et voici que la chute avait été causée, en partie tout au moins, par une perversion de cet amour. Pourquoi cette offrande, par la femme, du fruit de la volupté défendue, si ce n'est à cause de la main qui devait

le recevoir? Et pourquoi, de la part de l'homme, cette acceptation soudaine et tragique de ce qui devait le perdre, si ce n'est à cause de la main tendant le don fatal? Ce n'est pas sans convoitise coupable que le péché, commis par la femme seule, se transmet ensuite à la race entière.

L'amour intègre et pur est désormais souillé. Le don a perdu son innocence, et la concupiscence a remplacé la transparence du désir.

La femme n'est plus celle qui aime et dont l'amour est un bienfait; mais bien celle qui tente, la femme fatale, la sirène, celle qui n'inspire sa passion à l'homme que pour le perdre à jamais.

Elles surgissent en foule, les Dalila, les Hérodiade, les Salomé, toute la troupe des magiciennes et des courtisanes; toute la cohorte bigarrée de ces femmes étrangères qui arracheront l'homme à sa rectitude pour l'entraîner dans le mirage de leurs trompeuses idoles.

Tout au long de l'histoire humaine se tient au guet la femme-piège, désirable et traîtresse, enjoleuse et duplice, enserrant dans les lacs de sa trouble attirance l'homme toujours sensible à l'appel ancestral de la chair de sa chair. Car

> Elle est plus amère que la mort,
> La femme dont le cœur est un piège et un filet
> Et dont les mains sont des liens (Eccl., 7, 26).

La femme, créature de l'amour, était aussi l'égale et la collaboratrice de l'homme dans la gloire d'innocentes épousailles. Sa révolte contre Dieu l'a précipitée de ce rang privilégié.

La femme était le complément de l'homme, faite pour l'homme et pour Dieu à travers l'homme. Mais cette dépendance n'avait rien d'un servage. La femme, dans le plan originel, n'était pas la sujette de l'homme, mais bien son rayonnement de créature nouvelle. L'homme était vraiment *l'image de la gloire de Dieu* et la femme *la gloire de l'homme* (1 Cor., 11, 7).

Sitôt le péché commis, la situation se retourne. La femme n'est plus la gloire de l'homme, mais sa honte et la cause de son malheur. Elle lui sera soumise, comme l'esclave à son maître.

maître brutal et dur qui se vengera sur elle de leur commun malheur. *Ton désir te portera vers ton mari et il dominera sur toi* (Gen., 3, 16).

Désormais, la femme libre n'existe plus que comme un mythe. La femme est devenue serve de l'homme, chassée de l'égalité royale qui l'élevait à la droite de son époux, ravalée à la condition d'un objet de jouissance, d'un outil de travail, d'une machine à enfanter.

Chasse cette servante, cette esclave, dit l'Écriture (Gen., 21, 10); elle ne doit pas entrer dans l'héritage de liberté promis aux fils de Dieu (Gal., 5, 21 et ss.); mais, *si elle ne marche pas comme ta main la conduit, retranche-la de ta chair* (Eccl., 25, 25).

La femme occupera donc une place effacée dans la société humaine. En aucune façon elle ne devra supplanter l'homme dans son rôle de chef. Modeste et soumise, elle se gardera de prendre la parole dans les assemblées (1 Cor., 14, 34-35); mais, se voilant la tête en signe de sa servitude (1 Cor., 11, 5-6; 10), elle demeurera, obscure et ignorée, dans le travail silencieux de sa maison.

Enfin, la femme accomplie, celle qui donne la vie, sentira retentir jusqu'en sa maternité l'écho de la déchéance.

La faute commise par Ève encore vierge fera peser ses conséquences sur Ève mère.

Elle enfantera dans la souffrance (Gen., 3, 16). Et combien elles seront nombreuses, toutes ces mères douloureuses que nous rencontrerons au cours des âges, brisées dans leur corps et dans leur cœur, déchirées par les tortures et par l'angoisse; Ève écartelée entre ses fils ennemis (Gen., 4), ou Rachel gémissante et préludant, quinze siècles à l'avance, aux cris de désespoir des mères de Bethléem (Gen., 35, 16-20; Jér., 31, 15; Matth., 1, 16-18); la mère de l'insensé (Prov. 17, 25) et la veuve dépouillée de son unique fils (1 Sam., 17, 17; 2 Sam., 4, 8, etc.; Luc, 7, 1-17); la mère devenue vieille (Prov., 23, 22) et celle qui pleure en vain *sur son sein stérile et sur ses mamelles desséchées* (Osée, 9, 1-14, 16).

Triple splendeur de la mission de la femme dans le plan originel...

Triple déchéance entraînée par la faute...

Il importe ici de remarquer à quel point les trois aspects primitifs de la nature féminine se compénétraient étroitement jusqu'à n'être plus que les trois faces d'une même réalité.

Dans le premier projet divin, les qualités d'épouse et de mère découlaient naturellement de cette exigence d'amour qui constituait l'essence de la femme. C'est parce que sa nature était d'aimer qu'elle devait l'achever par un don qui compléterait à son tour son partenaire masculin; et c'est encore en vertu de ce besoin d'aimer qu'elle atteindrait son épanouissement en arrivant, dans la transmission de sa chair et de son sang, à ces êtres nouveaux, où elle reconnaîtrait, semblables et différents, les caractères de l'époux et les siens propres, mélangés et fondus comme un nouvel accord de leur amour.

Ainsi, pas de vocation féminine sans amour.

Pas d'amour sans épousailles ni maternité.

Pas de femme qui ne soit appelée et promise à la pureté, au don, à la fécondité, dans la triple réalisation d'une même gloire.

La femme, en sa beauté originelle, était donc UNE, brillant tout à la fois par la candeur de sa virginité (Gen., 2, 25), par la dignité de ses épousailles (Gen., 2, 24), par l'honneur d'une maternité promise sans souffrance (Gen., 3, 16).

Mais la faute survient, et l'unité de la mission féminine est brisée. Non seulement, comme nous l'avons vu, les divers aspects de cette mission sont viciés en leur profondeur particulière; mais ces éléments eux-mêmes sont séparés, dissociés, écartelés; et la femme pleure en vain sur l'unité perdue de sa nature.

Désormais, voici qu'est établie entre la vierge et l'épouse une sorte de barrière infranchissable. Il faut choisir. Ou la pureté jalouse et solitaire ou les noces charnelles plongeant dans l'épaisseur humiliante des asservissements matériels. Ou la stérilité desséchante ou bien une maternité source de larmes. La Diane froide des nuits sans âme ou la Cérès alourdie et bestiale. Celle qui demeure vierge se condamne à voir son foyer désert et se priver d'enfants. Celle qui épouse se condamne à la servitude et se prive de son intégrité sans que l'assurance d'enfanter lui soit même donnée.

Et celle qui est mère, pour souffrir ces nouveaux tourments

ans son corps et son cœur, a renoncé à l'incorruptibilité de son
re, ainsi que pour un temps à ses fonctions d'épouse.

La femme est disloquée en sa structure plus radicalement
ncore que l'homme. N'est-ce pas elle qui l'a entraîné dans la
hute? Vierge, épouse et mère, elle se trouve condamnée à ne
lus pouvoir exercer à la fois qu'un des trois aspects de sa mis-
on, tandis qu'elle garde en elle la conscience douloureuse de
tte unité qu'elle cherche et qui la fuit.

Mais *irrévocables* (sont) *les dons et l'appel de Dieu* (Rom., 11,
) qui *a renfermé l'espèce humaine dans la désobéissance et le
hâtiment pour leur faire miséricorde à tous* (Rom., 11, 32); en
ertu de cette loi mystérieuse des correspondances secrètes et des
ux symétriques de la grâce qui fait *abonder la justice et la vie
ù avaient éclaté le péché et la mort* (Rom., 5, 20-21).

C'est alors, en effet, qu'intervient Notre-Dame, la « corres-
ondante » d'Ève, la nouvelle Ève, comme le fait ressortir l'an-
que évêque de Poitiers, auteur de l'hymne des vêpres mariales,
rsqu'il se plaît à opposer à la triste Eva, l'Ave joyeux de l'ange,
u matin de l'Annonciation.

En Notre-Dame, nous allons trouver restaurés les trois grands
odes de la mission féminine, dans leur intégrité particulière
mme dans leur unité reconstituée.

Et la restauration sera si parfaite que, non seulement la chute
aura pas dégradé l'excellence de cette mission, mais que la
édemption l'aura rendue plus brillante, plus riche et plus
argée de gloire. *Deus qui humanae substantiae dignitatem
irabiliter condidisti et mirabilius reformasti...* En sorte que le
lix culpa, grâce à l'existence de Marie, est non seulement
lable pour l'espèce humaine en général, mais s'applique de
çon toute particulière pour la femme, instrument de la faute
venu l'instrument du salut.

Marie, en sauvant le genre humain, n'a pas oublié les filles de
race.

La femme, conçue pour le pur amour, sera restaurée d'abord
cette virginité de l'amour.

L'amour coupable d'Ève sera purifié lorsque l'ange, annonçant
mystère de la conception divine, s'entendra répondre le *Quo-*

modo fiet istud de la Vierge, prudente en son amour dont ell tient à assurer l'inviolabilité absolue. C'est cette pureté de so amour qui lui communiquera une vertu salvatrice. Alors qu'Ev perd celui qu'elle aime par un don perfide, la Vierge sauve le siens par le don d'une chair pure.

Déjà, nous avions rencontré dans l'Ancien Testament d jeunes filles chastes, des vierges consacrées. Elles possédaien un parfum de fraîcheur qui nous faisait pressentir l'approch d'un printemps. Mais leur pureté n'était jamais exempte c taches, d'ombres ou de larmes. Elle semblait plus souvent couronnement d'un austère devoir que l'élan joyeux d'un amou spirituel. C'est Sara, la fille de Raguel, qui prie Dieu de la dél vrer du démon Asmodée, meurtrier de ses sept fiancés. C'est fille de Jephté qui pleure dans les montagnes. C'est ce père d l'Ecclésiastique qui gémit et perd le sommeil, dans la crain que sa fille ne passe la fleur de l'âge sans qu'il lui trouve u mari (Eccl., 42, 9).

De façon bien différente, « toujours unie à Dieu depuis sc Immaculée Conception et désireuse d'être à lui seul sans r serve, à tout jamais, Marie comprit qu'elle ne pourrait réalis cette appartenance totale que par la pratique de la virginit Illuminée de la grâce comme jamais ne le fut aucune créatu elle vit clairement que tel était le désir de Dieu sur elle[1] ». El mit dans sa vie de demeurer vierge.

Il faut donc attendre le Nouveau Testament pour que la virg nité chrétienne prenne sa signification. Il faut, pour arriver cette conquête de l'esprit, attendre Notre-Dame et la transp rence cristalline de son *fiat* virginal.

La femme, restaurée dans l'amour, c'est-à-dire dans l'esse tiel de sa nature, retrouve aussitôt son rôle de complément l'homme, sa mission de compagne, sa liberté et sa digni d'épouse.

Le mariage a été vicié par le premier couple humain. L dégradations sans nombre de l'acte conjugal déferleront sa cesse sur le monde. Il faut, là aussi, attendre la venue de Not

---

1. R. P. Neubert, *Notre Mère*, p. 12.

ame et par elle du Christ pour que celui-ci puisse restaurer mariage et, de l'institution première, faire un sacrement.

La femme nouvelle peut alors s'unir à l'homme nouveau. C'est ourquoi seront dorénavant proscrites les anciennes latitudes de épudiation concédées par la loi mosaïque (Deut., 24, 1-4; Matth., 19, 3-9).

La sainteté du mariage chrétien transcende la sainteté humaine u mariage originel; car il devient la figure d'une réalité plus haute et qui le dépasse : l'homme nouveau, c'est le Christ; et a femme nouvelle, sa Mère, la Mère de tous, l'Église. Sara a hassé Agar, et la femme libre a remplacé l'esclave (Gal., 4, 2-31). L'ancienne Alliance selon la chair a cédé devant l'Alliance e vérité; et la Jérusalem de nos larmes présentes se dissoudra ans les splendeurs de la Jérusalem du ciel. Marie, Épouse de Dieu par la soumission de son *fiat*, permet à la femme, asservie ar sa révolte, de retrouver sa liberté perdue, dans la gloire 'apporter au Seigneur cette *humanité de surcroît* que constitue on *Corps mystique* (Ephes., 5, 25-29).

Et c'est le merveilleux dialogue d'amour entre le Seigneur et ette femme *belle comme la lune, pure comme le soleil* (Cant., . 10), *parfumée comme une vapeur d'encens* (Eccl., 24, 15). Époux appelle l'Épouse à l'ivresse de son union divine.

Mais, avec la vierge et l'épouse, c'est la mère qui se trouve staurée également. Sur ce plan, comme sur les précédents, la stauration s'opère par l'accession à un état supérieur.

La maternité devient pour la femme un moyen de salut (1 Tim., . 15) et l'enfantement peut bien être une transmission de péché de mort spirituelle, mais il se prolonge en une maternité dont rôle est aussi de donner croissance, maturité, épanouissement la vie de grâce retrouvée du petit baptisé. Celle qui devient ère peut chanter le *Magnificat* à plein cœur au Dieu qui, « par nfantement de la bienheureuse Vierge Marie, a changé en joie s douleurs des chrétiennes qui mettent un tout-petit au monde, ur permettant de venir, avec allégresse, lui rendre grâces en n saint Temple, et lui faisant mériter, après cette vie, d'arriver ec son enfant aux joies de l'éternelle béatitude » (oraison des llevailles).

La *mater dolorosa* du *Stabat*, corédemptrice, prend sur elle et

sur son cœur le fardeau de toutes les mères douloureuses qu
gémiront au cours des temps et les enfante, à nouveau, elles e
le fruit de leur chair, dans la fécondité d'une véritable maternit
spirituelle (Jean, 3, 3-6).

> Ton épouse est comme une vigne féconde
> dans l'intérieur de ta maison;
> tes fils, comme des plants d'olivier
> autour de ta table (Ps. 128, 3).

Il est intéressant de remarquer que le Christ, en « recréant
ainsi la virginité, le mariage et la maternité, semble avoir voul
rendre par là comme un hommage discret et profond à Notr
Dame.

La femme était abîmée en son fond : vierge souillée, épou
profanée, mère de mort et non de vie. La femme ne pouvait êt
restaurée sans le Christ; mais le Christ, en une certaine mesur
ne pouvait la restaurer sans sa Mère, archétype de la natu
féminine dans la splendeur d'une nouvelle création.

Lorsque le Christ fait le discret éloge de la virginité, *que cel
qui peut comprendre, comprenne!* et qu'il parle de ceux *qui
sont faits eunuques eux-mêmes à cause du Royaume* (Matth., 1
12), comment ne pas songer à la ferme réponse de la Vierg
saluée par Gabriel : ... *je ne connais point d'homme*? (Luc, 1, 34

Et lorsque l'époux célèbre sa joie auprès de l'épousée et q
le Christ se plaît aux paraboles nuptiales, comment ne pas song
à celle qui a dit le oui salvateur?

Enfin, quand Jésus répond à l'éloge de cette femme du peu
admirant la maternité charnelle de Marie, comment ne pas vo
la plus belle louange qui puisse être de sa maternité spiritue
dans cette allusion à ceux qui gardent la Parole (Luc, 11, 27-28
Ecce ancilla Domini...?

Toutes les femmes, quels que puissent être alors leur con
tion, leur race, leur milieu, leur époque, leur caractère, peuve
ainsi se comprendre et se retrouver en celle qui les unit tou
et qui est leur sœur commune.

L'enfant se retrouve dans la fille d'Anne et de Joachim;

une fille dans la jeune Nazaréenne, sœur de Marie Cléophas; la « promise » dans la fiancée du très chaste Joseph. La Vierge consacrée admire la prudence de « la Vierge à l'Annonciation », et la contemplative se recueille auprès de celle qui *conservait toutes choses en son cœur*. La jeune femme transfigure son amour en le confrontant à celui de la bien-aimée du Cantique; et la veuve songe à la femme solitaire, quittant sa maison pour le labeur apostolique des routes de Galilée ou la prière partagée du Cénacle, dans l'attente du Consolateur. La mère tressaille aux joies du premier enfantement de Noël comme à l'offrande du Temple; et la femme sans enfant se souvient encore de l'échange mystérieux de la Croix : *Ecce filius tuus*. Il n'est pas jusqu'à la ménagère, la maîtresse de maison, qui ne puisse se sentir chez elle à Nazareth ou dans la maison de Zacharie; et même la servante ou la « professionnelle » peuvent vibrer à l'unisson de celle qui « servait » la parente âgée sur le point de devenir mère.

Car, au-dessus de toutes les conditions de l'homme et de la femme, elle s'élève, répandant son parfum comme la rose (Eccl., 24, 17), le baume et le cinnamome (Eccl., 24, 20), Vierge du *Magnificat*, Mère commune et Reine... Servante également, car « la servante d'amour a tous les sentiments de l'épouse la plus aimante » (J.-V. Bainvel) [2].

Mais si elle est ainsi *bénie entre les femmes*, c'est sans doute parce que, non contente de restaurer en elle la vierge et l'épouse et la mère, elle réunit, elle fusionne en leur unité reconquise la diversité de ces trois états écartelés par la faute originelle.

Avant la venue de Notre-Dame, la femme ne pouvait plus être vierge, épouse et mère à la fois. La vierge pleurait sur les enfants qu'elle ne saurait avoir; l'épouse sur sa virginité perdue, et la mère sur les germes de mort transmis à sa postérité.

Mais, depuis la venue de Marie, la nature féminine rachetée a retrouvé, dans la grâce du Christ, l'ancienne unité sur un plan supérieur.

Certes, le fossé subsiste entre celle qui demeure elle-même et

2. J.-V. Bainvel, *Le saint Cœur de Jésus*. Beauchesne, Paris, 1932, p. 139.

celle qui s'unit à l'homme, entre la vierge et l'épouse et la mère.

Mais celle qui n'enfantait pas pousse des cris de joie, parce que sa maison s'emplit de nombreux enfants. La femme sans enfant, l'épouse stérile, la vierge consacrée pourront s'épanouir dans la floraison d'une maternité spirituelle, maternité de grâce qui trouve son prototype dans la corédemption de Notre-Dame, maternité de salut qui pourra même l'emporter sur l'autre, la maternité selon la chair, par toute la transcendance de l'*unum necessarium*. La Violaine de Claudel transmet une vie nouvelle à l'enfant mort de sa sœur Mara [3].

Mais, d'autre part, l'épouse retrouve sa virginité perdue dans le don d'elle-même au Christ, à travers son époux. « C'est au Christ que le jeune chrétien réserve *l'hommage* de sa virilité, que la jeune chrétienne garde le don de sa virginité. Car, l'un en l'autre, c'est le Christ que les époux reconnaissent [4]. »

Enfin, la mère, se rendant à l'église pour de joyeuses relevailles, se soumet moins à un rite de purification, comme dans l'ancienne loi, qu'elle ne chante à Dieu son bonheur d'avoir mis au monde un vivant. D'où peut-être cette coutume, en certains lieux, d'apporter le nouveau-né au baptême enveloppé dans le voile qui a servi aux noces de sa mère.

C'est d'ailleurs dans la vie religieuse que l'unité se trouve le plus parfaitement reconstituée, autant qu'elle peut l'être; la virginité consacrée à Dieu permettant à la femme de substituer aussi bien pour sa qualité d'épouse que pour sa qualité de mère le règne des réalités au règne des figures.

Il n'en demeure pas moins que c'est en Notre-Dame seule que demeure, accomplie dans sa plénitude, l'unité de la femme, comme un prélude à cette spiritualisation des sexes où hommes et femmes, transformés, purifiés, transfigurés, chanteront le cantique des enfants au royaume de l'Agneau.

La Vierge, Notre-Dame, Fille de Dieu, Épouse de Dieu, Mère de Dieu et servante des hommes, « la femme dans la Grâce enfin

---

3. *L'Annonce faite à Marie.*
4. Barbe, *Humanisme et Chasteté.*

stituée[5] », accomplit la promesse de salut accordée à ses sœurs (Gen., 3, 15) :

A toutes les créatures, il manque quelque chose, et non point seulement de n'être pas Créateur.

A celles qui sont charnelles, nous le savons, il manque d'être pures.

Mais à celles qui sont pures, il faut le savoir, il manque d'être charnelles.

Une seule est pure, étant charnelle,

Une seule est charnelle ensemble étant pure.

C'est pour cela que la Sainte Vierge n'est pas seulement la plus grande bénédiction qui soit tombée sur la terre,

Mais la plus grande bénédiction qui soit descendue dans toute la création[6].

R. de Tryon-Montalembert.

---

5. Claudel, *La Vierge à Midi.*
6. Péguy, *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu.*

L'ÉGLISE ET LA VIE RELIGIEUSE

I. — *Le Congrès sur les états de perfection*

Le Congrès sur les états de perfection que la Sacrée Congrégatio
des religieux avait organisé à Rome du 26 novembre au 8 décemb
est un événement que les lecteurs de *La Vie Spirituelle* ne peuve
ignorer. La grande presse en a d'ailleurs donné des échos, parfois fa
taisistes : un compte rendu objectif est d'autant plus nécessaire.

Présidé par S. Exc. le cardinal Micara, récemment nommé préfet
la Congrégation des religieux, le Congrès a été dirigé de fait par le R
P. Larraona, secrétaire de la Congrégation, espagnol, religieux des F
du Cœur de Marie. Une assistance nombreuse et attentive suivit
séances : la grande salle de la Chancellerie apostolique se trouva p
moments trop petite pour la contenir. Derrière les Généraux d'Ord
et de Congrégations, siégeaient les congressistes, puis les simples au
teurs, parmi lesquels les Congrégations modernes dominaient.

Par l'origine géographique de ses membres, le Congrès n'était p
tout à fait à l'image de l'Église, ni même du Sacré Collège, tant
prépondérance latine, parmi les rapporteurs du moins, était écrasan
le monde anglo-saxon était à peine représenté, pour ne pas parler
reste. Avec la langue latine l'italien prévalut nettement, s'introduisi
même parfois dans les résumés polycopiés distribués aux auditeu
C'est dire que la position des problèmes et les préoccupations exp
mées furent surtout italiennes. Par exemple, le point de vue des la
sur la rénovation des états de perfection fut exposé par un Italien
tous les laïcs invités à envoyer sur ce thème des relations écrites étai
également italiens. De même le rapport oral et les rapports écrits
la prédication des missions populaires, et l'on avait en outre rése
tout un rapport spécial à la « Croisade de bonté » du P. Lombardi.

A vrai dire, on ne voit pas trop comment la catholicité ent
aurait pu défiler à la tribune. Du moins les relations écrites n

ient-elles pu être demandées à des représentants qualifiés des diver-
s régions de la catholicité ? L'essentiel est que ceux qui ont à légi-
er pour l'Église entière ne majorent pas la valeur représentative du
ngrès et ne se laissent pas dominer par une optique purement ita-
enne ou latine.

Peut-être, inversement, des allégements eussent-ils été souhaitables
ı ce qui concerne la matière étudiée. Elle embrassait tous les pro-
lèmes (hormis pourtant ceux qui sont propres à la vie religieuse fémi-
ine, qui demanderaient à être traités à part, avec le concours des
ıtéressées), groupés sous trois chefs : discipline religieuse, formation,
ostolat, et s'étalait en quelque soixante-dix discours et rapports. On
mprend le désir des organisateurs de survoler en ce premier Congrès
ın peut supposer que d'autres suivront) tout le domaine « à mettre
jour ». L'inconvénient était évidemment la surcharge et la difficulté
pousser tant soit peu l'étude des problèmes particuliers. Par
xemple, la question si délicate des convers et coadjuteurs (ce der-
ier mot figurait seul dans le titre du rapport, ce qui est significatif)
'a pu être qu'effleurée; la critique du régime des études ecclésiasti-
ues et un projet de refonte totale ont été présentés en vingt minutes,
ns qu'il soit pratiquement possible de débattre sérieusement les
mmenses problèmes soulevés. Sans doute eût-il été préférable de ré-
rver plus de temps à de tels sujets, sur lesquels l'expérience a son
ot à dire, en éliminant du programme les généralités indubitables
ır la vie religieuse et les questions juridiques trop spéciales où se
mplaît volontiers la virtuosité des canonistes.

Il faut avouer « que l'art est difficile » d'organiser un tel Congrès et
trouver les méthodes de travail qui conviennent à une assemblée
huit cents ou mille personnes. L'audition des rapports, favorisée
r les résumés polycopiés, se complétait théoriquement par des dis-
ssions. Mais l'abondance des rapports ne laissait que peu de temps
our cette partie du programme, et l'ampleur de la salle comme la
lennité de la circonstance n'encourageaient guère les interventions.
s questions pouvaient du moins être posées par écrit. Les échanges
ui eurent lieu dans ces conditions restèrent limités. Les auditeurs,
ue l'allure scolastique de beaucoup de rapports tendait à ramener à
condition d'étudiants, avaient d'ailleurs fatalement quelque peine
ntrer dans la psychologie ordinaire d'un congressiste qui propose
discute en toute indépendance : la présidence n'était-elle pas assu-
e par une autorité qui n'avait pas à se soumettre aux avis du Con-
ès ni à lui rendre compte de sa conduite ? Le Congrès n'était ni un
apitre, ni un Concile, ni un élargissement provisoire de la Sacrée
ngrégation, mais seulement une assemblée consultative réunie bé-

névolement par l'autorité responsable, mais dépourvue de tout droi strict et dont l'avis ne s'exprimait pas par des votes en règle, mai seulement par des applaudissements d'une signification réelle parfoi difficile à dégager. Dans ces conditions le bureau du Congrès avait représenter les congressistes, à traduire leurs pensées et désirs, sar cesser d'autre part, en tant qu'autorité de la Congrégation, d'exerce librement sa fonction de gouvernement. De là une certaine ambiguïté surtout sensible à la dernière séance, qu'aurait avantageusement di sipée une distinction nette entre les vœux émanés d'en bas et les déc sions et directives venant d'en haut.

Cependant, la bonne grâce libérale et pacifique du Rme P. Larraor favorisa puissamment une atmosphère générale de confiance et liberté très appréciable. Les rapporteurs et interpellateurs purent di leur pensée, apporter leurs expériences et formuler leurs souhaits loisir, encouragés par la bienveillance compréhensive d'un présider qui, sans se départir de son autorité, ne la rendait aucunemer pesante.

Ainsi purent effectivement se réaliser entre les représentants d Ordres religieux rassemblés et l'autorité de la Sacrée Congrégation l contacts directs et sympathiques qui étaient sans doute le premi objectif visé.

Nous ne pouvons aborder l'impossible entreprise de présenter dar le cadre qui vient d'être évoqué le détail des rapports et communic tions entendus. Les simples résumés distribués aux congressistes fo plus de cent grandes pages dactylographiées. On annonce d'ailleurs publication des actes complets du Congrès. Essayons de préférence dégager plus librement quelques impressions d'ensemble, qu'on vo drait encore aussi objectives que possible.

Ce qui s'est affirmé de la manière la plus évidente en ce Congrè c'est d'abord l'attachement de tous les religieux présents à leur idé Quelles que puissent être les aspirations au renouvellement, on cr à la valeur éminente de l'état religieux et de sa structure fondame tale. La doctrine traditionnelle de la perfection, des conseils évangé ques, des vœux de religion, des vies contemplative et active, rappel avec ferveur par un P. Garrigou-Lagrange ou un P. Gabriel de Saint Marie-Madeleine, non sans référence à l'élaboration théologique saint Thomas, reste indiscutée, dominant à l'arrière-plan toutes l remises en question. L'étude de la vocation et de la formation d religieux, dans la seconde section du Congrès, donna occasion de m tre en valeur les exigences, donc encore la dignité, des états de p fection. Quant à leur fécondité, elle ne fut pas moins affirmée da la troisième section. Par son existence même, antérieurement à tou

ctivité directement apostolique, une communauté consacrée à Dieu ê che et rayonne : cette pensée, développée par une voix cistercienne, ait présente dès l'ouverture du Congrès dans le discours inaugural u cardinal Piazza. La commune ferveur, traduite chaque matin par e chant du *Congregavit nos in unum Christi amor*, n'excluait d'ailleurs pas d'innombrables nuances, symbolisées dans l'assemblée par e pittoresque mélange des habits aux formes et aux couleurs si variées. La vie religieuse n'est pas une essence abstraite, elle n'existe qu'en des réalisations concrètes bien différenciées, et la fidélité de chacun à l'idéal commun ne s'obtient en fait que dans et par sa fidélité à l'idéal particulier de sa famille religieuse. Aussi la pensée des fondateurs fut-elle souvent évoquée, le retour à leurs intuitions et leurs impulsions, à leur pureté et leur générosité, devant servir de règle à toute vraie rénovation. « *Infunde nobis spiritum fundatorum nostrorum*, Répandez en nous l'esprit de nos fondateurs », disait l'oraison pour le succès du Congrès.

La parole du Saint-Père, supérieur suprême de tous les religieux, ne pouvait assurément que confirmer les congressistes dans cet attachement à leur vie religieuse. Elle le fit, lors de l'audience finale, avec une netteté et une force particulières, joignant aux encouragements généraux qu'on pouvait attendre une véritable « défense et illustration » de la vie religieuse qui sera sensible au cœur de tous les religieux.

Non seulement il rappela la place de l'état religieux dans l'Église, en rapport étroit avec sa fin propre, la sanctification des âmes, mais il précisa la condition du clergé régulier en face du clergé séculier. Celui-ci n'est pas d'institution divine en tant que séculier; le religieux prêtre n'est pas qu'un prêtre de seconde zone auquel certaines responsabilités sacerdotales ne pourraient être concédées que provisoirement et faute de mieux. La condition religieuse comporte d'ailleurs une obligation de perfection que le sacerdoce n'implique pas par lui-même. La vocation religieuse est éminemment digne d'honneur et d'encouragement, et il serait injuste de considérer les cloîtres comme de simples refuges pour les craintifs et les pusillanimes : l'histoire et les faits sont là pour prouver le contraire. A qui entend l'invitation divine à la perfection évangélique, il faut sans hésiter proposer pour y atteindre cette « libre immolation de la liberté, que demande le vœu d'obéissance, vœu que l'Église au cours de tant de siècles a éprouvé, expérimenté, défini, approuvé ». Telles sont les fermes assertions du pape, qui viennent opportunément dissiper, avec une clarté et une autorité décisives, certaines équivoques plus répandues, semble-t-il, ces derniers temps.

Ce n'est cependant pas pour proclamer l'excellence de la vie reli gieuse que le Congrès s'était réuni : le thème proposé ne parlait-il pa d'une « rénovation adaptée aux temps et aux circonstances actuels »

Il revenait au P. Lombardi, de la Compagnie de Jésus, de traduir dès la première séance le désir de vitalité religieuse renouvelée e rayonnante qui devait être la note dominante du Congrès. Prédicateu universellement connu en Italie et au delà, animateur de la Croisad de bonté, il avait en quelque sorte préludé déjà aux journées d'étud de la Sacrée Congrégation par un article retentissant de la *Civil Cattolica* de mars dernier et par toute une action personnelle. So discours simple et direct mit d'emblée l'auditoire dans une bel atmosphère de ferveur chrétienne, de générosité apostolique, de doc lité au chef de l'Église.

On put craindre par la suite que l'impulsion ainsi donnée ne perdît dans les sables de la casuistique et que des élaborations jurid ques, plus ou moins subtiles, fussent toute la réponse envisagée au problèmes de l'heure. Il s'avéra heureusement que le tragique notre temps n'était pas absent des perspectives et que la vie religieu avait conscience de devoir faire face au dehors à une formidable mo tée païenne dont le communisme n'est pas la seule forme, au dedan à une crise de croissance aggravée par le rythme accéléré de l'évolutio humaine et le décalage accentué des générations.

Le courageux effort de lucidité et d'autocritique qui s'impose trou à diverses reprises à s'exprimer. Déjà le P. Lombardi avait invité s auditeurs, avec une belle sincérité, à un loyal examen de conscience la vie religieuse. On entendit critiquer franchement l'organisation d écoles apostoliques, l'épreuve insuffisante des vocations, les lacun pédagogiques de l'enseignement religieux, la sécheresse excessive d études philosophiques et théologiques. On entendit déplorer la déc dence du prestige de la théologie et évoquer tristement, comme signe de notre absence sur le terrain de la haute culture, l'aband des éditions critiques des Pères de l'Église à des entreprises neutr de Berlin et de Vienne.

Pour être plus efficacement présente à notre temps, la vie religieu doit en affronter les conditions réelles. Le Congrès donna la preuve q les données techniques, scientifiques, psychologiques, sociales et c turelles du monde moderne sont de plus en plus prises en consi ration. De sages conseils furent donnés pour l'utilisation des moye mécaniques dont on dispose aujourd'hui et qui peuvent favori l'action, mais nuire à l'austérité et à la pauvreté religieuses, pour l sage de la presse, du cinéma, de la radio, de la télévision, pour l'a plication à l'éducation religieuse des connaissances psychologiques

des progrès pédagogiques modernes. On fit état de la condition physique et nerveuse, de la mentalité particulière des jeunes générations actuelles, comme des transformations sociales qui ont leurs répercussions inévitables sur la vie religieuse. On écouta avec un vif intérêt et, semble-t-il, avec une large approbation, les rapports où les PP. Plé et Rég. Omez donnaient des exemples de rénovations d'ores et déjà réalisées en France dans la discipline religieuse, la pratique des vœux, la piété, la pénitence, etc. [1] Tout le monde sembla aussi d'accord sur certaines adaptations à finalité apostolique, sur la nécessité par exemple des études spéciales et des diplômes officiels pour les religieux adonnés aux œuvres d'enseignement et de bienfaisance. Parmi les formes les plus audacieuses de l'adaptation apostolique, la tentative française des religieux ouvriers fut évoquée d'une manière toute objective, qui rencontra attention et sympathie dans l'auditoire.

Le monde religieux actuel, dont tous ces traits manifestent la physionomie, est décidément un monde vivant et qui veut être au milieu de notre humanité comme un ferment dans la pâte. La confiance en la solidité du roc sur lequel le Christ a bâti son Église ne peut empêcher de sentir le souffle de l'Esprit qui secoue incessamment la maison. L'allocution finale du Saint-Père contenait précisément une ardente exhortation à rejoindre, en ce qu'elles ont de valable, les grandes aspirations de notre époque. La vie religieuse n'est pas un ghetto.

S'il est vrai qu'un élan spirituel reste toujours sans proportion avec des mesures administratives, il ne faut pas nier pour autant qu'il doit toujours, pour être efficace, se chercher une expression aussi adéquate que possible au plan institutionnel.

Vers quoi tend, sous ce rapport, le désir de rénovation marqué par le Congrès ? Nous le verrons sans doute aux mesures qui seront prises ultérieurement. Les discussions juridiques évoquées au Congrès concernaient notamment la notion d'état de perfection, les rapports des divers états de perfection, le vœu simple de pauvreté, le testament des religieux (qu'on proposait de reculer jusqu'à la veille de la profession perpétuelle), l'obligation des constitutions, le pouvoir dominatif. Le principe de la séparation du for interne et du for externe si fortement marqué dans le Code semble admettre une exception de plus en plus normale dans le cas des Pères Maîtres autorisés à confesser leurs no-

1. Ces deux rapports, ainsi que celui du T. R. P. Albers, O.M.I., sur la *Formation des jeunes religieux après le séminaire*, paraîtront dans le prochain *Supplément de La Vie Spirituelle* (15 février).

vices. Un désir apparemment général amorce un relèvement de l'âg canonique de l'entrée en religion et un renforcement des précaution contre les vocations douteuses.

Au delà de ces détails, c'est surtout un souci d'organisation et d discipline qui s'est fait jour au Congrès dans bon nombre de rapports à commencer par celui du P. Lombardi, et dans les vœux présenté finalement par le R. P. Agathange de Langasco, O.F.M. Cap., secré taire du Congrès. Il fut question d'un nouveau statut des études pou les religieux, de commissions mixtes de séculiers et réguliers pour l bonne répartition des tâches apostoliques, du renforcement de l'actio de la Congrégation des religieux par des relations écrites ou l'envoi d visiteurs plus ou moins permanents, de la fondation à Rome d'u centre de formation pour les maîtres des novices des divers Ordres e d'une école pratique de droit religieux, de réunions périodiques d supérieurs généraux. C'est certainement pour la Sacrée Congrégatio une tâche ardue que de gouverner le peuple immense des religieu (plus de trois cent mille religieux, près d'un million de Sœurs), dan un monde où tant de problèmes se posent, et de parer au désordre e à la dispersion des efforts sans appauvrir par des schématisation excessives la richesse qui s'exprime dans la diversité des familles rel gieuses et des tempéraments nationaux, ni paralyser par une centra lisation trop pesante les spontanéités et les initiatives particulière par où l'Esprit de Dieu manifeste aussi sa présence animatrice dan l'Église.

On comprend que la nécessité du secours divin soit vivement ressen tie par ceux qui portent ces lourdes responsabilités : ils avaient tenu ce que chaque jour durant le Congrès, matin et soir, de pieux exercic réunissent les religieux à la Vallicella, les religieuses à Saint-Ignac pour que leur prière attire sur le Congrès les bénédictions divines. *Ni Dominus aedificaverit domum...*, rappelait le Rme P. Larraona à réunion de clôture. Le Congrès passé, le travail continue : Dieu veuil guider la main des bâtisseurs !

La confiance qui anime cette prière a pour fondement essentiel, p delà toutes les circonstances contingentes, la promesse d'assistance d Christ à son Église. Elle se trouve cependant facilitée d'une certai manière, et d'une manière certaine, par la teneur des documents of ciels qui viennent de rénover le statut des moniales et dont les co gressistes ont eu la primeur. Leur examen sommaire ne pourra qu'a der les religieux et religieuses à attendre en paix la publication d document pontifical solennel sur la rénovation de la vie religieuse do le P. Agathange formulait le vœu.

I. — *La Constitution apostolique « Sponsa Christi »*

La Constitution apostolique *Sponsa Christi*, du 21 novembre 1950, ur « la promotion du saint Institut des moniales » est certainement document le plus important paru en la matière depuis le Concile de rente. S'il intéresse au plus haut point celles à qui il est destiné, sa ortée s'étend bien au delà. Il donne à réfléchir à tous comme un xemple typique du travail qui s'accomplit dans l'Église et de la maière dont elle unit sans cesse la fidélité au passé avec le sens de l'acualité.

Le passé, c'est ici la belle et riche histoire qui rattache les moniales aujourd'hui aux vierges consacrées de l'Église primitive. Notre Consitution la rappelle à grands traits, non sans une complaisance marquée pour « les trésors de perfection religieuse cachés dans les monastères, les fleurs et les fruits de sainteté que ces jardins réservés ont pportés au Christ et à l'Église ».

Le trait que cette longue tradition a consacré comme le plus typique de la vie des moniales est sa fin contemplative. Il est fortement maintenu : « Tous les monastères de moniales, partout et toujours, doivent professer la vie contemplative comme leur fin première et rincipale. » Sont à exclure non seulement tous les changements de régime intérieur qui ne répondraient pas aux exigences d'une vie vraiment et solidement contemplative », mais ceux qui ne tourneaient pas à son profit.

Voilà pour la fidélité. Et voici pour l'adaptation. Bien des circonstances ont changé depuis le moment où s'est fixé le type classique de moniale cloîtrée; par exemple, la sécurité et l'inviolabilité des domiciles sont mieux assurées maintenant. Les monastères ne peuvent ester insérés dans une société qui évolue sans évoluer aussi de quelque manière, ne fût-ce que pour les besoins de la subsistance et ceux e l'activité charitable qui s'unit dans certains monastères à la vie ontemplative. Aussi le Saint-Père estime-t-il que certaines accommodations à la situation présente, en ce qui concerne des éléments xtérieurs et adventices de la vie des moniales, peuvent lui valoir un ccroît de beauté et d'efficacité.

Trois orientations commandent les mesures pratiques décrétées par document et complétées par l'Instruction de la Sacrée Congrégation es religieux réglementant son application.

A l'encontre de l'individualisme et de l'isolationisme, le pape signal
l'avantage de l'union, et sans sacrifier l'autonomie juridique des mo
nastères, il incline vers une forme d'*association* et de fédération d
monastères propre à faciliter la distribution des charges, le transfer
des religieuses pour raisons diverses, la coordination des travaux, l'en
tr'aide matérielle et spirituelle. Faut-il souligner que pendant c
temps des efforts de coopération se multiplient partout entre les hom
mes, et que l'Europe cherche elle aussi sa formule fédérative ?

D'autre part, la Constitution *Sponsa Christi* donne un nouveau relie
au *travail* dans la vie des moniales. Obligation naturelle et devoir d
pénitence, le travail est un grand moyen de sanctification et de coo
tribution à l'œuvre naturelle et surnaturelle de Dieu. Accompli dan
les saintes dispositions qui conviennent, il constitue « un puissant
constant exercice de toutes les vertus et le gage de l'union suave
efficace de la vie contemplative et de la vie active à l'exemple de
famille de Nazareth ». Les moniales le pratiqueront donc selon leu
forces, d'une manière assortie à leurs règles et traditions, « de tel
manière qu'il puisse, au gré des circonstances, et pourvoir aux néce
sités de leur vie, et servir au bien des pauvres, de la société, de l'
glise ». C'est pour elles un devoir qui les lie en conscience (*cui incu
bere debent; ex conscientiae officio tenentur...*, Art. VIII, § I et III).

Rien n'est supprimé de la loi ecclésiastique des dots, *a fortiori*
la loi évangélique de la confiance en la Providence, mais le trav
devient un moyen normal de compléter les ressources ainsi obtenu
(Art. VIII, § II). En vérité, c'est un retour à la vieille tradition mon
tique exprimée par la formule *ora et labora*, prie et travaille. Mais q
ne voit l'actualité de pareille mesure au moment où la valeur t
vail revendique et obtient dans la vie mondiale une place de plus
plus grande ?

La troisième impulsion donnée par le pape est plus spécifiqueme
chrétienne. Elle incline la vie des moniales dans le sens de l'*amour*
prochain : cet amour ne fait-il pas qu'une seule et même chose av
l'amour de Dieu par-dessus tout, en quoi consiste la perfection qu'el
poursuivent ? « Que les moniales sachent donc bien, dit le pape, q
leur vocation est pleinement et entièrement apostolique. » Et il
taille les trois armes dont elles disposent pour l'apostolat qui leur
commun : exemple de la perfection chrétienne; prière publique
privée; immolation de soi en vue d'achever *ce qui manque aux so
frances du Christ pour son corps qui est l'Église*.

Mais « les statuts généraux des moniales » qui couronnent le do
ment envisagent aussi d'autres formes plus particulières d'apostol
de celles qui sont compatibles avec une vraie vie contemplative. Là

les Constitutions les prévoient, les moniales sont tenues à s'y adonner fidèlement; là où, en marge de toute prescription du droit, une tradition particulière les a introduites, il faut les garder ou les reprendre; en dehors de ces cas, un apostolat de ce genre ne pourra être entrepris qu'exceptionnellement, en cas de nécessité et pour un temps délimité; encore la charité pourrait-elle y obliger.

Cette exaltation de la charité ne porte-t-elle pas la marque d'une génération chrétienne qui se retrempe avec prédilection aux sources de l'Évangile et qui redécouvre, avec notre filiation divine, notre solidarité mystique dans le Christ et le sens de notre communauté fraternelle, des exigences apostoliques et missionnaires que les générations précédentes intégraient moins profondément sans doute à leur vie et leur pensée religieuses ?

On devine les conséquences pratiques de ces grandes orientations. Tout en respectant résolument la domination absolue de la fin contemplative, elles imposent à la vie des moniales certains aménagements de portée notable. L'Instruction de la Sacrée Congrégation indique par exemple la modification des horaires, l'augmentation du temps de travail, qu'il faut savoir accepter pour faire face aux nécessités vitales. A vrai dire, dans la mesure où la nécessité était là, il avait bien fallu déjà, pour ne pas périr, envisager des dispenses et faire des concessions. L'intervention du Saint-Siège régularise les situations de fait et met à l'aise, en donnant d'ailleurs de sages conseils sur la manière pratique d'organiser le travail.

C'est surtout le problème de la *clôture* qui se trouve posé d'une nouvelle façon. Nos documents en font le premier point de leur examen, mais les mesures très neuves prises à son sujet semblent plutôt en réalité une conséquence des grandes directives que l'on vient de rappeler.

Il est clair en effet qu'un statut fédératif impose des entrées et sorties que le Concile de Trente et les documents postérieurs ne prévoyaient pas : dans une fédération de monastères, une moniale peut être envoyée dans un autre monastère pour y exercer une charge, y faire son noviciat ou un apprentissage ou un stage de repos. De même, le travail rémunérateur exige un minimum d'insertion dans le monde ambiant, et les œuvres d'enseignement ou de charité imposent au moins à certaines Sœurs des contacts réguliers avec les personnes du dehors. L'interposition d'une clôture stricte entre maîtresses et élèves, par exemple, est impossible.

La clôture « mineure » répond à ces besoins. La séparation qu'elle met entre le monastère et le monde extérieur empêche les moniales de sortir, mais elle leur permet de rencontrer les séculiers dans une

partie du monastère, une partie distincte restant strictement réservé à la communauté.

Cependant les monastères où règne la pure vie contemplative con servent la clôture du type antérieur, dénommée désormais clôtur « majeure ». Majeure ou mineure, la clôture des moniales est toujour « papale ». Mais la dispense semble devoir jouer plus facilement qu'au trefois, grâce aux délégations de pouvoir prévues, plus largemen aussi, selon l'esprit compréhensif de la Constitution apostolique.

Quel que soit leur genre de clôture, les moniales garderont toute ou devront récupérer si elles l'ont perdu, le privilège de la solennit des vœux. C'est bien à *promouvoir* le saint Institut des moniales qu s'emploie le Saint-Siège.

Les historiens de l'Église pousseront plus loin que nous n'avons l prétention de le faire ici l'analyse de nos documents et s'attacheron à mesurer plus exactement l'infléchissement qu'ils marquent dans courbe d'évolution de l'institution monastique.

Certains trouveront peut-être que les décisions prises ressemblent des compromis; que la figure canonique de la moniale recouvre déso mais des réalités bien différentes et perd de sa fermeté en s'assoupli sant; que la distinction si importante au point de vue *juridique* enti moniales et sœurs ne correspond plus à une différence *réelle* notabl puisqu'un monastère fédéré s'occupant de retraites fermées et u couvent du Cénacle, par exemple, pourront avoir orientation conten plative identique, activité identique, réalisation pratique équivalen de la clôture, et ne différer que par un élément bien secondaire du r gime religieux, l'autonomie un peu plus grande, quoique déjà limité du monastère.

Laissons les spécialistes en débattre sans nous scandaliser qu'o donne matière à leurs disputes. Le travail législatif n'a pas pour b de bâtir en l'air un édifice juridique satisfaisant en lui-même, ma de fournir aux hommes qui vivent sur la terre les instruments ju diques dont ils ont besoin pour organiser le plus efficacement pos ble, dans les circonstances de fait où ils se trouvent, la commu poursuite d'une fin déterminée. Les institutions et les lois sont service des hommes, et non pas l'inverse. En ce domaine certain imperfections formelles résultent seulement de complexités objectiv que l'amour des catégories claires n'autorise pas à réduire arbitrai ment; certains compromis ne sont que la trace normale d'une « te sion » entre la fidélité au passé et l'adaptation au présent qui est loi de toute vie.

Ne faut-il pas admirer plutôt dans le cas présent la manière do l'Église, tout en restant fidèle à la distinction classique entre l'acti

la contemplation, et cherchant même à définir la notion de « vie ntemplative canonique », dépasse le schématisme abstrait auquel se tient trop souvent, pour mettre en valeur avec un nouveau relief s conditions concrètes d'exercice de la vie sur la terre, notamment s exigences du pain à gagner et du prochain à servir, qui s'imposent même aux contemplatifs et les rapprochent pratiquement du commun es mortels? Attitude d'une profonde signification, tandis que les dres intellectuels et les cadres sociaux de l'époque rationaliste mani-stent leur insuffisance et que la pensée humaine redécouvre la valeur héorique et pratique du concret, — tandis qu'au plan de la vie reli-ieuse naissent des types inédits, comme les fraternités du P. de Fou-auld, qu'il serait malaisé de faire tenir dans les catégories classiques.

Il ne s'agit donc pas de trouver parfaites en elles-mêmes et irréfor-ables pour les siècles les catégories juridiques fixées par nos docu-ents. Une « rénovation adaptée au temps présent » nierait le prin-ipe d'où elle part si elle se refusait d'avance, en se prétendant défi-itive, aux rénovations des temps futurs. Il suffit que le dispositif dopté, quelles que soient ses limites, serve bien aujourd'hui la vie, ui demain commandera les retouches nécessaires; ce qui compte vant tout pour nous est que la lettre réponde aux exigences de l'es-rit et manifeste sa présence active. C'est « l'esprit qui vivifie », la ettre par elle-même est morte et meurtrière.

Sponsa Christi, comme *Provida Mater*, donne l'impression réconfor-nte que l'Esprit souffle, que la vie circule. Derrière le statut canoni-ue promulgué on sent l'expérience vécue de l'Église et le dynamisme ui la traverse. *Spiritus ubi vult spirat, et nescis...* Il n'est pas besoin e prévoir dans le détail l'avenir de la vie religieuse pour savoir qu'il ra beau, sous la conduite de l'Esprit-Saint et de ceux qu'il se choisit our organes visibles.

fr. A. Motte, O. P.

III. — *Journées nationales des Religieux et Religieuses de France*

Les trois Unions nationales des religieuses de France ont tenu e 1950 leurs journées annuelles. Du 6 au 9 mai se sont réunies mill trois cents religieuses d'action hospitalière et sociale appartenant deux cent trois congrégations. Les 9 et 10 juillet, ont tenu leu assemblée, rue Notre-Dame-des-Champs, deux cent cinquante rel gieuses éducatrices paroissiales représentant soixante-treize congréga tions. Trois jours plus tard enfin, du 12 au 15 juillet, se réunissaien rue Gay-Lussac, sept cent cinquante religieuses enseignantes repr sentant cent soixante instituts. On peut donc penser que, mis à pa le cas spécial des contemplatives[1], ce sont toutes les religieuses France qui, par leurs déléguées, ont bénéficié de ces journées[2].

Hospitalières et enseignantes ont publié intégralement les ra ports, conférences, actes de ces journées (*Journées nationales d'ét des de l'Union nationale des Congrégations d'Action hospitalière sociale*, au secrétariat, 175, boul. Saint-Germain; *Bulletin de l'Unio des Religieuses enseignantes*, n° 1, septembre 1950, au secrétariat, 2 rue Gay-Lussac). Les paroissiales, par contre, n'ont publié de leu

---

1. Leur statut de clôture et de pleine autonomie leur rend plus diffic qu'aux autres le principe même du groupement. A en croire le répertoi publié dans « le recrutement sacerdotal » (juin 1950), il y aurait aujourd'h en France trois cent quatre-vingt-onze maisons religieuses féminines *juris* de vie contemplative. Il est trop tôt pour juger de l'effet qu'auront France les récentes invitations de Pie XII aux moniales d'entrer dans les vo d'un mouvement fédératif.

2. D'après le même répertoire, il y aurait en France cinq cent neuf instit féminins (Ordres ou Congrégations) comptés selon le nombre de maisons-mè établies en France. Il est malaisé de comparer ce chiffre avec ceux des dé gations aux journées de 1950. Des congrégations en effet figurent et parmi hospitalières et parmi les enseignantes. D'autres, dont le principal cha d'action est la mission en pays infidèle, n'ont peut-être trouvé place en auc des trois Unions (la Sacrée Congrégation de la Propagande leur a demandé juillet 1949 de s'inscrire à l'Union missionnaire du clergé). Y en a-t-il enc qui, attardées, hésitent sur le principe du groupement ?

journées, dans leur revue, qu'un compte rendu à peine détaillé et le texte de l'une ou l'autre conférence, d'ailleurs remarquable (*Éducatrices paroissiales*, septembre-octobre 1950 et novembre 1950, à l'Union des œuvres, rue de Fleurus).

Cet ensemble est des plus intéressants, et très révélateur du grand travail engagé et poursuivi.

A vrai dire, les journées de 1950 n'avaient nullement été conçues de façon parallèle. Chaque Union suivait une ligne qui lui était propre. Il se trouve que, très diverses, les perspectives s'enrichissent à être présentées les unes à côté des autres.

Les enseignantes avaient un thème général, « Foi et éducation », qui révèle le souci primordial des milieux éducatifs où s'alimente et grandit la foi des jeunes, enfants ou adolescentes, et, à titre premier, du milieu éducatif scolaire, dont les enseignantes sont responsables. Les rapports furent d'une très haute tenue doctrinale. Consacrés à la théologie de la foi, à sa psychologie chez les enfants et les adolescentes et à sa pédagogie, ils ont été traités par des spécialistes dont les exposés ne firent pas mentir la réputation. Mgr Feltin ayant dans son discours d'ouverture demandé que les réunions s'intéressent particulièrement au cas du personnel enseignant séculier adjoint aux maisons religieuses d'enseignantes, les conclusions des Journées se devaient d'en tenir compte. D'où les deux séries de conclusions que beaucoup seront heureux de voir reportées ici : sept points concernent le thème principal :

« 1) Nous nous renouvelons dans cette conviction que l'éducation de la foi est la seule raison d'être de l'enseignement libre, son objectif principal et le critère de sa valeur.

« 2) Nous aurons le souci d'entourer les enfants de toutes les influences éducatives, de toutes les valeurs humaines et surnaturelles aptes à concourir au développement de leur foi, dans un climat de vérité et de liberté.

« 3) Au sein d'un monde matérialiste et athée, les religieuses voudront rendre témoignage à Dieu auprès de leurs enfants, par la charité, par leur esprit de prière, par la constante sérénité de l'optimisme chrétien.

« 4) Nous ne négligerons rien pour assurer aux éducatrices une vraie formation doctrinale et la mise au point de leur culture religieuse.

« 5) Nous centrerons la formation chrétienne de nos enfants sur la connaissance et sur l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en les habituant à un contact direct et fréquent avec l'Évangile. Nous nous efforcerons aussi d'obtenir leur adhésion libre et personnelle à la Sainte Église, prolongement du Christ.

« 6) Notre enseignement religieux tiendra compte des réalités psychologiques et sociales, de telle sorte que la foi des enfants puisse aujourd'hui et demain surmonter toutes les difficultés de leur époque.

« 7) Nous voudrons éveiller chez les enfants le sens de leur responsabilité de catholiques et le désir d'entrer dans le courant de la Rédemption en participant activement aux mouvements d'apostolat approuvés par l'Église. »

Suivent cinq affirmations qui précisent la position des religieuses en face des enseignantes séculières de leurs maisons. Il n'est pas besoin d'une ample information pour percevoir à quel point elle est nouvelle :

« 1) Nous considérons la participation des enseignantes séculières, tant à l'éducation qu'à l'enseignement des élèves, comme un fait désormais acquis, stable, non soumis aux fluctuations de notre recrutement.

« 2) Cette participation doit être effective dans la mesure où nos collaboratrices désirent — et peuvent — en porter la charge et la responsabilité, c'est-à-dire dans la mesure de leur dévouement et de leur compétence. Ce sont là les deux signes indiscutables d'une véritable vocation enseignante. Les religieuses apporteront tous leurs soins à les discerner et à les mettre en valeur.

« 3) Nous voulons donner à nos collaboratrices les conditions de vie matérielles et morales exigées par leur vocation.

« 4) Nous voulons traiter les questions d'horaires, de traitements, de congés, de licenciement, selon la *justice* (étant bien entendu que nous avons des devoirs de justice, tant à l'égard des élèves et de leurs familles qu'à l'égard de nos professeurs) et selon la *charité*, et nous voulons respecter les termes de la convention collective de l'enseignement privé.

« 5) Nous sommes décidées, pour notre part, à faire les sacrifices nécessaires pour assurer aux professeurs une vieillesse décente, grâce à un système de retraite obligatoire. »

Le programme des religieuses d'action hospitalière et sociale était moins serré. Il comportait une série de rapports sur le rôle des religieuses hospitalières dans l'Église, au chevet des malades, ou au sein des administrations qui les emploient. Depuis la consigne de Mgr Ancel : « Votre action hospitalière, votre action sociale, à strictement parler, ne sont pas des activités professionnelles, mais un exercice de la vertu de religion qui s'exprime dans des actes professionnels » (mais je ne sais si j'ai le droit de détacher ce mot du contexte qui lui donne sa vérité), jusqu'à celle du chanoine Tiberghien qui range parmi les professions libérales celle d'infirmière et ajoute

« La jonction se fait tout naturellement entre votre état de perfection et votre profession d'infirmière. Cette profession est pour vous une manière d'être religieuse, une manière de tendre à la perfection. Votre profession s'insère tout naturellement dans votre état de perfection. Vous n'avez pas à l'y ajouter; il n'y a pas votre état de religieuse *plus* votre vie religieuse; il y a votre état de religieuse qui est un état d'amour, qui se spécifie par votre profession qui est profession d'amour... »

Depuis le mot du P. Daniélou : « Ce qui caractérisera notre manière d'accomplir notre vocation, ce qu'il y aura de particulier dans le fait que c'est en tant que religieuses que nous serons assistantes sociales ou infirmières, c'est que nous, nous ne nous arrêterons pas à la misère corporelle ou sociale que nous avons à soulager, mais qu'en même temps nous saurons que nous sommes aussi en présence de misères spirituelles qui ne peuvent être guéries que par Jésus-Christ... Notre amour est le plus grand amour »; jusqu'aux mises en garde du Dr Goust craignant dans les communautés religieuses un certain danger d' « artificiel » et un déséquilibre entre « Règle et esprit », on aime la largeur de perspectives de cet ensemble. On regrette cependant qu'à la différence des journées d'enseignantes, celles-ci n'aient pas conçu un plan plus organique de leurs études. Il y a un certain manque de cohésion dans cet ensemble. Quant aux vœux émis par la commission permanente, il sera utile de les lire dans leur texte même :

« 1) Au moment où les religieuses d'action hospitalière et sociale prennent plus nettement conscience de leur appartenance à l'Église et de la portée apostolique de leur consécration, elles souhaitent vivre avec plus de ferveur encore ces grandes réalités et désirent ardemment que cet idéal soit largement proposé parmi la jeunesse féminine contemporaine.

« 2) Tout en affirmant encore une fois la nécessité de plier leur action aux exigences de l'apostolat et des techniques modernes, elles proclament, avec une insistance particulière, que leurs activités spirituelles et temporelles doivent s'alimenter à la source divine de la charité du Christ et se fortifier par la fidélité aux obligations de leur état religieux.

« 3) Filles d'Église, elles auront toujours à l'esprit ces paroles de leur Maître : *Soyez mes témoins*, et elles se feront un devoir de les traduire en actes par une attitude éclairée, compréhensive, prudente, qui ne manquera pas d'aller au cœur de chacun de ceux qu'elles soignent ou assistent.

« 4) Elles entendent continuer, comme par le passé, mais avec plus

d'intensité encore, à s'informer des exigences de la doctrine sociale de l'Église telle que la proposent les écrits des Souverains Pontifes et les directives de la hiérarchie, en sorte que toutes leurs attitudes révèlent à ceux qu'elles soignent ou qu'elles assistent le rayonnement fécond de la pensée sociale de l'Église.

« 5) Elles saluent avec joie le développement de ces Journées nationales qui leur permettent d'affirmer leur volonté d'union et de labeur commun. Il va sans dire que cette volonté d'union doit imprégner également leurs rapports avec les infirmières et les assistantes sociales laïques. »

Les Journées des éducatrices paroissiales furent en un sens plus unifiées que celles des hospitalières, en ce sens qu'elles eurent un thème central commandé par le premier rapport : l'évolution de la pastorale paroissiale; au regard de quoi les autres rapporteurs ont essayé de situer le rôle et la spiritualité de la religieuse active. Deux exposés doivent être signalés, celui de M. l'abbé Bouveresse, prolongé par un article qui, écrit dans *Éducatrices paroissiales* de novembre semble bien être le prolongement du Congrès (il traite de « la religieuse active dans l'Église, aujourd'hui »); et celui de M. le chanoine Godinot sur « les religieuses et l'Action catholique ». On aime savoir que des paroles aussi fortes ont été entendues et reçues dans la ferveur par les déléguées des congrégations. L'évolution de la pastorale paroissiale est présentée selon les derniers congrès célébrés en France par l'Union des œuvres. Les religieuses se trouvent « à l'intérieur même des structures ecclésiales » : « La collaboration des religieuses actives, diocésaines, paroissiales, avec les militants diocésains ou paroissiaux est facilitée, puisqu'elles se trouvent situées sur le même plan. La paroisse moderne bien conçue combine étroitement les activités de la trilogie : clergé paroissial, religieuses paroissiales, militants paroissiaux... Conformément aux impulsions données par le clergé paroissial, chaque groupe assume une tâche propre du secteur paroissial. » Et on stigmatise l' « erreur capitale » selon laquelle la religieuse aurait un rôle proprement dit à jouer dans l'Action catholique. Dans l'ensemble il faut approuver les positions prises ici. Sans doute pourrait-on pousser plus loin les discernements opérés, préciser le sens de cette Action catholique dont on exclut les religieuses (la position défendue sera d'autant plus vraie que l'Action catholique visera des objectifs temporels chrétiens; elle appellera d'autant plus de discernements ultérieurs qu'il s'agira d'une action de pure évangélisation). De même approuvera-t-on une certaine présentation sommaire de l'histoire des religieuses actives, malgré quelques affirmations un peu hâtives (il n'est pas confirmé que Rome ait refusé à saint François de

les de faire de la Visitation une religion active; c'est l'archevêque de Lyon qui a entraîné la décision, non le Saint-Siège; et il est établi que saint Charles Borromée travaillait dans un tout autre sens; c'est l'Église de France qui a fait obstacle alors à une certaine progression, non l'Église de Rome. Et puis c'est durcir le contour de l'histoire de faire toutes les formules de vie féminine en commun qui, bien avant le XVIII[e] siècle, équivalaient aux futures congrégations, notamment toutes les tertiaires de vie commune, les oblates ou autres, qui faisaient d'authentiques professions publiques hors des clôtures des moniales). Peut-être aussi une certaine présentation de l'état religieux presque spécifié par la vie théologale et son urgence irait-elle, poussée à l'extrême, à lui enlever « l'âme des vœux » qu'on lui revendique essentiellement, et qui est quand même, à titre de base, une vertu de religion. Il ne faudrait pas que notre catholicisme contemporain, qui prône de façon si heureuse le primat des vertus théologales, passe sous silence les actes forts de la religion.

Ceci dit, on applaudit l'analyse des trois catégories de religieuses actives, selon que leurs activités se déploient dans les institutions sociales laïques (avec cette idée du service gratuit des personnes sans nulle visée de prosélytisme chrétien : « N'être militant avec personne »; une toute petite nuance aurait seulement pu être ici introduite pour sauvegarder quand même certaine valeur apostolique : « nous ne pouvons pas ne pas parler »), ou dans des institutions chrétiennes non incluses dans le cadre paroissial (excellentes réflexions qui rejoignent celles faites aux journées des enseignantes), ou dans le strict cadre paroissial.

On applaudit surtout à tout l'effort d'élargissement des perspectives que représente cet ensemble. Il est inévitable que les frontières soient parfois un peu indécises entre les secteurs de l'une ou l'autre des trois unions auxquelles adhère désormais l'ensemble des religieuses de France. Peut-être le travail de la commission nationale des religieuses sera-t-il, entre autres choses, d'étudier ce pluralisme pour lui-même et d'aider à venir au jour toutes les virtualités dont il est riche. Tout le monde sent qu'il y a un immense espoir dans la mise en union des trois grandes catégories d'Ordres ou Congrégations de France. En face des récentes décisions romaines et des orientations majeures de la Constitution apostolique *Sponsa Christi*, où s'exprime la crainte de tous les éparpillements, il apparaît très heureux que des liens se soient noués entre des familles religieuses hier encore très étrangères les unes aux autres. Les invitations romaines, sans doute, concernent les moniales et veulent leur éviter les difficultés de la vie à part soi. Ici c'est d'Ordres et de Congrégations actives qu'il s'agit, et lesdites

unions ne sont absolument pas des fédérations. Elles ne touchent en quoi que ce soit le régime juridique de leurs adhérents. Elles intéressent néanmoins de près la structure de l'Église de France. A côté du plan canonique, elles répondent à un besoin vital. Il est permis d'y voir un des espoirs actuels de l'Église de chez nous.

Il faut en dire autant de l'union des Frères enseignants qui groupe actuellement neuf congrégations et qui a tenu pour la deuxième fois sa session annuelle en juillet dernier. Le compte rendu de ces journées (secrétariat des Frères enseignants, 78, rue de Sèvres) se lit avec intérêt. Le thème choisi était « l'enseignement religieux à l'école chrétienne ». La conférence de M. Rigault, l'historien de saint Jean-Baptiste de la Salle, établit de façon très forte que, par leurs origines et par leur statut d'Église, les Frères enseignants sont d'abord et avant tout des catéchistes. Cette idée semble contenir en elle, et peut-être au delà de ce que suggèrent les autres rapports, la ligne maîtresse des dites journées et sans doute l'effort majeur auquel devront se livrer les instituts de Frères. Dans le climat français où les questions afférant à l'enseignement libre sont toujours épineuses et douloureuses il est inévitable que des instituts voués à l'enseignement souffrent du complexe qui pèse lourdement sur l'Église de France. Quoi qu'il en soit de la question de l'enseignement dans des écoles qui sont les leurs, on aime constater que nos instituts suivent de très près les essais de renouvellement de la catéchèse des petits chrétiens de chez nous. L'évolution de toutes choses amènera-t-elle ces instituts à des mises en question plus fondamentales? Il est très réconfortant, en tous cas, de savoir le contact établi entre eux et les choses de la pastoration contemporaine. Leurs chances de recrutement ne se trouveraient sans doute plus dans une autre direction, et l'émouvant appel à l'épiscopat sur lequel se clôt la série de leurs rapports prend par là tout son sens. Il est d'autant plus impossible de lui rester sourd qu'au terme du récent congrès des religieux, le pape Pie XII a prononcé des paroles très fortes sur la vocation à l'état religieux et sa permanence dans l'Église. Et on aime constater qu'à la fin d'un livre tout récemment sorti en librairie (*Essor ou déclin du clergé français*) M. l'abbé Boulard, très rapidement sans doute et par une simple évocation trop sommaire, reconnaît aux religieux non prêtres dans l'Église de France une place de structure.

J. B.

Les Livres

ÉCRITURE SAINTE

Dom Célestin CHARLIER : *La lecture chrétienne de la Bible*. Lettre-préface de S. Exc. Mgr Weber. Éd. de Maredsous, 1950; 350 pp.

« Si la Bible est parole de Dieu, il est évident qu'il faut la lire. Dieu ne se dérange pas pour rien. Si nous avons vraiment foi en la Bible, nous ne pouvons qu'éprouver un sentiment de douleur en constatant l'indifférence avec laquelle l'homme reçoit ce don » (p. 251). C'est donc pour engager à la lecture de la Bible, pour aider à une lecture totale de la Bible, que Dom Charlier nous offre ce gros et beau volume. Son ambition est de favoriser l'intelligence des normes essentielles qui facilitent l'accès direct au texte et qu'il formule ainsi : « Le sens de l'histoire, le sens des genres littéraires, le sens du développement progressif de la révélation, le sens de la foi, et le bon sens tout court » (pp. 320-321).

Le livre est né d'entretiens, il en a gardé la chaleur et la liberté d'allure. Il s'adresse maintenant au « chrétien non initié, mais cultivé » (p. XIII), sans oublier qu'il faudra à celui-ci encore « une fréquentation très longue et vivante du texte sacré » pour y voir clair (p. XV). — Il est divisé en dix chapitres d'inégale longueur. Les premiers abordent la Bible du dehors et donnent des renseignements sur l'ensemble des livres et leur transmission, sur le milieu géographique et historique, sur la formation de la collection canonique, sur la variété de son style et de ses auteurs. Tout cela se présente sous la forme assez générale de vues d'ensemble, où certains raccourcis sont excellents. Laissons à d'autres recenseurs le soin de dire sur quels points on eût pu nuancer autrement les exposés historiques ou littéraires. Bien que ces chapitres aient leur utilité indiscutable, c'est au chapitre VI qu'on entre dans le livre, et qu'on commence d'inventorier son contenu.

Ce chapitre VI, intitulé « Le message du Verbe », donne une présentation large et synthétique des thèmes de l'Ancienne et de la Nouvelle Alliance, dont l'harmonieux progrès aboutit de toute manière au Christ, centre des Écritures. Le chapitre VII, plus court, expose la doctrine de l'inspiration en la replaçant dans le cadre général des interventions de Jahvé dans la vie de son peuple. Au chapi-

tre IX, Dom Charlier nous explique comment il faut interpréter la Bible. Beaucoup de lecteurs curieux l'attendent là, les oreilles pleines encore de disputes sans cesse renaissantes. Il commence par faire justice de quelques équivoques courantes, et expose comment « le sens littéral est le seul vrai sens de la Bible » (p. 298), « le sens littéral perçu avec foi » (p. 300), dont le sens spirituel n'est pas proprement distinct, car « il est contenu objectivement à l'intérieur de la lettre » (p. 303). Il conseille d'allier les techniques de l'exégèse moderne avec l'esprit de foi des Pères, de chercher la typologie dans les ensembles plutôt que dans les détails. Quelques formules sur le « sens plénier » mériteraient d'être mieux mises en lumière (pp. 300-302). Il semble qu'une telle mise au point puisse éclairer bien des hésitants, mais faut-il espérer que tous l'accepteront ?

A plusieurs reprises, Dom Charlier revient sur le rôle de l'Église dans la conservation et l'explication de la Bible. C'est l'occasion pour lui de faire allusion à la tradition. « C'est l'Église actuelle qui donne le visage présent du Verbe incarné, par sa tradition en Esprit » (p. 271). Mais ensuite la tradition n'est-elle, « au fond, que l'interprétation inspirée et vivante de l'Écriture par l'Église » ? (*ibid.*). De même dans les pages de la fin, où est repris le thème des deux aliments de la foi de l'Église et du chrétien, la parole et l'Eucharistie, voit-on suffisamment que toute parole de Dieu n'est pas contenue dans les livres saints ? Ce sont des points fort épineux, auxquels il faut revenir. L'étude des siècles anciens nous aidera sans doute peu à peu à trouver les formules justes, sans cesser de tenir compte du travail des temps plus récents. En tout cas, il importe de redire au chrétien que l'Église est le milieu nourricier de toute lecture de la Bible.

Après Mgr Weber, il nous faut regretter vivement l'absence de toute référence, ou très peu s'en faut, au long de ce livre. Les références bibliques aideraient le recours aux textes sacrés que tout l'ouvrage préconise et veut faciliter. Quelques renvois choisis à d'autres documents, ouvrages et commentaires montreraient sur qui l'auteur s'appuie et sur qui les lecteurs pourront à leur tour s'appuyer. D'instinct, on cherche les unes et les autres, non seulement par habitude, mais par réel besoin. Voilà qui réduira sensiblement l'utilité du volume.

Les lecteurs de *La Vie Spirituelle* connaissaient sans doute déjà Dom Charlier. Peut-être avaient-ils lu dans *La Maison-Dieu*, 12 (1947), pp. 14-52 son article sur *La lecture sapientielle de la Bible*. Peut-être savaient-ils qu'il est la cheville ouvrière de la récente Bible de Maredsous et le rédacteur de ses introductions. Ils le retrouveront ici, refusant de choisir entre la science et la piété, voire de les juxtaposer, mais non de les associer en une même sagesse (p. XIV). Son ouvrage fera du bien, grand bien, en guidant les chrétiens vers une source qui ne tarit pas.

L.-M. DEWAILLY.

HÉLÈNE LUBIENSKA DE LENVAL. *Éducation biblique : Les plus beaux textes de la Bible*. Centre d'études pédagogiques, Éd. de l'Élan, Paris, 1950; 383 pp.

La vie spirituelle des tout-petits est infiniment simple et profonde, et bien des éducateurs qui en pressentent les ressources inouïes restent gauches lorsqu'il s'agit de l'éveiller ou de la conduire. La grande spécialiste de l'éducation religieuse qu'est Mme Lubienska de Lenval apporte toute son expérience pédagogique à cette œuvre attachante et redoutable. Elle conçoit avec raison que la tâche la plus profonde de l'éducateur est d'initier l'enfant à vivre en présence de Dieu. Il lui faut d'abord ménager les lieux de cette rencontre avec le Seigneur. La Bible en est le lieu

privilégié. Le livre de Mme Lubienska présente tout à la fois la théorie, la méthode et la mise en œuvre.

L'auteur a choisi dans le Nouveau et l'Ancien Testament les textes les plus suggestifs pour faire pressentir la présence de Dieu et pour introduire à une vie religieuse personnelle. Le choix est étendu, sans être pesant, car il est bien proportionné. On retrouve les grandes étapes de l'histoire du monde et du peuple de Dieu. Les différents genres littéraires sont représentés et expliqués, en particulier les psaumes et les prières. Mais par-dessus tout, on voit que le dessein de l'auteur a été d'introduire l'enfant dans un dialogue personnel avec Dieu, et d'abord en lui révélant que la Bible explique le mystère de la personne humaine, c'est-à-dire l'histoire de l'amour de Dieu dans chacune de nos vies. Cette perspective *personnelle* est sans doute la note la plus originale et la plus intéressante de cette introduction. Cette inspiration d'ensemble est très heureusement servie par une typographie très claire et par des indications techniques qui facilitent la tâche délicate des éducateurs. Ceux-ci liront en particulier avec intérêt les conseils sur la manière de dégager l'essentiel d'un récit biblique (pp. 203-204). L'auteur y donne les principes qui permettront de prolonger son effort et d'aborder les textes qu'il n'a pas retenus.

Un choix de textes présente toujours quelque risque, surtout s'il s'agit du Livre saint. Le lecteur n'est jamais pleinement satisfait. Ainsi la note très personnelle de l'ouvrage aurait peut-être bénéficié d'une présentation plus accusée de *personnages* caractéristiques, prophètes, rois, patriarches. Le petit Grec apprenait les règles de sa vie morale par la connaissance des personnages et des situations homériques; pourquoi le petit chrétien ne jugerait-il pas des problèmes et des cas de sa vie religieuse en les concrétisant par les personnages bibliques ? Ce que Mme Lubienska a tenté pour David, Jonas ou Job, pourrait être étendu à d'autres personnages. D'autre part, puisqu'il s'agit d'initier à une *présence* et à une *vie*, on souhaiterait un lien plus explicite avec la liturgie. Isaïe n'est pas seulement un prophète de l'Ancien Testament, c'est la voix que nous entendons chaque année pendant l'Avent. Dans cette ligne, l'effort de Mme Lubienska pourrait être prolongé en parfaite fidélité à son intention. Une table des usages liturgiques des textes ne suffit pas, il faudrait y ajouter des réflexions sur le sens spirituel de l'Écriture. On en perçoit parfois le manque dans la présentation des textes du Nouveau Testament. Sans tomber forcément dans les excès d'une typologie débridée, quelques notes sur l'orientation du symbolisme biblique vers la personne du Christ auraient été bienvenues. L'âme de l'enfant est sensible à ces approches mystérieuses. Dans le même sens, au service de cette lecture des textes, soit liturgique soit typologique, on concevrait assez bien que soit ajoutée aux excellentes tables placées à la fin du volume, une table des *thèmes* bibliques, fournissant à l'éducateur une sorte de répertoire de la « thématique » sacrée.

Beaucoup plus que des critiques, ce sont là des souhaits pour un approfondissement du travail accompli par l'auteur dans l'esprit même où il a été commencé. Car cette réalisation est déjà une réussite. C'est une œuvre difficile que d'introduire simultanément dans la lecture de la Bible l'enfant et l'éducateur, son guide. Et précisément, puisque l'auteur poursuivra sans doute son effort, peut-être pourrait-on lui demander de séparer plus nettement le livre de lecture biblique et l'instrument de travail, ou, si l'on préfère, le livre de l'enfant et la technique du commentaire. Traduire pour l'enfant de beaux textes bibliques est une tâche, l'y introduire après avoir réfléchi soi-même sur leur signification en est une autre. Mais puisque ces deux efforts

sont ici réunis, ce volume doit figurer dans la bibliothèque de tous les éducateurs religieux, des mamans en particulier. On imagine avec joie les questions profondes ou émerveillées, et aussi les prières émouvantes et candides dont il sera l'occasion.

J. Dubois.

MARIOLOGIE

S. BOSC, P. BOURGUET, P. MAURY, H. ROUX : *Le protestantisme et la Vierge*. Coll. « Protestantime », nº 12. Éd. Je Sers, Paris, 1950; 108 pp.

Bien des préjugés et des erreurs se rencontrent parmi les catholiques touchant la place reconnue à la Vierge Marie dans la foi de nos frères protestants. Ce petit volume permettra une connaissance lucide. L'avant-propos nous déclare : « On veut y éviter toute intolérance; on cherche à y faire, par rapport à l'Évangile, œuvre de fidélité; on s'y exprime en toute sincérité. » Le contenu ne fait pas mentir ce programme, lors même qu'il nous peine et nous blesse par d'involontaires insinuations qui trahissent, par delà une connaissance matérielle prise à des sources autorisées, une méconnaissance profonde et persistante de la foi catholique.

Du moins les auteurs ne se méprennent pas sur le sujet pour le dialogue entre catholiques et réformés. K. Barth leur a appris qu'il s'agit « dans le dogme marial, du dogme critique central de l'Église romaine à partir duquel il faut considérer toutes ses positions et dont dépend toute l'existence de cette Église » (*Dogm.*, 1-2, 15). En même temps que paraissait ce volume, un remarquable article de Mgr Journet : « La Vierge au cœur de l'Église » (*Nova et Vetera*, 1950, fasc. I, pp. 45-95), justifiait cette proposition du point de vue de la plus sûre théologie catholique.

Parce qu'ils s'en tiennent au principe de l'autorité de la seule Écriture, selon une exégèse acceptable, mais restrictive, les divers auteurs de ce volume se ferment par avance toute intelligence de la foi catholique qui sait que l'Esprit a été donné à l'Église pour que le dépôt à elle confié ne soit pas objet de pure répétition, mais source toujours vivante d'un accès sans cesse plus explicite au mystère de la Rédemption de grâce dans le Christ. Marie première rachetée, et rachetée dans l'instant même de sa conception parce que le mystère de sa maternité atteint aux profondeurs de son être. Marie, point de rencontre entre l'humanité en attente du salut et le Dieu sauveur, toute la théologie et toute la dévotion mariales authentiques découlent de ces deux principes. Après la lecture de cette confrontation loyale de la mariologie catholique, vue par un réformé, et d'une mariologie réformée que nous jugeons certes insuffisante, mais parfaitement acceptable en tous ses éléments positifs, on comprend mieux que l'unité des chrétiens ne peut être que l'œuvre de Dieu victorieux des limitations et des incompréhensions des hommes. On comprend mieux aussi le scandale qui peut résulter des excès d'une dévotion mal entendue et la responsabilité qu'encourent les catholiques en trahissant par des démonstrations maladroites la pureté de leur foi.

I.-H. Dalmais.

Notre-Dame de Banneux. Études et documents publiés par S. Exc. Mgr L. J. Kerkhofs, évêque de Liége. Abbaye du Mont-César, Louvain, 192 pp. de textes, 20,5 × 14,5.

Le 22 août 1949, S. Exc. Mgr L. Kerkhofs, évêque de Liége, reconnaissait « définitivement la réalité des a

apparitions de 1933 » à Banneux. « Pour faire mieux connaître tout le fait de Banneux, tel qu'il m'est apparu, dit Mgr l'évêque de Liége, j'ai voulu publier le présent volume » (p. XIII). Cette réalité reconnue par l'autorité diocésaine est la suivante : Huit apparitions de la Sainte Vierge à Mariette Beco, les 15, 18, 19, 20 janvier, les 11, 15, 20 février et le 2 mars 1933.

C'est donc tout le problème de Banneux qui est présenté dans ce très beau volume : faits — message — crédibilité des faits — guérisons — fruits spirituels — extension du culte; en annexes, des lettres pastorales et des planches et gravures.

Il faut accueillir ce livre avec piété et savoir replacer ces apparitions de Banneux dans le cadre général des diverses apparitions (reconnues par l'autorité ecclésiastique) qui, depuis plus d'un siècle, éclairent chaque fois d'un rayon nouveau le mystère de Marie, la Vierge Mère, par qui nous allons à Jésus, notre unique Médiateur.

MARIE-SIMONE : *Notre-Dame de Pontmain et son message à la France.* Préface du R. P. M. Gasnier, O. P. Éd. Alsatia, Paris; 205 pp., 19×14.

On lit avec plaisir ce livre si vivant qui fait goûter, au travers d'un témoignage personnel, le charme et l'importance des apparitions de la Vierge à Pontmain. Sans doute on sait déjà, par d'autres écrits, ce qu'est le pèlerinage de Pontmain. Cependant, on apprendra par ce présent volume, écrit non par un théologien, mais par une vraie chrétienne, mère de famille, le sens profond de cette vérité que le Royaume des cieux appartient à ceux qui veulent devenir des petits enfants pour vivre en union avec Dieu. D'autre part, « à Pontmain, comme au calvaire, tout est centré sur cet amour (rédempteur du Christ), tout parle de cette charité, tout nous la commande, tout nous y entraîne; pourquoi ne pas répondre à cet ardent appel de Notre-Dame nous présentant Jésus crucifié, comme ont si généreusement répondu les premières générations de chrétiens » ? (p. 109). A signaler de jolies gravures sur bois.

Paula HOESL : *Notre-Dame de tous les jours.* Éd. Spes, Paris, 1950; 144 pp., 19×12.

« Notre-Dame de tous les jours !... Chacun, dans le secret de son cœur, invente un nom pour ceux qu'il aime. La chrétienté, du plus lointain des âges, a fait monter vers vous une litanie de noms tendres et profonds... Notre-Dame de l'Espérance, Notre-Dame de tout Secours, Notre-Dame du Bel-Amour, Notre-Dame de la Joie...

« Pour moi, vous êtes Notre-Dame de tous les jours, celle qui est vraiment au centre de la vie quotidienne — la vie sans façon, sans prestige, la seule qui sanctifie. Vous êtes celle qu'on appelle non pas de temps en temps, aux grandes occasions exceptionnelles, mais la Mère qui assiste, console, relève, encourage, stimule !... » (p. 141).

L'auteur a repris, un à un, les mystères du Rosaire et les a présentés précisément sous l'angle de leur application dans la vie quotidienne. Il est excellent d'avoir monnayé pour chaque journée les grandes réalités de notre foi. Peut-être le ton affectif de certaines pages ne sera-t-il pas apprécié de tous, mais chacun tirera le plus grand bénéfice à méditer ce texte où Marie apparaît si présente et tellement « toute à tous ».

Mgr GRANGER : *Avec Marie, Mère de Jésus.* Considérations et examens. Éd. Spes, Paris, 1950; 144 pp., 19×12.

L'avantage de ce petit livre est de présenter par manière d'examens et de méditations la vie chrétienne à

l'exemple de Marie, telle que l'Évangile nous la dépeint. Les âmes spirituelles profiteront donc grandement à relire ces pages qui reflètent une doctrine sûre. On permettra seulement de noter que le mystère marial apparaît ici avec un peu trop de pessimisme. Après la prophétie du vieillard Siméon, « Marie, dit l'auteur, ne cessera désormais, jusqu'à l'échéance des tortures de la Passion, de vivre dans l'angoisse, dans l'anxiété » (p. 23). Serait-ce là un écho de la spiritualité de Chardon dans *La Croix de Jésus* ?

H.-M. MANTEAU-BONAMY.

VIE DE L'ÉGLISE

Abbé L. RÉTIF : *Catéchisme et mission ouvrière*. Coll. « Rencontres ». Éd. du Cerf, Paris, 1950; 500 pp., 12 × 19; 540 fr.

« Il n'y a plus de problème d'enfant séparé de la pastorale générale; il n'y a plus même de problème paroissial séparé du renouveau ouvrier. Pour nous, il n'y a même plus de catéchisme authentique qu'un catéchisme en état de mission.

« ... Prêtres et laïcs, chacun à notre place, nous travaillons à rendre au catéchisme en état de mission des dimensions de catéchuménat » (p. XXV).

Que le monde ait changé, que nos méthodes, en conséquence, doivent changer, l'abbé Rétif, pour l'avancer, s'appuie sur mille documents vécus comme *France, pays de mission* n'en présente pas de plus frappants, de plus douloureux. Dans le monde ouvrier surtout, la pensée est devenue matérialiste, utilitaire, athée; et la vie morale, qui, pour les moins pascalisants d'entre les chrétiens, a tout de même des attaches avec la pensée, la vie morale s'est abaissée jusqu'à ne plus distinguer le bien et le mal. Car le jugement moral, comme la philosophie de la vie, n'est plus orienté par la foi, dont personne n'a fait l'éducation : ni la famille, ni l'école, ni le milieu social. C'est dans une telle ambiance que grandissent les enfants.

Et nous voudrions continuer à leur « enseigner », intellectuellement, en vase clos, une doctrine, leur faire réciter des formules théologiques, les envoyer se confesser et communier ? Ils vivent dans un autre monde ! L'abbé Rétif a mille fois raison de dénoncer le non-sens. Il le fait d'une âme d'apôtre, bouleversée.

Le problème est bien posé. Sans doute, l'auteur juge un cas extrême, celui du milieu qu'il est appelé à évangéliser; mais aucun catéchiste actuellement en France, n'a le droit de croire quelque autre milieu que ce soit à l'abri de la déchristianisation qui le guette, qui déjà le touche, qui déjà condamne les formes anciennes de catéchisation. La vie autrefois, était d'accord. Elle ne l'est plus.

Malheureusement, le lecteur risque de ne voir à travers ce livre qu'une condamnation en bloc de l'institution catéchistique. Car ce qu'il y a d'original dans la solution que l'abbé Rétif a donnée au problème le séduira, à bon droit : faire le catéchisme en pleine vie, dans le milieu même où l'on veut faire pénétrer le levain chrétien. Les réunions ont lieu par petits groupes, d'immeubles ou de quartier, dans le logement même de la famille d'un des enfants, ou d'un militant; on est voisins, on se connaît, on fait partie de la même « bande »; et l'on est épaulé, suivi par les aînés, qui vous prennent en charge. Les problèmes de conduite que le catéchisme a pour but d'aider à prendre à résoudre, ils se présentent là tout naturellement, et d'une semaine à l'autre on fera le bilan des réalisations; très particulièrement des réactions de charité à l'égard du prochain.

Oui, cette forme est séduisante. Mais ce n'est que la moitié de la solution ! Celui qui, imprudemment, y sacrifierait l'autre forme : l'institution catéchistique, le rassemblement des enfants de la paroisse dans les locaux de la paroisse (souhaitons que les grandes paroisses se dédoublent), celui-là, dans quelques années, comprendrait son erreur ! (L'abbé Rétif ne la sacrifie pas dans sa propre paroisse).

Ce qui est condamnable, ce n'est pas l'institution catéchistique, c'est la pédagogie dont on use encore, hélas ! dans la plupart des salles de catéchisme, et qui n'a aucun rapport, non seulement avec le milieu social, mais avec l'enfant lui-même et sa psychologie; c'est un enseignement purement extérieur, inefficace et malfaisant (car, trop souvent, il bouche l'avenir).

Non, ce catéchisme-là n'est pas défendable.

Mais il n'est pas le seul !

Là où le clergé paroissial a vu la nécessité d'une rénovation pédagogique, les méthodes actives ont modifié l'esprit du catéchisme. Les enfants vivent, prient, apprennent à connaître le Christ et l'aiment; chaque jeudi, ils prennent un bain de sacré, dont ils emportent ce qu'ils peuvent — trop peu, hélas ! — dans leur milieu.

Méthode active ! Que de fautes et d'erreurs on commet en ton nom ! L'abbé Rétif ne se prononce pas sur ce sujet, qui n'est pas le sien dans ce livre. Malheureusement, il a demandé son avis à un spécialiste de la pédagogie, et celui-ci l'a donné dans une longue note dont la conclusion, négative, ne convaincra pas ceux qui usent *bien* des méthodes actives, et ne découragera pas, il faut l'espérer, ceux qui veulent se lancer dans cette voie difficile, mais combien féconde !

La vérité est que les deux formules ne s'excluent pas, l'abbé Rétif est le premier à le reconnaître, bien que son livre ne parle guère que de ce que j'appellerais « la première moitié de la solution ».

L'autre « moitié » — le rassemblement paroissial — est moins séduisante, peut-être parce qu'elle est moins nouvelle ?

Il ne faut pas l'abandonner. Il faut évangéliser l'enfant dans son milieu, où Dieu ne règne pas; et il faut l'évangéliser dans un milieu autre, où Dieu règne.

Nous connaissons des paroisses où la double formule a été adoptée : une séance, celle du jeudi matin, a lieu à la paroisse, avec des méthodes vivantes, actives, priantes; l'autre, celle des jours de classe en fin d'après-midi, a lieu par petits groupes « chez des particuliers », d'une façon plus familière. L'une comme l'autre ressemblent plus à un catéchisme de catéchuménat, à une initiation, qu'à un catéchisme selon la méthode de Saint-Sulpice; Mgr Dupanloup ne s'y reconnaîtrait pas.

C'est, je crois, cette solution double qui comporte le moins de risque, et que l'avenir adoptera, si les auxiliaires laïques bien formés sont en nombre suffisant.

Il restera une grave difficulté à surmonter : la collaboration intime des catéchistes, chaque fois que la division du travail obligera à donner la responsabilité des deux séances à deux personnes différentes (par exemple au prêtre pour la séance paroissiale, à l'auxiliaire pour les groupes de quartier).

MARIE FARGUES.

S. Exc. le cardinal TISSERANT : *L'Église militante.* L'Église à l'est du rideau de fer. La paix chrétienne. Religion et civilisation. La liberté, etc. Librairie Bloud et Gay, Paris, 1950; 160 pp.; 180 fr.

L'éminent cardinal, secrétaire de la Sacrée Congrégation pour l'Église orientale n'a pas craint de stigmatiser plus d'une fois en public la persécution qui sévit contre le clergé catholique dans les pays d'obédience

moscovite; il utilise pour cela une documentation de première main, mais, surtout, il laisse voir son amour et sa sollicitude angoissée pour le troupeau dont il a la charge. Ses discours, d'une haute tenue littéraire, reviennent souvent à ces préoccupations; on y a joint, dans ce volume, d'autres allocutions et lettres pastorales sur la paix chrétienne, la liberté, le rôle du christianisme dans la civilisation occidentale.

M.-L. T.

Documents pontificaux de S. S. Pie XII, réunis et présentés par R. Kothen. Préface de S. Exc. le cardinal Saliège, archevêque de Toulouse. Éd. Labergerie, Paris, et éd. Warny, Louvain, 1950; 496 pp., relié genre parchemin; 960 fr.

C'est une splendide collection qui commence; nul n'en contestera l'intérêt et l'utilité : « Les documents pontificaux, dit le cardinal Saliège, constituent une véritable somme, un élément et un progrès de la tradition vivante... A toutes les questions que posent les événements, le pape Pie XII a donné réponse. » Les textes sont donnés intégralement, replacés dans leur contexte historique, éclairés par des notes, présentés avec titres et sous-titres, imprimés en caractères différents suivant leur importance. M. l'abbé Kothen y a ajouté une introduction qui dégage les préoccupations dominantes de l'année 1948, et de nombreux index et tables analytiques qui font de cette collection un remarquable instrument de travail.

M.-L. T.

André LOUIS : *Le renouveau catholique en France*. Coll. « Études religieuses », n° 655-656. La Pensée catholique, Liége; 68 pp.

Avec beaucoup de compréhension et de sympathie, l'auteur met le public belge au courant des initiatives missionnaires et liturgiques françaises : les travaux de l'abbé Remilleux et de l'équipe sacerdotale de Colombes, les efforts de la mission de Paris et ceux des prêtres ouvriers, etc.

M.-L. T.

Karl FRISTZ : *Die Stimme der Ostkirche*. Evangelisches Verlagswerk; Stuttgart, 1950; 175 pp.

Un petit volume dont l'équivalent manque cruellement en France, travail des plus utiles à la cause de l'unité chrétienne dont se réclame l'auteur, longtemps pasteur de la Communauté évangélique allemande de Beyrouth et bon connaisseur des Églises d'Orient. L'ouvrage est écrit d'abord à l'intention des membres de la communauté évangélique et dans l'intention de leur faire mieux apprécier l'héritage œcuménique des Églises d'Orient et leur tradition propre. Son témoignage prolonge celui de l'importante session tenue à Heidelberg en 1949 par la *Commission pour les relations extérieures de l'Église évangélique d'Allemagne* sur l'orthodoxie et la chrétienté évangélique (Luther, Verlag. Witten) dont il résume dans son introduction les principales conclusions. Après avoir brièvement esquissé quelques-uns des points fondamentaux ou particulièrement significatifs de la théologie orientale, il entreprend de justifier cette esquisse par des citations, parfois assez étendues, empruntées aux maîtres de la pensée chrétienne en Orient, des Pères aux écrivains russes contemporains. Cette anthologie qui forme plus de la moitié du volume est des plus savoureuses et nous paraît donner une idée assez juste du climat de l'Orient chrétien, non seulement byzantino-slave, mais aussi syrien. On sait d'ailleurs l'influence des maîtres du monachisme syrien de saint Ephrem à Isaac de Ninive sur le renouveau russe au XIX^e siècle. Et c'est bien dans la perspective de ce renouveau

Khomiakov, Soloviev, Berdiaeff, que l'auteur se situe; peut-être son optique en est-elle çà ou là légèrement gauchie, mais il n'en pouvait guère être autrement en un si bref conspectus. Telles quelles, ces pages sur la prière, les frontières de la théologie, l'Église, le culte des icones, ces extraits de saint Jean Chrysostome, de saint Athanase et des diverses liturgies forment l'une des meilleures introductions que nous connaissions à l'intelligence de l'Orient chrétien. On souhaiterait en avoir l'équivalent en France, si gravement démunie en ce domaine.

I.-H. Dalmais.

Catholicisme. Encyclopédie en sept volumes dirigée par l'abbé Jacquemet. Fasc. VII (Célibat-Cîteaux) et VIII (Cîteaux-Confrères). Letouzey et Ané, Paris, 1949-1950; 600 fr. le vol. (450 pour les abonnés).

Ces deux nouveaux fascicules témoignent que *Catholicisme* continue à progresser à l'allure prévue, ce qui, dans les conditions présentes, n'est pas un mince éloge à l'adresse du directeur et de l'éditeur. L'ampleur que prend cette encyclopédie rend un peu anxieux sur la possibilité de l'achever dans le cadre limité de sept volumes. Et la seule critique qu'on lui pourrait faire serait le développement accordé à des articles d'une actualité peut-être précaire. Mais nous avons affaire à une œuvre qui se veut pratique, et qui se plaindra de l'abondance des renseignements fournis? Ce souci d'actualité et de services pratiques ne s'oppose pas d'ailleurs à celui d'une information précise et d'une valeur scientifique indéniable. Il est des articles qui constituent des monographies dont on chercherait vainement ailleurs l'équivalent. Citons : Celtes (religion des), Charisme, Charité — synthèse théologique très neuve, peut-être un peu trop dédaigneuse de la théologie scolastique, mais puisée directement aux sources scripturaires —, Clergé français — avec de précieuses statistiques par diocèse —, Communisme, Concile, Conclusion théologique. Par cette seule énumération, on se rendra compte de la place croissante faite à la théologie et à ses valeurs spirituelles.

Souhaitons que les progrès continus de cette publication en fassent de plus en plus le compagnon de tous ceux, prêtres et laïcs, qui ont besoin d'une information précise, sûre, mais aussi ouverte à tout ce qui, dans la pensée et la vie de l'Église d'aujourd'hui, manifeste son éternelle jeunesse. Peut-être, dans ce sens, pourrait-on prévoir une collaboration plus intime des liturgistes et des canonistes avec les théologiens et les historiens. L'homogénéité, toujours difficile à réaliser dans une entreprise collective, ne pourrait qu'y gagner.

I.-H. Dalmais.

DOCTRINE ET SPIRITUALITÉ

Romano GUARDINI : *Prières*. Traduction de Jeanne Ancelet-Hustache. Bloud et Gay, Paris, 1950; une plaquette alfa de 64 pp.; 120 fr.

Mme Ancelet-Hustache disait, en présentant Romano Guardini à la Semaine des Intellectuels catholiques de 1948 : « Du premier coup, son génie intuitif pénètre au cœur du sujet, l'éclaire de l'intérieur... » Nous retrouvons de telles qualités dans ces prières prononcées à la fin de conférences théologiques, et destinées à amener l'esprit à prier : « La vérité devient amour. » Le Dieu un et trine, la création du monde et de l'homme, le péché, la Rédemption, la grâce, la vie éternelle sont ainsi évoqués en des phrases d'une densité

inexprimable, qui, en deux ou trois traits, nous plongent au cœur du mystère et éveillent dans notre âme des résonances indéfinies. Félicitons la traductrice d'avoir su rendre la pensée concise et ardente d'un des génies religieux de notre temps.

M.-L. T.

Les plus beaux textes sur l'Au-delà, présentés par J. Goubert et L. Cristiani. Éd. La Colombe, Paris, 1950; 650 fr.

On se souvient du livre du R. P. Régamey : *Les plus beaux textes sur la Vierge Marie*. Tous les textes chantaient la gloire de Notre-Dame : poètes et théologiens mystiques voisinaient de concert.

Le livre de J. Goubert et L. Cristiani est une véritable somme de la réflexion chrétienne sur l'au-delà. Le livre se divise comme un véritable traité des fins dernières dont les articulations sont les suivantes : la mort, le jugement, le purgatoire, l'enfer, le ciel. On pourrait se demander pourquoi nos auteurs ont logé la résurrection de la chair dans la partie consacrée au jugement et non dans la partie consacrée à la béatitude. On aurait aimé à ce propos voir mieux situer la perspective du grand rassemblement « de tous en tout » et la vision d'une humanité rachetée corps et âme dans la Jérusalem céleste.

L'Écriture, les Pères de l'Église, les théologiens, les orateurs chrétiens, les mystiques, les poètes sont mis à contribution. Un excellent et court documentaire introduit chaque texte. Ce texte est souvent une excellente page de théologie traditionnelle.

Faisons une réserve en ce qui concerne les textes mystiques cités. Une place vraiment exagérée est faite aux visions de Sœur Josepha Menendez. Ces visions n'ont pas encore été authentifiées, elles témoignent d'une émotion sincère, mais sont-elles réelles ?

Néanmoins, c'est un livre qui doit trouver place dans la bibliothèque de tout prêtre. Il épargnera, à notre époque où l'on vit à un rythme rapide, le temps des longues recherches.

Pour des laïcs, ce sera également un excellent livre de méditation. Nous regrettons simplement que la problématique actuelle de la mort ne soit mentionnée. A l'heure actuelle, on ne meurt plus à l'ancienneté, ou... l'un après l'autre,... mais également collectivement : les camps de la mort, les bombardements massifs, le bombardement atomique nous ont ouvert d'autres horizons qui amènent une réflexion singulièrement tragique.

Pour une future édition, pourquoi ne pas citer D. Grousset et surtout J. Cayrol.

Ph. Vercoustre.

R. Morency : *L'union de grâce selon saint Thomas* (Studia Collegii maximi Immaculatae conceptionis, VIII). Éd. de l'Immaculée-Conception, Montréal, 1950; 287 pp.

Un nouveau livre, après beaucoup d'autres, sur l'union réalisée par grâce entre l'âme et Dieu. Celui-ci a de grands mérites. Il présuppose une large information, une lecture attentive, disons même scrupuleuse des œuvres de saint Thomas. A notre avis, on eût pu étendre le scrupule au vocabulaire. Ainsi on parle de présence d'immensité, de présence affective, etc. A ce malheureux mot de présence, on fait tout dire, c'est-à-dire ne rien dire. Saint Thomas n'en a pas agi ainsi; il est ici un peu trahi.

Dans une première partie, excellente à vrai dire, l'auteur analyse quatre grands aspects de la réalité chrétienne relatifs à l'union de l'âme avec Dieu : l'habitation de Dieu dans l'âme, l'envoi du Fils et de l'Esprit, l'amour dont Dieu chérit l'âme qu'il justifie, l'adoption enfin des fils de Dieu par le Père. Une seconde partie ramène à quatre modes l'union de l'âme à Dieu. Il y aurait l'union de passion, réalisée du fait que Dieu exerce sur l'âme une causalité effi-

ciente : l'union d'assimilation, du fait que Dieu comme cause exemplaire rend l'âme semblable à lui; l'union de finalisation, résultant de ce que Dieu, à titre de fin, attire à lui l'âme justifiée; enfin l'union d'opération, par où l'on veut dire que Dieu devient pour l'âme juste objet de connaissance et d'amour. Ces quatre modes d'union seraient ordonnés les uns aux autres, l'union d'opération étant, en dernier ressort, le constitutif spécifique de l'union de grâce. On voit tout l'intérêt de ces analyses qui forceront à parler désormais de l'habitation de Dieu dans l'âme juste dans des perspectives élargies.

L'auteur cependant n'a certainement pas la prétention de réussir ce qu'ont manqué ses devanciers : rallier tous les suffrages. On lui reprochera certains détails [1]. On lui fera surtout grief de n'avoir pas introduit nettement à l'intérieur de ce qu'il appelle l'union d'opération la triple causalité efficiente, exemplaire et finale qu'il a le mérite d'avoir discernée. C'est comme *objet* de la volonté du juste que Dieu exerce son attrait de fin ultime et l'habite; il n'y a pas non plus à « transcender la similitude pour atteindre Dieu en lui-même » (p. 256); car la connaissance est assimilation et c'est en voyant Dieu tel qu'il est, nous dit saint Jean, que nous lui deviendrons excellemment semblables.

J.-A. R.

---

1. P. 18 : Pierre Lombard, n'étant pas un enfant du catéchisme, n'a pas « identifié » le Saint-Esprit et la charité. — P. 56 : Saint Grégoire n'a jamais dit que Dieu est en toutes choses par puissance, par présence et par essence. Cette formule est une création du XII[e] siècle. — P. 31 : Il n'est pas probable que nous ayons un second commentaire de saint Thomas sur les *Sentences* (cf. *Bull. thom.*, t. II, n. 112). — P. 225 : Le refus d'une connaissance habituelle de foi en tout baptisé paraîtra bien étrange. — Pp 186 et 190 : Là où saint Thomas oppose amour et désir, l'auteur dit une distinction entre amour terminal et amour opérationnel, ce qui semble une innovation.

HENRI BOUCHET : *Introduction à une philosophie de l'individu.* Flammarion (Bibliothèque de philosophie scientifique), Paris, 1950.

Notre époque se flatte d'avoir redécouvert les valeurs communautaires. Mais on s'en est vanté à temps et à contretemps, au point de les dévaloriser. Le livre de M. Bouchet est la réaction intéressante d'un esprit que rebute un tel unilatéralisme. L'auteur veut échapper au dilemme qui semble emprisonner l'homme moderne : pour sauver l'autonomie du moi, il récuse aussi bien les philosophies abstraites (Hegel et Aristote sont ici visés, fort étonnés sans doute de se trouver de compagnie), que les philosophies dites concrètes, intuitionnisme de Bergson, antirationnalisme des existentialistes. Même le personnalisme de Mounier ne paraît à Bouchet qu'un compromis peu satisfaisant. Par delà les rationalismes et les irrationalismes, c'est à Leibniz qu'il faut revenir. La conception leibnizienne de la « substance individuelle » paraît être la seule notion philosophique capable de résoudre le problème de l'homme et, selon Bouchet, l'importance croissante de la notion d'individu dans les sciences et la philosophie modernes paraissent en confirmer la valeur réelle. Un moderne disciple de Leibniz, le philosophe polonais Jakubiziak, sert ici de guide à l'auteur qui mène à grands pas son lecteur dans les dédales de la micro-physique et des mathématiques théoriques.

C'est une gageure de traiter de tant de choses, si techniques et si profondes, en si peu de pages. A ce titre le livre de Bouchet risque aussi bien d'agacer les spécialistes que de décourager les non-initiés. Les idées

sont toujours intéressantes, mais les justifications parfois bien rapides. Nous n'en prendrons pour témoignage que la manière légère — et vraiment mal informée — avec laquelle l'auteur se débarrasse de saint Thomas d'Aquin. C'est toujours présomptueux pour un penseur, surtout chrétien. La distinction thomiste des notions de nature, personne, individu, aurait peut-être été de quelque secours à notre auteur. Il ne semble guère l'avoir perçu. Son livre est néanmoins une protestation justifiée contre des slogans rebattus jusqu'à la lassitude. La pensée et la vie spirituelle de l'homme semblent osciller sans cesse entre deux pôles : pensée concrète, pensée abstraite, engagement social, vie individuelle. Même s'il se coupe trop des réalités communautaires, le plaidoyer de Bouchet pour l'individu rappelle utilement les exigences de la vie personnelle. Son livre n'est pas à proprement parler un livre de spiritualité, mais par le souci qui l'anime il montrera aux techniciens, philosophes ou savants, comment chez tout penseur chrétien le spirituel peut être animé et nourri par l'intellectuel.

J. Dubois.

J. DE MONLÉON : *Traité sur l'oraison*. Nouvelles éditions latines, 1950; 156 pp.

Ce petit volume mérite d'être bien accueilli; il veut aider les débutants à peine formés à s'adonner à l'oraison sans y faire trop de faux pas et sans s'y décourager. A juste titre, l'auteur est convaincu que la prière, aussi souple soit-elle, obéit aux lois fondamentales qui régissent les rapports de l'âme à Dieu. Pour dégager ces lois de base, il met en relief l'importance de l'oraison, dénonce les erreurs qui empêchent d'y progresser, décrit avec soin les trois phases qui la composent (préparation, méditation, affection), enfin consacre un chapitre à la prière continuelle.

Ce petit livre est fort judicieux. Mais tant d'auteurs ont donné tant de bons conseils pour faire oraison qu'il n'éveillerait pas l'attention s'il n'avait l'originalité de se fonder sur la *Théologie mystique* attribuée à Hugues (et non Henri) de Balma, et surtout sur un célèbre traité du P. Joseph du Tremblay. Ceci nous vaut — ce qui est excellent — de voir les trois composantes de l'oraison réparties entre nos plus hautes facultés (mémoire, intelligence et volonté), mais aussi — ce qui est bien discutable — entre les trois étapes de la vie spirituelle (purgative, illuminative et unitive).

J.-A. R.

G.-M. LEDENT, O.P. : *Plaidoyer pour la Providence*. Coll. « Études religieuses », nº 645. La Pensée catholique, Liége; 16 pp.; 6 fr. belges.

Vérités qu'il faut toujours redire et surtout répandre parmi le peuple.

F. P. BISHOP : *The Ethics of Advertising*. R. Hale, Londres, 1949. In-8, 256 pp.

Juriste compétent et spécialiste distingué de la publicité, l'auteur avait publié jadis un remarquable ouvrage sur ses fonctions économiques. Il en reprend ici l'étude au point de vue des principes moraux, qui sont souvent invoqués en cette matière. Son enquête compréhensive fait connaître toutes les dimensions psychologiques et sociologiques engagées : buts visés, procédés employés, critères de véracité; la publicité comme liberté et antidote de la propagande d'État; ses fonctions éducatives, ses rapports avec une presse libre et une radio monopole d'État; ses effets sur le paysage et l'urbanisme.

La documentation est étendue, l'exposé lucide, l'analyse pénétrante. Les critères spécifiquement moraux de l'auteur sembleront cependant assez flous, ne dépassant guère les bonnes intentions de l'honnête homme.

D.-H. Salman.

LIVRES REÇUS

Annuaire agenda catholique 1951. Livre d'annonces paroissiales. Lethielleux, Paris, 1950.

Archivum Fratrum Praedicatorum. Volumen XX. Istituto Storico Domenicano. S. Sabina, Roma, 1950; 450 pp.

Assomption de Marie, II. *Bulletin de la Société française d'études mariales, 1949.* Vrin, Paris, 1950; 176 pp.

Basile de Césarée : *Homélies sur l'Hexaéméron.* Éd. du Cerf, Paris, 1950; 538 pp.; 1250 fr.

Birnbaum : *L'Amour.* Laffont, Paris, 1950; 144 pp.; 350 fr.; Éd. luxe, 1500 fr.

Bouchereaux (Suzanne-Marie) : *La réforme des Carmes en France et Jean de Saint-Samson.* Vrin, Paris, 1950; 490 pp.

Buchet (M.-C.) : *Cantiques des Montées.* Paris, 1950; 46 pp.

Cary-Elwes (Columba, O.S.B.) : *Law, Liberty and Love.* Préface du professeur Toynbee. Hodder and Stoughton, London, 1950; 256 pp.; 1 vol. cart. 10/6.

Cerfaux (L.), Coppens (J.), Gribomont (J.) : *Problèmes et méthode d'exégèse théologique.* Desclée de Brouwer, Bruges-Paris, 1950; 90 pp.

Courtois (Abbé G.) : *Le sens chrétien de la mort.* Éd. de Fleurus, Paris, 1950; 48 pp.; 50 fr.

Courtois (Abbé G.) : *L'éducation de la volonté.* Éd. de Fleurus, Paris, 1950; 64 pp.; 60 fr.

Courtois (Abbé G.) : *L'éducation de la volonté.* Éd. de Fleurus, Paris, 1950; 250 fr.

Courtois (Abbé G.) : *La belle vie de saint Paul, apôtre de Jésus-Christ.* Éd. de Fleurus Paris, 1950; 48 pp. illustrées; 100 fr.; par 10 ex. : 90 fr.; par 50 ex. : 80 fr.

Croidys (P.) : *Trois missionnaires en roulotte.* Spes, Paris, 1950; 225 fr.

Delesalle (Jacques) : *Liberté et valeur.* Publications universitaires de Louvain, 1950; 240 pp.

Durrwell (F.-X.) : *La résurrection de Jésus, mystère de salut.* Éd. Xavier Mappus, Le Puy-Paris, 1950; 384 pp.

Field (Joanna) : *On not being able to paint.* Heinemann, London, 1950; 1 vol. cart. 175 pp.; 10/6.

Finance (J. de, S. J.) : *Sacerdoce et médiation.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 40 pp.

Flicoteaux (Dom) : *Le Mystère de Noël.* Éd. Chantecler, 8125, Saint-Laurent, Montréal, 1950; 140 pp.

Foulke (S. H.) : *Introduction to group-analytic psychoterapy, studies in the social integration of individuals and groups.* Heinemann, London; 1 vol. cart. 180 pp.; 21 s.

Gilby (Thomas) : *Phoenix and turtle. The unity of knowing and being.* Longmans, London, 1950; 1 vol. cart. 154 pp.; 16/—.

Guardini (Romano) : *Les fins dernières.* Éd. du Cerf Paris, 1950; 174 pp.; 120 fr.

Guibert (J. de, S.J.) : *Saint Ignace mystique.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 80 pp.

Hanlet (Abbé C.) : *Publicistes et essayistes chrétiens.* La Pensée catholique, Liége, 1950; 100 pp.

Huant (Dr Ernest) : *Connaissance du temps.* Lethielleux, Paris, 1950; 160 pp.; 350 fr.

Jenny (Henri) : *Les dimanches de l'année chrétienne. Étude des textes du Missel.* Éd. Brunet, Arras, 1950; 244 pp.; 280 fr. En souscription, 250 fr. (21, rue Gambetta, Arras).

JUNG (C. G.) : *Types psychologiques.* Préface et traduction de Y. LE LAY. Librairie de l'Université, Genève, 1950; 526 pp.

LABAUCHE (L.) : *Traité du Saint-Esprit.* Bloud et Gay, Paris, 1950; 188 pp.; 225 fr.

LADISLAUS A MARIA IMMACULATA (P.) : *De Vocatione Religiosa.* Apud studiorum Domum C. P., 1950; Roma; 186 pp.

LÜCKER (Maria Alberta) : *Meister Eckhart und die devotio moderna.* Brill, Leiden, 1950; 175 pp.

LUNN (Arnold) : *The revolt against reason.* Eyre et Spottiswoode, London, 1950; 252 pp. cart.; 15 s.

MARTIN (Mgr Gabriel) : *La « petite voie » d'enfance spirituelle.* Imp. Pacteau, Luçon, 1950; 144 pp.

MARTIN (R. P.) : *Appel à l'amour du cœur sacerdotal de Jésus.* Imp. Pacteau, Luçon; 198 pp.; 200 fr.

MERCIER (André) : *De la science à l'art et à la morale.* Dunod, Paris, 1950; 182 pp.

MORENCY (Robert, S.J.) : *L'Union de grâce selon saint Thomas.* Éd. de l'Immaculée-Conception, 1885 Est, rue Rachel, Montréal (34), Canada; 280 pp.; $ 3.

NAVANTES (S. DE) : *L'imitation de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.* Dillen, Issoudun, 1951; 294 pp.

NICOLE (Ernest) : *Normal and abnormal psychology.* Allen and Unwin, London; 1 vol. cart. 94 pp.; 8/6.

NOSENGO (Gesualdo) : *La vita religiosa dell'adolescente.* Editrice A.V.E., Roma, 1950; 380 pp.; 40 L.

PEINADOR (C. M. F.) : *El salmo de la Regla.* Editorial Coculsa, Madrid, 1950; 96 pp.

S. S. PIE XII : *Discours aux jeunes époux,* 2 vol. Éd. Saint-Augustin, Saint-Maurice, Valais, Suisse; 208 et 320 pp. hors-texte; 570 et 750 fr.

RICHOMME (Agnès) : *Méditations sur le « Salve Regina ».* Éd. Fleurus, Paris, 1950; 48 pp.; 50 fr.

RICHOMME (Agnès) : *Jeanne d'Arc.* Éd. Fleurus, Paris, 1950; 48 pp. illustr.; 100 fr.; par 10 ex. : 90 fr.; par 50 ex. : 80 fr.

RIQUET (Michel, S.J.) : *Le chrétien face aux athéismes.* Spes, Paris, 1950; 212 pp.; 225 fr.

ROCHE (Jean, S.J.) : *De la tolérance à l'amour.* Collège Saint-Joseph, Avignon, 1950; 32 pp.

Les Saints de tout le monde, par Un Frère joyeux. Illustrations d'Odette DUCARRE. Temps Présent, Paris, 1950; 172 pp.; 270 fr.

SCHUSTER (J.-B., S.J.) : *Philosophia moralis.* Herder, Freiburg, 1950; 1 vol. cart. 228 pp.

SIWEK (Paul, S.J.) : *Une stigmatisée de nos jours.* Lethielleux, Paris, 1950; 174 pp.

A treasury of russian spirituality. Édité par FEDOTOV. Sheed and Ward, London, 1950; 1 vol. cart. 500 pp.; 25/—.

VAN GESTEL (O.P.) : *Introduction à l'enseignement social de l'Église.* La Pensée catholique, Liége; 60 pp.

Vies des saints et des bienheureux selon l'ordre du calendrier, t. IX : septembre. Letouzey et Ané, Paris, 1950; 676 pp.

VRIES (J. DE, S.J.) : *Logica.* Herder, Freiburg, 1950; 1 vol. cart. 181 pp.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 1er trimestre 1951. — Impr., no 651.